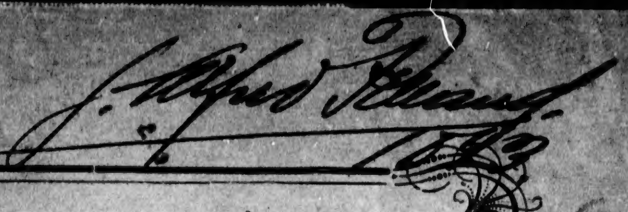




EN
RACONTANT

RECITS DE VOYAGES

EN FLORIDE, AU LABRADOR ET SUR LE FLEUVE SAINT-LAURENT

PAR

M. J. U. GREGORY

Chef de Bureau du Ministère de la Marine à Québec.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

ALPHONSE GAGNON



QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
82, rue de la Montagne

1886

EN RACONTANT

A L'HONORABLE

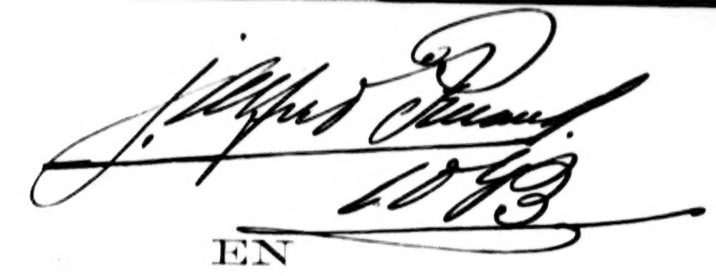
SIR HECTOR L. LANGEVIN

C. C. M. G.; C. B.

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLIQUES
DE LA PUISSANCE DU CANADA

HOMMAGE RESPECTUEUX DE L'AUTEUR

J. U. GREGORY.



EN RACONTANT

RECITS DE VOYAGES

EN FLORIDE, AU LABRADOR ET SUR LE FLEUVE SAINT-LAURENT

PAR

M. J. U. GREGORY,

Chef de Bureau du Ministère de la Marine à Québec

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

ALPHONSE GAGNON



QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
82, rue de la Montagne

1886

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

—

Nous nous présentons aujourd'hui devant le public avec un nouveau volume ; mais, cette fois, disons-le de suite, le fond n'est pas de nous : nous n'avons que le mérite de la traduction.

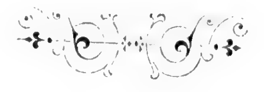
Nous comptons, pour le succès de cette œuvre, sur l'accueil bienveillant qu'on a bien voulu faire à nos premiers efforts en littérature, et surtout sur le mérite et la popularité de l'auteur, M. J. U. Gregory.

Le public a encore en mémoire les intéressantes conférences données par celui-ci l'hiver dernier.

M. Gregory, qui est à la tête d'une administration importante à Québec, celle de la Marine et des Pêcheries, a eu occasion, par la nature même de sa charge, de voyager, de remarquer et d'étudier, entr'autres, une foule de choses se rattachant aux questions de pêche ; et, sans prétendre aucunement au titre d'écrivain, il possède le don de raconter d'une manière attrayante et d'intéresser son auditoire. De plus, il aime le *sport*, et plus d'un malheureux poisson a vu finir ses jours pour avoir mordu aux appâts perfides qu'il leur a tendus. Il faut aussi voir la quantité d'oiseaux de tout plumage dont se compose son musée, oiseaux qui ne sont là que parce qu'ils ont eu, dans un jour néfaste, la malencontreuse idée de se laisser voir par l'adroit chasseur.

Ce sont ces récits de voyages et des incidents qui s'y rapportent, qui forment la matière du présent volume. Si le

texte original perd quelque peu de sa valeur, il ne faudra s'en prendre qu'au traducteur, car il est toujours difficile de rendre d'une manière exacte, dans une traduction, les pensées d'un auteur sans altérer le génie de sa propre langue.



LES

PÊCHEURS DU LABRADOR

UN ÉPISODE

SUR LA COTE DU LABRADOR.

Le poète fait des chansons,
Le guerrier massacre des hommes,
Et le pêcheur prend des poissons.

LEFRANC DE POMPIGNAN.

La surveillance de la marine, c'est-à-dire le soin des phares, des signaux et des postes d'approvisionnements, fait partie de mes attributions. Je dois aussi veiller au bien-être des pêcheurs, surtout dans les mauvaises années, et maintes fois je me suis vu obligé de visiter différents endroits, en particulier la côte du Labrador, et d'y distribuer des secours, la pêche ayant complètement fait défaut. Ces années dernières surtout, l'intervention géné

reuse et immédiate des gouvernements provincial et fédéral a été mise à contribution.

Le pauvre pêcheur, vivant éloigné des grands centres, est exposé à bien des privations à raison même de son état. La pêche, comme toutes les choses du monde, du reste, est inconstante, et semble varier au gré du caprice : là, surtout, la nature a ses retours d'heurs et de malheurs. A une année d'abondance succèderont peut-être plusieurs années qui seront presque nulles. Je ne puis mieux faire, pour vous donner une idée de la vie du pêcheur, que de vous raconter quelques faits venus à ma connaissance, lorsque, en 1868, je fus chargé de visiter la côte du Labrador et autres stations de pêche.

Au commencement de l'automne de cette même année, le gouverneur-général, alors Lord Monck, reçut une lettre du capitaine du vaisseau le *Sphinx*, revenant d'une croisière sur la côte du Labrador, attirant son attention sur l'état déplorable des pêcheurs, et citant, en particulier, le cas d'une famille de la baie Bradore, appelée Jones. Comme cette partie de la côte était comprise dans le territoire de la province de Québec, cette affaire fut référée au gouvernement provincial.

Le ministère de la marine voulut bien tout de même mettre à la disposition du gouvernement le

steamer *Napoléon III*, qui devait bientôt visiter les phares du golfe. Sir Narcisse Belleau était alors lieutenant-gouverneur, et l'honorable M. Chauveau, premier ministre de la province.

Ces messieurs prièrent le ministre de la marine, à Ottawa, de vouloir bien me permettre de me rendre sur les lieux, et de porter secours aux pêcheurs en détresse.

Je reçus en conséquence instruction de représenter le gouvernement provincial, qui m'accorda généreusement la somme de $2,000, avec liberté absolue d'en disposer comme je l'entendrais pour alléger la misère de ces pauvres gens ; j'avais ordre aussi de ramener tous ceux qui en manifesteraient le désir.

Je partis de Québec le 22 septembre, après avoir fait placer à bord du *Napoléon III* plus de 300 quarts de farine, de viande et autres provisions ; de la poudre et du plomb pour ceux qui, possédant un fusil, pourraient faire la chasse. Inutile de vous raconter aucun incident des trois premières semaines de mon voyage ; je vais de suite essayer de vous décrire l'état dans lequel je trouvai une famille, celle de Jones, comme un exemple de beaucoup d'autres placées dans les mêmes conditions.

Nous atteignîmes Blanc-Sablon, dernière limite du Labrador canadien ; une petite rivière à cet en-

droit sert de démarcation entre le territoire du Canada et celui de Terreneuve.

Je visitai au-delà de trente établissements de pêche. En été, les pêcheurs viennent sur les îles où ils font la pêche. Ces îles sont fort nombreuses sur toute la côte du Labrador, qui s'étend sur une longueur d'environ soixante lieues. La côte elle-même est une assise de granit très accidentée, formant des collines et de petites montagnes sur la terre ferme. Chaque famille possède ordinairement deux maisons. L'une est construite sur l'île où se fait la pêche, et sert de demeure pendant la plus grande partie de l'année; l'autre est érigée sur la terre ferme. En hiver, ils habitent celle de terre, qui est plus chaude et plus rapprochée du bois, qu'ils vont chercher dans les ravins, quelquefois à des distances considérables, au moyen de traîneaux appelés cométiques.

Lorsque j'arrivai sur la côte du Labrador, j'y trouvai plusieurs familles dans le plus grand dénuement, en face d'un hiver rigoureux de huit mois. Elles furent toutes abondamment secourues.

Le matin du 13 octobre, je poussai une reconnaissance jusqu'à Blanc-Sablon, où je trouvai quelques pêcheurs au service d'une puissante compagnie, qui achetait le poisson et chargeait des navires pour une maison de Jersey. Cette localité était le rendez-vous où tous les pêcheurs des envi-

rons venaient échanger les produits de leur pêche contre des provisions de bouche, des étoffes et autres nécessités de la vie. Je m'informai d'abord de cette famille Jones, dont on m'avait mentionné le cas particulier. On me dit qu'elle demeurait à la baie de Bradore, à huit ou neuf milles plus loin, mais comme il m'était impossible de m'y rendre par bateau, à cause de la grosse mer qu'il faisait, je pensai qu'il me serait facile d'y arriver par terre, avec l'aide d'un guide qui m'y conduirait à travers les montagnes.

M. Duhamel, naguère gardien du phare de la Pointe Est de l'Anticosti, qui devait remonter à Québec en même temps que moi, s'offrit à m'accompagner. Nous nous habillâmes chaudement, sans trop cependant nous surcharger, et, chaussés de bottes légères de loup-marin et nos poches bourrées de biscuits, nous nous mîmes en route, un pêcheur, autrefois de St. Malo, battant la marche.

Il faisait froid mais beau, et comme les rochers étaient couverts d'une mousse tendre, nous allions passablement vite. Notre guide, qui aimait à causer, contribua beaucoup à diminuer les ennuis de la route, en me décrivant les lieux d'intérêt que nous traversions.

Comme nous n'avions plus que cinq milles à parcourir, nous vîmes venir au-devant de nous un

homme d'une grande taille, au teint bruni, d'une quarantaine d'années, revêtu d'un habit de toile, portant un chapeau de toile goudronné, et chaussé de souliers en peau de loup-marin.

Notre guide, qui le connaissait, l'appela par son nom, et j'appris par là que c'était justement ce pauvre Jones chez qui nous devions nous rendre. Lorsque nous le rencontrâmes, il se dirigeait du côté de la baie, pour tâcher de découvrir quelque chose pour empêcher sa famille de mourir de faim.

Sa démarche semblait indécise, son regard morne et abattu, et son apparence souffreteuse dénotait un homme en proie aux privations et à la misère. Je m'approchai et lui donnai la main, qu'il toucha en homme bien élevé, et répondit d'une manière intelligente et courtoise aux questions banales que je lui adressai.

Je le priai de revenir sur ses pas, vu que je désirais visiter son établissement, ne voulant lui laisser savoir, pas plus qu'à notre guide, la nature de ma mission.

" C'est une bien triste demeure à visiter, me dit-il ; la pêche m'a fait défaut depuis plusieurs années, et je suis réduit à la pauvreté."

Il me donna à entendre que je devais connaître assez le Labrador pour savoir que la pêche était le seul moyen d'y trouver sa subsistance. Il ajouta qu'il avait été jadis dans une position qui lui per-

mettait de recevoir convenablement les hôtes qui se présentaient ; que M. Noël Bowen, de Québec, y avait passé ses vacances, et que le Dr. Fortin, lorsqu'il était commandant de *La Canadienne*, avait pris, en compagnie d'autres touristes, plus d'un dîner chez lui.

" J'étais heureux de les recevoir alors, ajouta-t-il, et chacun était le bienvenu chez moi, mais aujourd'hui, monsieur, tout cela est terriblement, terriblement changé."

Je l'amenai graduellement à me parler de ses projets futurs, et j'avoue qu'ils é aient loin d'être encourageants. Je lui demandai s'il n'aimerait pas à quitter la côte avec sa famille pour d'autres lieux, où les moyens de gagner sa vie n'étaient pas si précaires.

" Je suis né sur la côte, répondit-il, je ne l'ai jamais quittée et je ne pourrais le faire maintenant, quand bien même j'en aurais la volonté, attendu que je suis impropre à toute autre occupation que celle de pêcheur, et que je possède le meilleur poste de pêche aux loups-marins des environs. Autrefois, mon père passait pour un homme riche ; il faisait un profit de $6,000 à $8,000 par année avec la pêche aux loups-marins ; mais des procès ruineux, et l'insuffisance de la pêche, m'ont réduit à la condition où vous me voyez."

Des vents d'ouest continuels avaient bouché la

baie de glaces à l'époque où les loups-marins font leur apparition, de sorte qu'il ne pût tendre la seine : aucune saison n'avait été favorable depuis plusieurs années.

Le père et la mère de Jones partirent d'abord, abandonnant à lui-même et à ses frères la pêcherie, mais ceux-ci se laissèrent bientôt gagner par le découragement et s'éloignèrent à leur tour. Ses parents étaient morts quelque part près de Québec, et lui, quoique resté seul, ne voulut jamais abandonner le lieu qui l'avait vu naître.

Il faut qu'il soit bien fort ce sentiment qui nous attache au sol natal, pour qu'on ne veuille pas le quitter, même en de pareilles circonstances ! Il faut que les souvenirs qu'évoquent les lieux de notre enfance tiennent une grande place dans ce pauvre cœur humain, déjà pourtant si tourmenté, pour qu'il ne puisse se séparer des objets mêmes qui sont pour lui une cause de souffrance !

Il est de ces hommes au caractère entier qui se prêtent difficilement aux circonstances, qui considèrent comme une faiblesse de fléchir devant les difficultés qu'ils éprouvent à atteindre le but qu'ils s'étaient proposé. Ces natures, fortement trempées, luttent longtemps avant d'abandonner la partie, et finissent d'ordinaire par triompher.

Tel semblait être Jones, qu'une volonté énergique

avait soutenu au milieu des plus rudes combats de la vie.

Il me cita l'exemple d'un pêcheur à qui la pêche avait fait défaut, et qui s'était trouvé à peu près dans les mêmes circonstances que lui. Soudain, le vent avait changé, la baie était devenue libre de glaces.

Le pêcheur avait immédiatement tendu la seine, et, en moins de deux à trois heures, avait pris au-delà de 500 loups-marins, représentant une valeur de quatre piastres chacun.

Peu après, le vent avait de nouveau sauté ; la baie encore une fois s'était bouchée, et notre pêcheur n'avait plus pris de loups-marins cet hiver-là.

Pauvre Jones ! il espérait toujours que la fortune finirait par le favoriser d'une chance pareille.

Tout en causant, nous nous étions rapprochés de sa maison que nous pouvions maintenant apercevoir. C'était une grande bâtisse en bois, tombant presqu'en ruines. Tous les matériaux qui entraient dans sa construction avaient été descendus de Québec par goëlette. Jones me dit que c'était là sa maison d'été, mais qu'il en avait une plus petite dans l'intérieur, plus près du bois. En approchant de la maison, je remarquai qu'il manquait plus d'une vitre aux fenêtres, et, qu'ainsi exposée au vent, il devait y faire bien froid.

Le propriétaire prit le devant pour attacher un chien-loup que la faim rendait presque furieux, et dont les grognements significatifs auraient modéré la hardiesse de plus d'un brave : il était en effet dangereux pour les étrangers.

Nous pénétrâmes ensuite dans cette maison par la porte de derrière, dans un appartement qui avait servi de cuisine. Le plancher avait été en partie arraché. Comme je prêtais quelque attention à ce fait, Jones s'arrêta et me dit que le printemps dernier, alors qu'il faisait encore froid, il s'était installé dans cette maison, afin de se tenir prêt pour la pêche, mais le manque de nourriture l'avait réduit à un tel état de faiblesse, qu'il lui avait été impossible d'aller chercher du bois de chauffage, et qu'il avait enlevé une partie du plancher pour empêcher sa famille de périr de froid. Les cloisons étaient peintes en imitation de chêne.

Continuant à avancer, nous arrivâmes à la salle de devant, de chaque côté de laquelle on voyait des chambres à travers les portes ouvertes. Les planchers étaient peints en carrés de différentes couleurs. Quelques lambeaux de papier-tenture français adhéraient encore aux murs du salon et des principales chambres. Ce papier, représentant des scènes de chasse de grandeur presque naturelle, devait être autrefois d'une grande valeur. Quant au reste, toutes ces chambres étaient dans un dénue-

ment complet, à l'exception d'une seule qui contenait un poële, un escabeau à trois pieds, une table en pin et un gros paquet de filets.

Je me demandais comment il était possible que des êtres humains pussent demeurer dans une semblable habitation sans geler à mourir. Je n'avais encore aperçu personne, excepté le maître du logis, qui nous accompagnait. Aussi, je priai Jones de nous permettre de voir sa femme et ses enfants. Il me répondit qu'ils étaient à peine suffisamment vêtus pour se montrer, mais qu'il irait tout de même à l'étage supérieur où ils étaient, et essaierait de les engager à descendre.

Au bout de quelques instants, j'entendis dans l'escalier les pas d'une personne qui me semblait souffrir d'une bien mauvaise toux: c'était sa pauvre femme, suivie de cinq de ses petites filles, agées respectivement de trois à douze ans.

Madame Jones portait une veste de coton bien mince et bien usée, et une jupe faite de toile à voile, mais parfaitement propre. Je ne crois pas qu'elle eût des vêtements plus chauds ni qu'elle en portât aucun en flanelle.

Je vis de suite par le salut qu'elle me fit en entrant dans la chambre où nous étions, qu'elle était une femme bien élevée. Elle resta à côté du poële, près de moi, jusqu'à ce que je la fis consentir à accepter le seul siége disponible de l'appartement;

quant à M. Duhamel et moi-même, tous nous assîmes sur le paquet de filets.

Ah ! quelle expression de souffrance et de tristesse se peignait sur les traits de cette femme. Ses regards n'avaient plus cet éclat qu'ils reflètent quand l'espérance les anime. Sa figure, pâle et amaigrie, disait assez qu'elle était en proie aux horreurs de la faim et de la misère. Autant que j'en pouvais juger, elle avait dû être jolie et brillante en couleur à l'époque de ses beaux jours.

Elle était Écossaise, née à Glasgow, et pouvait avoir 35 ans. Elle était venue à Halifax visiter une de ses sœurs, employée comme gouvernante chez une famille riche de cette ville, avec qui les Jones avaient des relations commerciales. Quelque temps après son arrivée, le frère de Jones, qui passait pour un homme à l'aise et heureux en affaires, épousa cette sœur, ce qui lui donna l'occasion de leur faire une visite au Labrador, où, à son tour, elle fut mariée à notre pauvre Jones, son beau-frère.

Pendant plusieurs années ils vécurent heureux et dans l'abondance ; mais la fortune, jalouse, capricieuse et inconstante, avait depuis changé ce bonheur en désolation. Aujourd'hui, le spectre de la faim est là qui torture ces enfants et cette pauvre mère, qui a fini par tomber malade.

La famille se composait de neuf enfants, le plus âgé étant une fille de 16 ans. Venait ensuite un

garçon de 14 ans; tous les deux étaient partis pour la chasse avec leur dernière charge de poudre, cherchant à tuer le plus gros oiseau qu'ils rencontreraient, afin de fournir un maigre repas à la famille. Depuis plusieurs jours, ils s'empêchaient de mourir en mangeant de la petite truite, que les enfants pêchaient dans un ruisseau voisin. De graisse ou de beurre pour faire cuire ce poisson il n'y en avait pas plus que toute autre espèce d'aliments; de fait, ce petit poisson seul avait prolongé leur existence.

Ces pauvres petits enfants étaient bien maigres et presque nus; depuis longtemps ils ne connaissaient plus l'usage des bas et des souliers, en hiver comme en été.

Je demandai à Jones s'il ne pouvait pas leur faire quelque espèce de chaussure avec des peaux de loups-marins. Il me répondit que oui, mais qu'il leur fallait d'abord manger, et que les peaux de loups-marins étaient échangées contre de la farine, pour les empêcher de mourir de faim.

Madame Jones me dit d'un ton triste et résigné : "Tout sera bientôt fini, car il ne nous est pas possible de passer un autre hiver comme le dernier, et celui qui va commencer nous trouve encore plus mal pourvu."

Je lui dis qu'avant d'arriver à la maison, en compagnie de son mari, je lui avais conseillé d'aban-

donner ce misérable endroit, et je la priai à son tour d'user de son influence pour l'engager à accepter mon offre et à partir de suite. Elle porta vers son mari des regards empreints d'une douce et maladive tristesse, et lui dit qu'elle acquiesçait à tout ce qu'il jugerait à propos de faire.

La présence de ces pauvres petits affamés me rappela que les poches de nos paletots étaient remplis de biscuits, que nous avions apportés pour nous-mêmes et notre guide, vu que nous avions une longue course à faire, qui nécessiterait une absence de plusieurs heures.

M. Duhamel et moi, mus par le même sentiment, nous nous levâmes et distribuâmes ces biscuits par poignées. Je n'oublierai jamais la façon dont ils furent dévorés, et les regards reconnaissants qui se portèrent sur nous.

“ Allons, dis-je à Jones, en me tournant vers lui, préparez-vous, je vais vous attendre et pourvoir à vos besoins et à ceux de votre famille. Je vais vous transporter dans une partie du pays où vous trouverez de l'emploi pour vous-même et votre fils.

“ Vous recommencerez une nouvelle existence, vous pourrez élever vos enfants convenablement, et, dans le besoin, vous serez certain de trouver des voisins charitables, toujours prêts à rendre service. Vous ne pouvez pas vous établir ici ; ce n'est pas

un lieu habitable avec une famille comme celle que vous avez, surtout avec autant de filles. Quel avenir y a-t-il pour elles ici ? Voulez-vous les voir mariées à des hommes aussi pauvres que vous, et recommencer une vie de souffrances et de privations, telle que celle que vous menez maintenant.... ?

Je comptais sans l'indomptable énergie de cet homme.

" A Dieu ne plaise, répondit-il ; il n'y a pas de sacrifices que je ne sois disposé à faire pour améliorer le sort de mes enfants, mais je suis impropre à tout autre état que celui de pêcheur. Et je ne puis encore me décider à abandonner ce lieu où je suis né."

L'année dernière, ne pouvant obtenir à crédit le gréement voulu pour conduire la pêche à son compte, il s'était engagé à accorder à une autre personne qui lui ferait les avances nécessaires, le privilége de pêcher dans sa baie, lui-même et son garçon devant prendre part aux travaux et avoir droit à un tiers des profits. Il ne reçut pour sa part que quinze loups-marins, représentant une valeur de soixante piastres, ce qui ne fut pas même suffisant pour acquitter ses obligations envers ses associés. Il sala les carcasses de ces loups-marins pour nourrir ses chiens durant l'hiver, mais la nécessité les força d'en manger eux-mêmes la plus grande partie. Cette viande les rendit malades, tant elle est rance,

coriace et difficile à digérer. Une petite fille cependant parvint à se faire à ce régime. Elle en coupait une tranche qu'elle laissait dans de l'eau pour la faire dessaler, puis la faisait chauffer sur le poële et la mangeait.

Jones me montra sa dernière obligation envers les marchands à qui il devait encore. Cet achat ne contenait que quelques articles, tels que de la farine, des biscuits de matelot, quelques clous, de la ficelle et du fil ; il n'était aucunement fait mention de porc, de thé, de sucre, de mélasse ou de tabac, ces objets étant considérés comme des friandises qu'ils ne pouvaient se permettre. On leur chargeait la farine $15 le quart, les biscuits $9 par cent livres, quinze centins pour une livre de clous, et cela en échange de poissons à un bas prix.

En justice pour les marchands, je dois faire remarquer que si leurs prix parraissent élevés, ils subissent souvent des pertes considérables, car quand un pêcheur n'a pas la volonté ou ne peut pas payer, c'est une perte sèche pour eux. Impossible de retirer quoi que ce soit de ces gens-là, qui ne sont pas propriétaires du sol ni d'aucune autre valeur susceptible d'être saisie.

Cette famille si éprouvée avait vendu peu à peu ses meubles, ses effets de ménage, jusqu'aux lits de plume, à des trafiquants qui passaient par là en goëlettes. Jones me pria de sortir pour aller voir

sa baie, et qu'il me ferait connaître la manière de prendre les loups-marins.

Tout en marchant, nous passâmes tout près d'un lopin de terre qui avait été autrefois soigneusement enclos : c'était le cimetière de la famille, contenant trois ou quatre jolies pierres tumulaires en marbre, dont chacune indiquait le dernier endroit de repos d'un des membres de la famille, décédés dans des jours meilleurs.

"Je craignais beaucoup," dit-il, en parlant de ceux que la mort avait ainsi couchés là, " que plusieurs autres tombes ne fussent ajoutées à celles-ci l'hiver dernier. Il pourra bien s'en trouver d'autres le printemps prochain, mais celles-là n'auront pas de pierres tumulaires."

D'un plateau que nous venions d'atteindre, il me montra sa baie, qui avait la forme d'un fer à cheval, où la pêche aux loups-marins était naguère si abondante. Il me raconta que le printemps dernier, de l'éminence où nous étions maintenant, pendant que sa famille se mourait de faim, des milliers de loups-marins couraient sur la glace, mais étaient trop éloignés pour tenter sans danger d'en faire la chasse. Le vent pouvait changer d'un moment à l'autre ou la glace se fendre, et il aurait été inévitablement entraîné à la mer.

De ce que j'appris, j'en conclus que les loups-marins, lorsqu'ils sont très gras et dans les meil-

leures conditions pour fournir de l'huile, cherchent de pareilles baies, si elles sont libres de glaces. Ils semblent éprouver un véritable plaisir à s'approcher du rivage, où ils s'assemblent en très grand nombre dans ces havres tranquilles et abrités.

Pour en faire la capture, les pêcheurs se servent de seines faites de corde de la grosseur d'un crayon.

Ces seines embrassent souvent une grande étendue ; on les attache d'un côté de la baie à un cabestan, puis on les charge dans une ou deux barques, et on les déroule vers le point opposé de la baie, où est un autre cabestan, pareil à celui du point de départ. On forme ainsi un demi-cercle à l'entrée de la baie que les loups-marins ne peuvent franchir. Dès que ceux-ci s'aperçoivent qu'ils sont emprisonnés, ils plongent, et en cherchant à gagner les eaux profondes, piquent une tête à travers les mailles de la seine, poussent en avant de toute leur force, et ne reculent jamais. Aussi, ils finissent presque toujours par s'étrangler, et ceux qui échappent à ce danger, sont ramenés au rivage au moyen de la seine, où on les assomme à coups de gourdins.

La chasse aux loups-marins est sans contredit l'une des principales sources de revenu des habitants de cette partie de la côte.

Ces amphibies semblent être encore très abondants malgré la destruction qu'on en fait depuis plusieurs siècles, car il paraît que longtemps avant

la découverte du Nouveau-Monde, des pêcheurs basques, danois, irlandais et norvégiens se rendaient dans ces parages, et y faisaient des captures considérables.

On dit même que lorsque Jacques-Cartier découvrit le fleuve St-Laurent, il fut tout étonné de rencontrer un vaisseau de La Rochelle, dans les environs de l'ancien port de Brest, aujourd'hui Bonne Espérance. Dès le milieu de l'hiver les banquises flottantes qui s'étendent à l'est de Terreneuve, et partant, dans le golfe à l'est de Betsiamis, sont couvertes de ces mammifères qui y déposent leurs petits. Au bout de deux ou trois semaines, ces derniers sont fort gras et pèsent alors de 40 à 50 livres, tandis qu'à leur naissance ils pèsent de 15 à 20 livres.

Par une sage prévoyance de la nature, les mères qui ont transmis toute leur graisse à leurs petits, les abandonnent au commencement de mars pour reprendre la mer vers le même temps que les steamers de Terreneuve peuvent entreprendre cette chasse. Ces steamers s'engagent alors dans les glaces et jetteront l'ancre près d'une banquise couverte de jeunes loups-marins.

Ceux-ci, étendus sur les glaces, ne semblent pas avoir conscience du danger qui les menace, car ils y restent immobiles. Les pêcheurs, armés de bâ-

tons, les assomment, en commençant par ceux du bord, à leur aise, par un coup donné sur le nez.

Cette chasse commence vers le 20 de mars et dure cinq à six semaines.

Pour donner une idée de l'importance de cette chasse, je ne citerai que la statistique de cette année (1886) où 20 steamers ont chargé 204,000 loups-marins, ce qui repésente une bonne moyenne. Les pêcheurs le long des côtes en prirent 150,000. La prise de 1877, (24 steamers,) fut de 112,000, représentant une valeur de 868,000 pour chaque vaisseau.

Pour faire la pêche avec quelque succès, il faut que les goëlettes puissent quitter leurs quartiers d'hivernement vers la fin de mars, et essayer de pénétrer à travers les champs de glaces à la recherche des loups-marins. Au nombre des difficultés qu'elles éprouvent alors est celle des vents d'est, qui refoulent la glace sur le nord de la côte et bloquent l'entrée des ports, empêchant les goëlettes de sortir à temps pour arriver aux jeunes loups-marins, avant qu'ils soient en état de prendre la mer. Cette chasse par goëlettes ou par bateaux est bien précaire et est à la merci des vents et de la condition des glaces.

Les Terreneuviens ont des capitaux considérables engagés dans cette payante industrie, et ils ont capturé durant les vingt dernières années, une moyenne

annuelle de 350,000 loups-marins, moyenne évaluée à $1,400,000 – (Voir *Great Fisheries of the World*).

De 1848 à 1875, 22,822,174 peaux de loups-marins furent expédiées en Angleterre seulement. (*Products of the Sea, page* 50).

On comprend que les pêcheurs de Terreneuve, qui possèdent de bons steamers, peuvent faire la chasse aux loups-marins avec bien plus d'avantage que les pêcheurs de la côte du Labrador, qui n'ont que des goëlettes ou des barges. Les steamers peuvent bien plus facilement approcher des banquises et manœuvrer à travers les glaces.

Le pauvre Jones était un exemple frappant de cet état de choses. Il avait une couple de barges, de bonnes seines et tout l'attirail nécessaire pour faire la pêche aux loups-marins, mais à la condition que la saison prochaine serait favorable.

Comme il commençait à se faire tard, que nous avions une longue course à parcourir, et que je désirais visiter d'autres familles en revenant, nous rentrâmes dans la maison pour dire adieu à madame Jones et aux enfants.

Je dis à madame Jones qu'il était évident que son mari ne voulait pas quitter la baie, et qu'il devait avoir de bonnes raisons pour en agir ainsi ; que j'avais lieu d'espérer qu'ils verraient bientôt des jours meilleurs, et que la prochaine fois que je les visite-

rais, qu'ils jouiraient d'un meilleur confort et seraient heureux.

" Merci, monsieur," me dit-elle d'une voix douce et mélancolique, " de vos bons souhaits et de vos paroles encourageantes, j'espère qu'elles seront bientôt réalisées."

Ils ignoraient que je devais leur laisser des provisions. Je n'en avais encore rien dit, mais les paroles qui devaient annoncer cette bonne nouvelle étaient si près des lèvres, que j'avais peine à m'empêcher de les exprimer. Quel bonheur intime je goûtais à la pensée que j'allais bientôt changer en joies l'état constant d'angoisses de mes pauvres hôtes; que j'allais, comme par enchantement, faire succéder un avenir riant et plein de promesses aux pensées de désespoir qui les torturaient... !

" Je suis obligé de retourner à Blanc-Sablon," dis-je à madame Jones, " et si votre mari veut venir avec moi, je lui remettrai une quantité suffisante de provisions et autres choses nécessaires que je pourrai me procurer, et qui vous aideront à passer le long hiver qui s'annonce; prenez courage; le ciel récompensera votre patience et vos épreuves."

En entendant ces paroles consolantes, des pleurs coulèrent le long des joues de madame Jones. Les mots lui manquaient pour exprimer, comme elle l'aurait voulu, les sentiments de reconnaissance dont son cœur débordait, et les prières qu'elle adressait au

ciel de bénir ceux qui venaient ainsi les sauver du désespoir, en les empêchant de mourir de faim.

Mon heureux moment était venu, et je lui dis que j'étais chargé par le gouvernement de m'enquérir de leur condition et de les secourir.

Jamais je ne pourrai oublier l'expression d'étonnement et de reconnaissance de cette pauvre femme.

Nous nous séparâmes en nous serrant la main, car personne ne pouvait parler ; je fis signe à Jones de me suivre, et nous quittâmes cette demeure, où nous avions fait naître de bien douces espérances.

Durant le trajet, Jones devint très gai et communicatif, dit tant de choses de l'air d'un homme distrait, qu'il me pria d'excuser ses manières peut-être étranges.

La sombre perspective qu'il entrevoyait pour passer l'hiver qui allait commencer, se présentait depuis une heure sous des aspects si différents, que ses esprits en étaient ébranlés, et qu'il savait à peine ce qu'il disait. Il lui fallut quelque temps avant de pouvoir se familiariser avec ce brusque changement.

En revenant, je visitai aussi deux autres familles, maigrement pourvues de provisions, mais ne manquant pas de vêtements.

Nous atteignîmes la baie du Blanc-Sablon vers sept heures du soir. Jones me dit qu'il attendrait

chez un pêcheur de sa connaissance que je vins à lui envoyer les effets que j'avais l'intention de lui faire tenir.

Sur un signal de notre part, la chaloupe du steamer fut amenée à terre pour mon compagnon et moi-même, et nous fûmes bientôt à bord, harassés de fatigues, et affamés comme on peut bien se le figurer, après notre marche de 18 à 20 milles sans nourriture.

A peine avions-nous gagné le steamer, que le vent fraîchit, et souffla bientôt en véritable tempête ; il nous fut impossible de lancer une chaloupe, de sorte que l'infortuné Jones passât une nuit pleine d'anxiétés. Le matin suivant, l'économe du *Napoléon III*, frappa à ma porte, disant qu'un homme, venant de terre, était à bord, et m'attendait sur le pont. Je me levai et m'habillai de suite. En arrivant sur le pont, je vis le pauvre Jones, qui, craignant que nous pourrions peut-être partir sans penser à lui, avait emprunté une chaloupe et ramé vers nous.

Quand notre capitaine et notre ingénieur, deux braves et courageux marins, le virent, ils ne purent s'empêcher de se sentir la larme à l'œil, car je leur avais fait connaître le soir précédent, l'état dans lequel je trouvai la famille Jones et la présence de cet homme, à demi-vêtu et grelottant de froid, a l'air abattu et découragé, ne faisait que corroborer ce que je leur avais dit.

Le capitaine John Smith, inspecteur des phares, qui était à bord avec sa femme, lui témoignèrent beaucoup de bonté, et se dépouillèrent de plusieurs morceaux de linge en leur faveur. M. Duhamel, qui montait à Québec, et dont les malles contenaient une certaine quantité de vêtements de sa famille, lui fit aussi une généreuse distribution d'articles utiles à madame Jones et à ses enfants.

J'étendis sur le plancher de la cabine une grande couverte de camp, et je priai les officiers et l'équipage du steamer de me donner ou de me vendre tous les effets de ménage dont ils pouvaient disposer. Au bout de quelques instants, on voyait entassés pêle-mêle, des bottes, des bas, des blouses, des chemises de flanelle, des pantalons, des mitaines, des casques, etc, dont le tout forma un gros paquet.

J'y ajoutai de la poudre, du plomb, des capsules, des pipes, du tabac, des allumettes, et un peu de thé et de sucre pour la pauvre mère malade; tout cela fut attaché ensemble et transporté sur le pont. J'y montai aussi moi-même, et je sus que Jones, tel que je l'avais d'ailleurs ordonné, avait été conduit au *mess* des officiers, où l'attendait un déjeuner de jambon et d'œufs, servi avec des pommes de terre chaudes et fumantes, et une bonne tasse de café.

Je l'engageai à bien manger. " Tout ce que vous m'avez servi est excellent, monsieur, mais quand je pense qu'ils n'ont rien à la maison pour déjeuner,

je ne puis en jouir moi-même, mon appétit m'abandonne ! "

Il me fut impossible de l'amener à faire un bon repas. Il quitta bientôt la table, évidemment anxieux de retourner chez lui, avec quelque chose pour sa femme et ses enfants.

J'ordonnai, en conséquence, de lancer la grande chaloupe à la mer. Elle fut chargée de plusieurs quarts de farine, de pois, de lard, en quantité suffisante pour leur permettre de passer l'hiver, et l'on y déposa, pour couronner le tout, le paquet de linge. Des matelots vigoureux la conduisaient ; Jones, s'étant assis près de son trésor, fut ramené à terre.

Il me semble avoir encore sous les yeux les chaudes et vibrantes effusions de reconnaissance, et entendre les bénédictions de ce malheureux, rendu à la vie avec sa famille.

Quelle joie ce dût être quand il arriva chez lui, chargé de cette richesse, premières nécessités de la vie auxquelles ils étaient étrangers depuis longtemps !

Comme je lui avais laissé de la poudre et du plomb, il pouvait faire la chasse au caribou, à l'agopède ou ptarmigan, que l'on découvre dans les environs, et ajouter ainsi du gibier à ses autres provisions.

Je suis heureux de dire que l'année qui suivit apporta plus de bonheur à Jones, et qu'il eut la chance de faire une pêche profitable ; mais sa pauvre femme n'a pu partager pendant longtemps sa bonne fortune : elle est morte de consomption peu de temps après. Il n'y a aucune circonstance de ma carrière officielle qui m'ait donné d'aussi douces émotions, que celle où, grâce à la sollicitude intelligente du gouvernement, j'ai pu apporter un soulagement à une aussi profonde misère, et quelque peu de bonheur à une famille aussi cruellement éprouvée.

A Blanc-Sablon, je constatai aussi que plusieurs autres familles étaient dans un tel état de pauvreté, qu'elles n'auraient certainement pas passé l'hiver, sans ce secours opportun.

Non seulement la pêche aux loups-marins avaient fait défaut, mais celle de la morue et du hareng avait été presque nulle.

J'ai été heureux de constater que, sur aucune partie de la côte, l'usage de la boisson n'avait en rien contribué à la misère qui y régnait. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il soit possible de s'en procurer.

Vraiment, c'est un spectacle affligeant de voir des hommes forts et courageux, dont l'existence est sans cesse menacée par les dangers de la mer et la rigueur des saisons, succomber au découragement, en face de déceptions et d'insuccès répétés.

Lorsque j'arrivai à Blanc-Sablon, plusieurs familles étaient parties en goëlettes, soit pour la Baie des Isles, Terreneuve, les mines de fer de Moïsie ou Québec. Elles craignaient de mourir de faim si elles persistaient à demeurer dans ces parages, vu que les maisons de commerce devaient fermer leurs portes cet hiver-là, ne voulant pas faire de nouvelles avances aux pêcheurs qui déjà étaient trop endettés.



Mardi, le 15 octobre, nous mîmes le cap sur Bonne Espérance, où nous arrivâmes à 2 heures de l'après-midi. Presqu'en même temps, nous aperçûmes une barge blanche à deux voiles se diriger vers le steamer; c'était la barge du missionnaire de l'Eglise d'Angleterre, le révérend M. Wainright, qui, accompagné d'un esquimau et d'un pêcheur, était parti de St-Augustin pour rencontrer le steamer à Bonne Espérance. Après quelques minutes passées à bord, nous acceptâmes, le révérend M. Butler, une dame, un autre passager et moi-même, la proposition obligeante de M. Wainright, de nous conduire à la Rivière des Esquimaux, puis à la Baie aux Saumons, que le révérend M. Butler lui-même, missionnaire de l'endroit, nous avait invités à visiter.

Nous naviguâmes donc vers la rivière des Esquimaux; mais pour prendre terre, il fallut que M. Wain-

right nous transporta tour à tour sur son dos, étant le seul chaussé de grandes bottes à l'épreuve de l'eau. Comme il portait un poids de deux cents livres en ma personne, il avoua que j'étais un pesant fardeau. Au son de la cloche de la petite chapelle, des pavillons furent hissés pour souhaiter la bienvenue au missionnaire et à ses hôtes. Après une courte visite à la chapelle, élevée dans un endroit isolé, nous fûmes invités à entrer dans une maison appelée "maison de la mission," où nous reçûmes une hospitalité des plus empressée de la part d'une demoiselle Baylis, de Montréal, qui, depuis deux ans, se consacrait à une œuvre de dévouement, en remplissant les fonctions d'institutrice auprès des pauvres pêcheurs.

La maison, construite en bois, est confortable. Des madriers, provenant du naufrage du steamer *Ottawa*, jeté sur la côte opposée de Terreneuve, avaient servi à faire un portique qui relevait de beaucoup l'apparence de l'édifice. Je rencontrai là aussi plusieurs jeunes filles pensionnaires, qui secondaient mademoiselle Baylis, en tenant une école fréquentée par 30 à 40 enfants. Elles aident aussi le missionnaire dans ses travaux apostoliques, et parcourent elles-mêmes un vaste territoire, l'été en bateau, et l'hiver sur des *cométiques* ou traîneaux tirés par des chiens. Elles visitent les malades, leur distribuent des médicaments ; et, plus d'une fois, du-

rant des hivers longs et rigoureux, elles ont été obligées de partager leurs provisions avec les indigents.

Dix à douze pauvres familles, ayant généralement huit à dix enfants chacune, sont établies dans les environs de ce chef-lieu de la mission. Je les visitai toutes en compagnie de M. Butler, et je constatai qu'elles étaient dans la plus grande pénurie. Après avoir fait une liste des habitants de ce district, en tenant compte du nombre et des besoins de chaque famille, nous passâmes à cette maison de la mission une soirée des plus agréables, qui fut terminée par des prières et des hymnes. Le lendemain matin, après déjeuner, nous dîmes adieu à mademoiselle Baylis, au révérend M. Butler, aux habitants de la Baie aux Saumons, et nous nous embarquâmes pour regagner le steamer, mouillé à 9 milles plus loin.

Durant ce trajet, nous fûmes gratifiés d'une pluie battante qui nous trempa jusqu'aux os. Nous atteignîmes notre vaisseau à 2 heures, non sans avoir éprouvé le roulis plus que désagréable d'une grosse mer.

En arrivant à bord, mon premier soin fut de décharger les secours, que je confiai à un M. Whiteby, de Bonne Espérance, le point le plus rapproché de la Baie aux Saumons, et qui, de plus, possède un port excellent. On y arrive par plusieurs passes,

au milieu de nombreux groupes d'îles de formation granitique.

Une curieuse légende se rattache à ces îles qui sont quelquefois appelées "les îles de la Demoiselle." Il paraîtrait que l'infortuné sieur de Roberval y aurait laissé une de ses nièces, Mademoiselle Marguerite, en compagnie de deux autres personnes, et que, ces deux dernières étant mortes, elle aurait séjourné dans ces îles désertes pendant longtemps, jusqu'à ce qu'un navire, venant faire la pêche dans ces parages, la ramena en France.

M. Wainright était venu nous rejoindre à bord pour nous aider à faire la distribution des secours nécessaires à St. Augustin, et dans le reste de son district.

Le 17, nous entrions dans le havre de Cumberland, un des meilleurs et des plus accessibles de la côte. Ce jour-là, quoique dimanche, fut employé à décharger les provisions. M. Wainright agissait comme pilote. Deux chaloupes, chargées de quinze quarts chacune, s'éloignèrent du steamer dans la matinée. L'une de ces chaloupes était conduite par M. Wainright lui-même, aidé de quatre hommes ; l'autre était sous la charge du second du *Napoléon* et de quatre hommes. Nous avions un vent de côté, et nous naviguions au milieu d'îles nombreuses, à travers d'étroits passages. Rendus à l'île aux Chiens, à une distance de 9 milles du steamer, nous

confiâmes nos deux charges aux soins de M. Kennedy.

Comme il faisait froid, aussitôt que nous eûmes atteint le rivage, nous allumâmes un grand feu avec des quarts d'huile vides, faisant cercle autour pour nous réchauffer. Je m'enquis auprès de M. Kennedy de l'état des pêcheurs de cet endroit, et son rapport ne fit que corroborer celui du révérend M. Wainright. Nous embarquâmes de nouveau dans nos chaloupes respectives, faisant rames pour regagner le steamer, que nous atteignîmes vers midi, après une course animée.

Peu après, je pris congé de M. Wainright. Je ne puis que me féliciter de mes relations avec ce monsieur. C'est bien l'homme qu'il faut pour ces missions difficiles : dévoué, charitable et toujours prêt à assister tous ceux qui s'adressent à lui. Il est à la fois rebouteur, médecin, marin et pilote : ses services en ces capacités multiples sont constamment requis, et on l'envoie chercher parfois d'une distance de 60 milles, pour donner ses soins aux malades, ou remettre un membre démis. Tous ceux qui le connaissent, sans distinction de croyances, en font les plus grands éloges. Il a fait ériger une petite chapelle à St. Augustin, où il réside avec sa famille.

Le poste de St. Augustin est établi sur l'une des îles qui se trouvent à l'entrée de la rivière du même nom. Bon nombre de pêcheurs habitent ce poste,

où il se prend une grande quantité de saumons. Le sol, le long de la rivière St. Augustin, est cultivable, et peut être d'un grand secours aux pêcheurs ; le climat y est aussi moins rigoureux que sur les bords de la mer.

En général, le climat est très rigoureux sur la côte du Labrador, c'est-à-dire depuis Wapitugan jusqu'à Blanc-Sablon, à cause, sans doute, des glaces venant du Nord, qui séjournent dans les eaux qui baignent la côte une grande partie de l'été.

Du havre de Cumberland, nous fîmes voile vers l'île du Grand Mécatina, où nous jetâmes l'ancre.

Le poste de Mécatina date du temps de la colonie française, et, par conséquent, est un des plus anciens de toute la côte.

C'était mon intention de me rendre jusqu'à la Tabatière, située à six milles du Grand Mécatina, exploitée autrefois par un riche négociant de Québec ; j'en fus empêché par un gros vent qui rendait ce voyage périlleux pour une légère embarcation. D'ailleurs, j'appris avec plaisir, d'un jeune et intelligent pêcheur du poste où nous étions, M. Samuel Gaumond, que la pêche avait été bonne à la Tabatière, et que le besoin de secours ne s'y faisait pas sentir. Je ne laissai que la quantité nécessaire pour deux familles pauvres de la Baie Plate. Un brouillard épais, qui était survenu, nous obligea à une re-

lâche de deux jours dans ces parages. J'en profitai pour visiter l'île, qui peut avoir environ cinq milles de long sur trois de large, et est de composition granitique. J'y vis beaucoup de loups-marins, mais tous étaient d'une timidité telle, qu'ils m'évitèrent même le trouble d'épauler mon fusil; je dus m'en tenir au gibier, qui abonde généralement sur les rives de cette île. Je visai un plongeon, communément appelé huard, qui fut mangé de bon appétit au steamer.

Ce fut aussi en cette circonstance que j'eus occasion de connaître et d'admirer les qualités des chiens du Labrador. On ne garde ni chevaux ni bêtes à cornes d'aucune espèce sur toute la côte, depuis Natashquan jusqu'à Blanc-Sablon, pour la bonne raison que le Labrador ne formant qu'un rocher continu, il n'y pousse pas d'herbe en quantité suffisante pour les nourrir. Les chiens rendent donc les mêmes services aux labradoriens,que les chevaux partout ailleurs. On s'en sert pour les voyages de plaisir comme pour transporter des charges. Chaque famille garde généralement cinq ou six de ces auxiliaires indispensables à l'existence au Labrador. M. Gaumond, dont je viens de parler, en avait quatorze. Il en mit cinq sous attelage à un cométique, ce qui était un spectacle tout à fait nouveau pour moi. Aux préparatifs que fit Gaumond, ces chiens parurent éprouver autant de plaisir que

des limiers, lorsqu'ils voient leur maître prendre son fusil. La vue de leurs harnais éveilla chez eux des signes d'une évidente satisfaction.

Le cométique est un traîneau étroit, d'environ neuf pieds de long sur deux de large, dont les patins se terminent en pointe. Ces patins sont lissés au moyen d'os de baleine d'une épaisseur d'un demi-pouce. Au lieu d'un fond plat ordinaire, des barres transversales, d'une largeur de trois pouces, et retenues par des lanières de peaux de loups-maris, garnissent le haut des patins. Le cométique d'apparat ou de voyage est pourvu de peaux d'ours ou de loups-marins, qui servent au même usage que nos "peaux de carriole."

Après avoir enfermé tous les ch ens, à l'exception des cinq qu'il devait atteler, Gaumond appela le chien guide, noble animal aux oreilles droites, au poil ras et noir et à la queue mouchetée de blanc. Il lui passa son attelage, fait de bandes de peaux de loups-marins, ornées de petits morceaux de draps aux couleurs voyantes. Un trait d'une soixantaine de pieds de long, également en peau de loup-marin, partant du harnais, fut attaché sur le devant du traîneau.

Les autres chiens furent attelés de la même manière; mais le trait du second chien était plus court de vingt pieds de celui du chien de l'avant, le trait du troisième chien avait trois pieds de moins que

celui du second, et ainsi de suite jusqu'au dernier, chaque chien étant attelé et guidé indépendamment des autres.

Lorsque tous les cinq furent prêts, Gaumond me demanda de prendre place sur le cométique : ce que je fis. A un commandement donné d'une voix forte, en langue esquimau, les chiens se placèrent en file, et un autre mot inintelligible pour moi les mit en course, allant bride abattue à travers les rochers, montant une côte à pic, en hurlant comme des loups, auxquels ils ressemblent. Les ayant arrêtés d'un autre mot sur le haut de la côte, il renversa le traîneau, afin qu'ils ne pussent pas partir avant un nouveau signal.

Après quelques instants de repos, et à un autre commandement donné encore en esquimau, les chiens reprirent leurs places. Gaumond me demanda de reprendre le traîneau, mais j'en avais assez d'avoir ainsi monté la côte, et l'idée de la descendre par le même mode de transport ne me souriait guère. Gaumond prit alors les rênes et partit, descendant à une vitesse à se casser le cou, son chapeau s'envolant, et ses cheveux flottant au vent. Je m'attendais à chaque instant à le voir rouler sur quelque rocher, mais il arriva sain et sauf à la maison, où les chiens furent remis en liberté.

Le fouet dont se servent les habitants du Labrador mesure de cinquante à soixante pieds de long,

le manche ne dépassant pas un pied. Vu sa grande longueur, bien peu de personnes peuvent le manier facilement. Deux raisons exigent qu'il soit de cette longueur, d'abord pour atteindre le chien de l'avant quand cela est nécessaire, et pour tenir à une distance respectueuse les autres chiens qu'ils pourraient rencontrer en chemin. Le claquement de ce fouet produit un son aussi éclatant que la détonation d'un fusil, et fait trembler toute une meute de chiens.

On raconte qu'un jour un yankee des environs de Boston consentit, pour une bouteille de rhum, à recevoir deux coups de fouet de la main d'un célèbre claqueur de la côte. Celui-ci, cependant, par mesure de prudence, lui avait fait passer deux paires de caleçons et autant de pantalons. Ainsi cuirassé, il se place à une distance de cinquante pieds du claqueur, qui lance tranquillement son fouet ; l'arme terrible effleure sur la personne du *yankee* la partie vouée à l'épreuve " enlevant une étroite lisière des pantalons, des caleçons et de ce qui se trouvait de chairs et de nerfs dans la région voisine." Notre *yankee*, au même instant, pousse un cri, portant avec douleur ses deux mains sur l'endroit touché.

La bouteille de rhum cependant était la récompense de deux coups de fouet, mais il y renonça généreusement à ce prix, craignant, disait-il, à ce

coup, d'être percé trop à jour pour contenir de la boisson.

Les habitants de la côte ont soin de choisir comme chien guide l'animal le plus intelligent, et, de même que nos chevaux, il doit comprendre les mots d'ordre qui lui sont donnés ; les autres chiens n'ont qu'à le suivre. Le voyageur peut reposer pleine confiance en la sagacité de son chien guide, s'il est bien dressé, et s'il ne le gourmande pas inutilement sur la route ; dans les voyages difficiles, par des temps de tempêtes, il peut être certain qu'il ne perdra pas le bon chemin, et qu'il saura reconnaître les traces que la neige recouvre.

" Le chien esquimau, dit M. l'abbé Ferland, a servi de base à toutes les familles de chiens au Labrador ; dans quelques localités, il s'est croisé avec des chiens appartenant à d'autres races ; ailleurs il a été conservé pur et sans mélange. Le vrai chien esquimau est de forte taille ; sa robe est blanche avec quelques taches noires ; il a le poil long, les oreilles pointues, la queue touffue et relevée ; il n'aboie point, mais pousse des cris courts et étouffés, qui semblent être des essais d'aboiement. Il ressemble d'une manière frappante au loup du pays, ou plutôt c'est un loup réduit à l'état domestique. Assez souvent on a vu des loups au milieu d'une troupe de chiens esquimaux, s'amusant à jouer avec eux ; mais les derniers semblent com-

prendre que cette compagnie n'est pas respectable; car, dans ces occasions, dès qu'ils aperçoivent leur maître, ils prennent un air de gravité tout à fait comique. Les deux familles s'allient quelquefois ensemble.

“ Si les chiens esquimaux ne savent point aboyer, en revanche ils sont habiles à hurler : chaque soir, autour des maisons, ils donnent un concert au profit des dormeurs. Un vieux chien commence ordinairement à donner le ton, avec sa voix de basse-taille : puis viennent les tenors ; et enfin les jeunes chiens se joignent *con amore*, aux anciens de la troupe, et un chœur de musique infernale continue ses lamentations jusqu'à une heure avancée de la nuit. Malheur au dormeur qui n'est pas encore accoutumé à ce vacarme ! Quant à ceux qui y sont habitués, ils n'en sont aucunement dérangés. Les hurlements sont répétés par les meutes des environs. Durant une nuit passée à bord de la goëlette dans la baie de Bonne Espérance, autour de laquelle sont dispersées quatre ou cinq habitations, nous fûmes régalés jusques après minuit, des hurlements d'autant de musiciens.

“ Parfois la chanson est commencée par quelque chien exilé de la bande, et est continuée par les autres. A la Tabatière, chaque matin, en me rendant à la chapelle, vers cinq heures, je rencontrais, sur un morne écarté, un vieux solitaire de cette es-

pèce. Je le trouvais ordinairement couché sur la mousse; à mon approche, il se levait, secouait son poil hérissé et sur trois pattes, car une des quatre était toujours hors d'état de faire le service, il décrivait un cercle pour éviter ma rencontre. Quelle faute expiait-il ? c'est ce que je n'ai pu savoir.

" Trois mois auparavant, un meurtre, le meurtre d'un chien jeune et vigoureux, avait été commis en ce lieu. Qui sait ?—Eh bien ! tous les soirs, le vieux se rendait fidèlement sur une pointe de rocher qui s'avance au-dessus de la mer, et soit qu'il eût l'âme poétique, ou que le souvenir d'un crime lui rongeât le cœur, il attendait, morne et silencieux, le lever de la lune. Au moment où elle se montrait, il poussait un hurlement digne des chiens chantés par Ossian.—Le premier cri restait sans réponse; au second, vingt voix claires relevaient l'antienne avec une énergie et une constance propres à désespérer un dormeur ordinaire.

" Les chiens du Labrador sont querelleurs pendant le jour aussi bien que durant la nuit : à peine une heure de la journée se passe-t-elle sans qu'il s'élève une contestation, à laquelle tous veulent prendre part. Chez eux, comme chez les loups, gare au plus faible; car tous les autres se jettent sur celui qui a été renversé et le déchireraient à belles dents, si le fouet du maître n'était mis en jeu pour les séparer. A moins d'exercer une vigilance con-

tinuelle, l'on ne saurait prévenir les meurtres dans une société si mal réglée. Des planteurs ont perdu dans une année jusqu'à quatre ou cinq de leurs chiens, tués par leurs camarades, souvent enfants de la même mère.

" Comme mesure préventive et pour maintenir une apparence d'ordre, lorsqu'un chien devient tapageur et hargneux, on lui attache au cou une patte de devant ; ce remède est infallible pour l'obliger à garder la paix envers tous. Dans une meute, l'on rencontre parfois trois ou quatre chiens qui subissent cette peine. Ils semblent un peu embarrassés ; mais ils peuvent encore suivre les autres dans leurs courses et leur faire de rudes morsures lorsque l'occasion s'en présente.

" Jusqu'à ce jour, à deux ou trois exceptions près, on n'a pu réussir à élever d'autres animaux domestiques : chats, vaches, cochons, moutons, tout a été détruit. Si un chien est élevé dans la maison, on peut être sûr qu'à la première occasion il sera étranglé. Un planteur avait un beau chien de Terreneuve, plein d'intelligence et rendant de grands services par son adresse à la mer. Il était d'autant plus prisé que les chiens esquimaux ne peuvent être dressés pour l'eau. Le terreneuve avait le privilége d'entrer dans la maison et recevait assez souvent les caresses de son maître. C'en fut assez pour exciter la jalousie des autres, qui

guettèrent une bonne occasion, étranglèrent le favori et le traînèrent à la mer. Après ce mauvais coup, ils s'esquivèrent à la maison, mais leur mine embarrassée ayant fait soupçonner que tout n'allait pas bien, on découvrit bientôt les preuves de la trahison, sur le cadavre du pauvre chien de Terre-neuve.

" Je n'ai trouvé sur la côte qu'une chèvre et un cochon qui aient échappé au massacre général. Un marchand de Boston, venu au Labrador pour y chercher la santé, avait amené avec lui ces deux animaux ; le premier pour lui fournir du lait, le second était un élève favori. A peine déposé sur le sol de la nouvelle patrie, le pauvre cochon faillit être dévoré ; il fallut, pour prévenir de nouvelles attaques, lui préparer une cage que l'on élargit à mesure que l'hôte grandit. Quant à la chèvre, dès le premier jour, elle sût se faire respecter ; la tête baissée et les cornes en avant, elle attendit ses ennemis de pied ferme.

" Le premier qui osa l'approcher fut renversé et s'enfuit, en hurlant et boitant ; un second voulut soutenir l'honneur du corps, mais il éprouva le même sort. La chèvre a depuis joui d'une paix profonde et obtenu le droit de cité. Elle parcourt les environs avec les chiens, elle se couche au milieu d'eux, et ils n'en font pas plus de cas que si elle était un membre de la famille.

" Il a pu arriver que des chiens aient attaqué quelque voyageur isolé, mais cela a dû être fort rare. Partout je les ai trouvés civils et caressants pour moi. Une fois que la connaissance avait été faite avec eux, ils me suivaient dans mes courses, et j'avais souvent peine à les renvoyer, lorsque leur compagnie ne me convenait point.

" Pendant l'hiver ils récompensent leur maître des dépenses et des inquiétudes qu'ils lui ont causées durant le reste de l'année. En été, les voyages se font en barges ou en chaloupes ; en hiver, c'est au moyen des chiens et des cométiques. Vers le mois de janvier, les baies et les passes se couvrent d'une glace solide, jusqu'à trois et quatre lieues au large. L'on en profite pour traîner aux maisons le bois qui a été coupé pendant l'année précédente, cinq ou six chiens attelés à un cométique enlèvent de lourdes charges. Six ou sept bons chiens, traînant trois personnes, parcourront dans la journée de vingt à vingt-cinq lieues."

Le premier jour de notre mouillage au Grand Mécatina, nous prîmes le dîner chez M. Gaumond. On nous servit du porc avec des pommes de terre, du thé arrosé d'un peu de mélasse et un immense pâté du Labrador fait de canneberges, le tout, il va sans dire, saturé de mélasse. Les habitants de la côte sont très affables. La saison qui venait de s'écouler avait été favorable aux pêcheurs, qui

avaient pris au delà de 300 loups-marins au printemps, ainsi que de la morue et du hareng.

M. Gaumond est âgé de 21 ans, sa femme de 18, et ils n'ont pas de famille. Il est bien logé et emploie quatre hommes qui reçoivent une part des profits ; l'équipage d'une barge se compose ordinairement de quatre hommes.

Le hareng fait son apparition dans le St-Laurent vers le commencement de juin, mais la pêche, à proprement parler, n'a lieu que vers le mois d'août. Il nous arrive par bancs plus ou moins nombreux, après un séjour de quelques mois dans les régions glacées du cercle polaire. Au mois de mars, on aperçoit les avant-gardes des bancs innombrables de ce poisson des côtes de l'Islande, où ils se séparent en deux grandes armées, l'une devant parcourir les côtes du nord de l'Europe, et l'autre les rivages de l'Amérique.

Quant à la morue, on la trouve surtout sur les bancs de Terreneuve et dans la partie septentrionale de l'Atlantique.

La morue se pêche à la ligne dans des barges.

" Ces barges, dit M. Mathew Warren, portent généralement trois voiles et sont pourvues de câbles et de grappins. Chaque barge est montée d'ordinaire par deux ou trois hommes. Ils pêchent généralement avec deux lignes dans 10 à 30 brasses d'eau.

Si le poisson est en abondance, ils chargeront leur barge en trois ou quatre heures. J'ai souvent vu deux hommes prendre plus de 3,000 poissons par jour. Un autre moyen pour prendre le poisson plus en grand est avec des seines de 500 à 600 pieds de long, et d'une hauteur variant suivant la profondeur de l'eau où l'on veut s'en servir. Dans un des établissements dont j'ai eu la direction durant 18 ans, au Labrador, on se servait d'une seine de 80 pieds, et d'une autre de 43 pieds de haut, l'eau étant plus profonde dans une baie que dans l'autre. La barge à seine est généralement montée par six hommes. Une seine peut quelquefois prendre 500 quintaux de morues dans une journée."

On faisait aussi la pêche à la baleine sur une grande échelle autrefois dans le golfe St-Laurent et sur la côte du Labrador.

Probablement les Normands et les Scandinaves furent les premiers qui exploitèrent cette industrie. Ces hardis marins, qui découvrirent l'Islande et le Groënland à une époque reculée, pêchaient dans nos eaux dès le neuvième siècle. Au quinzième, les Basques y employaient cinquante à soixante navires.

Le capitaine Fraser, de la Nouvelle-Ecosse, qui a passé les trente-six dernières années à faire la pêche à la baleine, soit dans l'Atlantique, soit dans le Pacifique, dit que des années, pas moins de 200 navires se livrent à cette industrie.

Ces vaisseaux jaugent en moyenne 400 tonneaux. Les vaisseaux plus grands ne conviennent pas, les plus petits courent plus de dangers. La moyenne d'une cargaison est de 15 à 20 baleines, mais des fois on en prend jusqu'à 25 et 27. Capturer une baleine est une affaire de quelques minutes. Le capitaine Fraser déclare qu'en apercevant un jour deux ours polaires, il paria avec son contre-maître qu'il en tuerait un avant lui. Tous deux se mirent à la poursuite de leur proie, mais, chemin faisant, le capitaine vit une baleine et lui livra combat; il l'eut bientôt harponnée; son contre-maître en avait fait autant, en sorte qu'en moins de dix minutes ils avaient pris deux baleines.

La pêche à la baleine est loin d'être aussi dangereuse qu'on le suppose. Un été, le capitaine Fraser se livra à l'agriculture dans une plaine de Californie, e' il déclare qu'il a été tué plus d'hommes dans son voisinage par les chevaux et les instruments aratoires, qu'il s'en perd dans toute la flotte baleinière des Etats-Unis en vingt ans. Il en meurt de froid parfois, et il arrive que des chaloupes s'égarent dans les brumes et que leurs équipages périssent, mais ces cas sont rares. Des fois aussi des chaloupes sont brisées en mille morceaux par des coups de queue de baleines blessées, mais il se perd très peu de vies de cette manière. Les hommes sont lancés dans l'air, puis retombent à l'eau, quitte pour un bain froid.

" En 1802, dit Scoresby, le capitaine Lyons faisant la pêche sur la côte du Labrador, aperçut près de son bâtiment, une grosse baleine. Il envoya aussitôt quatre canots à sa poursuite. Deux de ses canots abordèrent l'animal en même temps et plantèrent leur harpon. La baleine frappée plongea, mais revint bientôt à la surface, et, ressortant dans la direction du troisième canot, qui avait cherché à prendre de l'avant, elle le lança en l'air comme une bombe. Le canot fut porté à plus de seize pieds, et s'étant retourné par l'effet du choc, il retomba la quille en haut. Les hommes s'accrochèrent à un autre canot qui était à portée."

Mais la mésaventure du capitaine Marshall, patron du baleinier de Provincetown *William A. Grosier*, arrivée cet été même (1886) a été bien autrement émouvante, s'il faut en croire les nouvellistes. Le capitaine et ses hommes étaient à la pêche lorsqu'ils aperçurent la plus grosse baleine qu'ils eussent jamais vue de leur vie. Aussitôt le capitaine Marshall descend lui-même avec quelques hommes dans une embarcation et harponne le monstre. La baleine n'était pas plus tôt frappée par le harpon, qu'elle partit comme un éclair, entraînant l'embarcation à sa remorque avec une rapidité vertigineuse. Le jour commençait à baisser et, au moment où les pêcheurs se disposaient à abandonner leur proie, la baleine est revenue sur eux et a dé-

moli leur embarcation d'un coup de queue. Le capitaine Marshall, lancé du coup à une hauteur de vingt pieds, est retombé sur le dos du cétacé et de là dans l'eau, d'où il a été retiré très grièvement blessé. Le second, qui tenait la corde du harpon, lancé à la même hauteur que le capitaine, a été plus heureux que lui. Il est retombé à cheval sur le dos de la baleine et s'y est si bien accroché, que le monstrueux animal l'a promené ainsi sur les flots, sur une distance de plus de six milles. On eût dit Neptune en personne. Finalement, la baleine ayant ralenti son allure, le second en a profité pour l'abandonner, et a regagné une embarcation à la nage.

Quelquefois elle s'amusera à jouer aux pêcheurs des tours de sa façon. Un jour, dit-on, il y a quelques années, des pêcheurs de Gaspé, étaient allés à la pêche dans une barge. Il faisait nuit lorsqu'ils arrivèrent au large. N'ayant rien de mieux à faire dans le moment, ils plièrent les voiles et jetèrent l'ancre. La mer était calme, et ne laissait présager rien d'extraordinaire. Les hommes de l'équipage passaient la veillée à la belle étoile, fumant leur pipe et racontant des histoires du bon vieux temps. Tout à coup, une violente secousse les culbute pêle-mêle et la barge se prend à filer sur l'eau comme un mystérieux fantôme.

Ils se lèvent tout abasourdis, mais ne voient rien.

Une terreur folle s'empare de leur esprit ; ils croient avoir affaire au diable, et s'imaginent que leurs jours sont comptés. Au bout de quinze à vingt minutes, un ronflement se fait entendre en avant d'eux, et ils aperçoivent en même temps une énorme baleine qui fuyait, entraînant la barge à sa remorque. Elle venait respirer à la surface de la mer en lançant deux colonnes d'eau. Ils parcoururent ainsi une distance de 25 à 30 milles. En vue des côtes de la Gaspésie, la baleine, changeant de direction, abandonna la barge, à la grande satisfaction des pêcheurs, qui avaient peu goûté cette course nocturne.

Ceci peut s'expliquer par le fait que la baleine, plongeant verticalement, avait suivi le câble, et s'était, sans le vouloir, probablement accroché le grappin dans un de ses ailerons, ou dans ses barbes, et ne put s'en dégager qu'au moment où elle prit une direction inverse.

L'espèce de baleine appelée cachalot attaque les chaloupes quand elle est blessée. Elle plongera dans l'eau et reparaîtra sous la chaloupe la gueule tout grande ouverte, une mâchoire de chaque côté de la chaloupe. Alors il faut faire un saut; la baleine croquera la chaloupe, mais il est rare qu'elle s'en prenne aux hommes. On distingue facilement le cachalot par sa tête monstrueuse, tout à fait disproportionné du reste du corps. Quelquefois il faut

abandonner les vaisseaux quand ils sont pris entre les glaces et les rivages. En 1873, 41 vaisseaux ont été ainsi abandonnés dans le voisinage de la Pointe Barrow, il n'en a été sauvé que 8 sur ces 41. L'année suivante 32 vaisseaux ont été écrasés dans les glaces.

L'usage du pétrole nuit beaucoup à l'industrie baleinière ; et maintenant on recherche la baleine surtout à cause des os.

Le capt. Fraser a souvent voyagé au nord et à l'est de la Pointe Barrow, qui se trouve dans le 73e degré de latitude. Il a atteint jusqu'à l'embouchure de la rivière McKenzie. Il croit à l'existence d'un passage arctique, et aurait pu y passer même, une fois, s'il l'eut voulu. Il avait avancé 30 milles plus loin que l'endroit où le capt. McLure avait abandonné son vaisseau gelé, et il y avait de l'eau tout autour. Il a souvent pris des baleines qui portaient des harpons anglais sur lesquels le nom du vaisseau se trouvait. Il aurait été impossible à ces baleines de faire le tour par le Cap-Horn, car elles ne vivent point dans l'eau chaude. Elles ont été blessées du côté de l'Atlantique et ont remonté le passage jusqu'au point où on les prenait.

Le capt. Fraser a souvent eu des rapports avec les Esquimaux qui sont de braves et honnêtes gens. En général, ils vivent confortablement, mais non pas dans le sens dont nous entendons le confort.

Quelquefois, quand la saison de pêche et de chasse est mauvaise, ils souffrent beaucoup. Il y a alors des villages entiers où les hommes et les chiens se meurent de faim. Les chiens, que les hommes mangeraient avec délices, ont alors le flair de s'éloigner des hommes jusqu'à ce que la faim les pousse à retourner, et alors les hommes sont trop faibles pour les tuer. Heureusement cela arrive bien rarement.

On rencontre toutes les nationalités dans ces lointains parages. Il y a des Grecs, des Portugais, des Français, des Anglais, des Suédois, et des Kanackars —ces derniers étant des habitants des îles du nord de l'océan Pacifique.



Avant de terminer, je désire résumer mes remarques touchant l'avenir des pêcheurs depuis Blanc-Sablon jusqu'à Méeatina.

La population établie sur cette partie de la côte est d'environ 500 personnes, dont 200 hommes.

Elle se compose d'habitants venus de l'Ile de Jersey, de Terreneuve, du Canada, de l'ancienne Acadie et de quelques Esquimaux.

Tous ces pêcheurs vivent sur les îles nombreuses qui bordent la côte, chaque ilôt contenant une ou deux familles.

On est tout étonné de voir, en parcourant ce lit-

toral, que des gens puissent consentir à y faire leur demeure. Inutile d'essayer d'y récolter quoi que ce soit; rien ne vient, ni pommes de terre, ni légumes d'aucune espèce. Le poisson, le poisson seul est l'unique ressource de ces gens, et quand le poisson ne vient pas à leur propre porte, la pêche est manquée. Il fut un temps où, sans doute, ces endroits étaient d'excellents postes de pêche, et les premiers occupants en ont pris possession dans le but de les garder pour eux-mêmes. Plus tard, ils y amenèrent leurs familles et s'y établirent. La pêche fut leur unique occupation, de même que celle des nombreuses flottes de goëlettes qui visitent ces îles. Cependant, le poisson semble avoir déserté ces parages depuis quelques années. Sa disparition est-elle due à ce que ces poissons ont été pêchés jusqu'à épuisement? On ne saurait trop le dire, car on peut attribuer ce fait à d'autres causes.

Le malheureux pêcheur, espérant pouvoir se rattraper d'une année à l'autre, est devenu de plus en plus pauvre. L'usage constant des mêmes barges et des même rêts a fini par les rendre presque hors de service, et l'on n'a pas les moyens de les remplacer. En différentes circonstances, le gouvernement leur a envoyé des secours qui ont été reçus avec reconnaissance; les missionnaires, de leur côté, ont plus d'une fois partagé avec quelques-uns des pêcheurs leur dernier quart de farine, pour leur conserver la vie.

Le gouvernement de la province de Québec, désirant enfin faire quelque chose pour améliorer le sort des pêcheurs, me chargea de visiter la côte, de leur distribuer des provisions pour la dernière fois, et d'en ramener toutes les familles qui voudraient s'établir ailleurs.

Les fonds mis à ma disposition me permirent d'embarquer à bord du steamer une grande quantité de provisions, et tout en avertissant ces gens qu'ils ne devaient plus s'attendre à recevoir d'aide, je leur recommandai fortement d'abandonner la côte pour s'établir dans quelque endroit le long de la ligne du chemin de fer Intercolonial où l'ouvrage ne leur manquerait pas, et où ils pourraient cultiver la terre. Je laissai à chaque famille des vivres en quantité suffisante pour tout l'hiver, avec l'entente que ce secours était plutôt pour les aider à faire des épargnes pour pouvoir émigrer dans une autre partie plus favorisée du pays. J'étais prêt même à amener de suite aucune des familles qui témoigneraient le désir d'abandonner ces plages arides.

Je pensais bien, tout de même, que bien peu suivraient mon avis ; en effet, tous voulaient tenter un nouvel essai. Ils aiment ce genre de vie qu'ils mènent, malgré ses épreuves et ses dangers, et ils comptent sur leurs missionnaires pour les assister au besoin. Lorsqu'ils ont la chance de faire une pêche un peu avantageuse, ils se trouvent entière-

ment à la merci des commerçants, qui descendent en goëlette acheter leur poisson. Ceux-ci offrent généralement $2.50 à $2.60 le quart pour le hareng, $2.00 à $3.00 le 112 lbs. pour la morue, 30 à 40 centins par gallon pour l'huile. D'un autre côté, ils demandent $10 à $15 par quart pour de la farine commune et le reste en proportion.

Dernièrement encore, ces trafiquants, à l'exception de trois ou quatre, ont parcouru tout le district entre Mécatina et Blanc-Sablon, tellement il y avait peu de commerce à y faire.

L'hiver commence de bonne heure et finit tard, dans ces endroits, la neige et la glace, séjournant de huit à neuf mois, quoique cette région se trouve sous la même latitude que l'Angleterre.

Impossible, durant tout ce temps-là, de communiquer avec aucune partie du pays.

En hiver, ils font de longs voyages à travers les montagnes avec leurs cométiques, que traînent les chiens, en quête de sapins rabougris pour se chauffer.

Quant aux hôtels et aux auberges, il n'y en a nulle part, et le pauvre pêcheur, qui a le malheur de se trouver logé le long des routes, voit souvent sa maison envahie. On y exerce la plus grande hospitalité. On m'a dit qu'il n'y a rien d'extraordinaire d'y voir sept ou huit voyageurs, possédant de huit

à neuf chiens chacun, dont les échos d'alentour répètent l'infernal vacarme.

Il y a, le long de la côte, beaucoup d'habitants qui sont très habiles à la pêche. Ils feraient bien mieux, suivant moi, d'établir leurs familles dans des localités où elles pourraient cultiver la terre, tandis qu'eux-mêmes, au lieu d'agir individuellement, se joindraient à des propriétaires de goëlettes et de seines, et suivraient la côte à la découverte du poisson, chaque homme devant partager dans les produits de la pêche. Par ce moyen, ces pauvres gens pourraient se procurer la farine sur le marché de Québec au prix de \$5 à \$7 le quart, au lieu de payer \$10 à \$15 ; de même qu'ils vendraient leur poisson de \$4 à \$5 et \$6 au lieu de \$2.60 à \$2.80, et les autres effets, soit d'achat ou de vente, en proportion.

Ceci me semble le seul moyen pratique de faire la pêche avec profit sur la côte du Labrador, tant pour les pêcheurs associés que pour les commerçants eux-mêmes, car, en dépit des prix exorbitants auxquels ceux-ci vendent leurs marchandises, peu d'entre eux s'enrichissent, vu les avances qu'il leur faut faire; et quand un pêcheur ne veut pas, ou ne peut pas payer, il faut que le commerçant se résigne à tout perdre.

Un fait qui m'étonne grandement, c'est que nos marchands de Québec n'aient pas songé à fréter des

navires en société pour la pêche au Labrador. C'est pourtant ce que font les Américains qui en retirent de bons bénéfices. Vous voyez des centaines de *Yankees* qui font la pêche tout le long de la côte, mais cherchez en un seul qui consente à y demeurer.

Je suis heureux de voir que monsieur Saint-Cyr, ancien député, et conservateur du musée de l'Instruction Publique, dans un rapport qu'il vient de publier d'une exploration faite par lui sur la côte nord et dans le bas du fleuve en 1885, abonde dans les idées que j'émettais ainsi il y a plusieurs années. Il constate avec regret l'état précaire dans lequel se trouvent nos pêcheurs canadiens comparés aux étrangers. Ces derniers sont pourvus des meilleurs vaisseaux, et des appareils de pêche des plus perfectionnés.

" On paraît ignorer, dit-il, les avantages que l'on pourrait retirer de l'association des individus pour atteindre un but commun, en mettant à la disposition de la société de plus forts capitaux. L'exploitation de nos pêcheries, tant maritime que fluviale, semble être laissée à l'initiative privée."

Un peu plus loin, en parlant de la pêche au marsouin, il ajoute : " Je ne saurais cependant passer outre sans exprimer le regret que les forces vives de la nation canadienne s'épuisent ainsi en vains efforts isolés, donnant des résultats à peine appréci-

ables. En effet, les dépenses qu'occasionne une pêcherie exploitée par un seul individu, pour bateaux et ustensiles, sont trop considérables pour permettre au pêcheur de se les procurer de bonne qualité et en quantité suffisante. Une association peut seule encourir les frais nécessaires à une bonne exploitation d › nos pêcheries."

Il est d'avis que le gouvernement devrait donner tout l'encouragement possible à de puissantes compagnies, qui pourraient tenir tête aux compagnies actuelles, et donner aux pêcheurs pauvres une chance d'améliorer leur sort.

Entre Blanc-Sablon et Mécatina, distance d'une vingtaine de lieues, il y a au moins cent pêcheurs qui connaissent leur métier, et je ne crois pas qu'un seul soit propriétaire d'une goëlette. La conséquence est que quand il prend fantaisie au poisson de visiter cette partie du pays, ces pauvres gens, qui n'ont bien souvent que de vieilles barges et des seines en mauvais état, font la pêche tant bien que mal ; mais lorsque le poisson se tient au large, ou pousse une reconnaissance, comme cela arrive souvent, sur quelque endroit de la côte où ils pourraient donner après, ils n'y peuvent rien, et leur situation est bien pénible.

Je faisais remarquer toutes ces choses aux malheureux pêcheurs qui admettaient volontiers que j'avais raison. Quant à suivre mon avis, de laisser la côte

pour s'établir ailleurs, on en reconnaissait bien l'urgence, mais je prévoyais que bien peu mettraient cette suggestion en pratique.



Ce fut au bruit de la fusillade et des hourras de Gaumond et de ses hommes, auxquels nous répondîmes, que le *Napoléon III* mit sous vapeur le 21 au matin, du Grand Mécatina pour Natashquan, où nous arrivâmes le 22, après avoir couru neuf milles au large, pour nous tenir à une distance prudente des nombreux écueils bordant la côte.

Quel changement vous remarquez en arrivant à Natashquan ! Accoutumé depuis plusieurs semaines à ne voir que des rochers et des îles dénudées, j'éprouvai un véritable sentiment de plaisir en apercevant ce joli village de quarante et quelques maisons, peintes aux couleurs riantes, et le clocher d'une petite église.

Ici il y a des vaches, des cochons, etc, ainsi que du bois en abondance à proximité. J'appris avec regret que les patates avaient péri par la gelée le 24 août. La population à Natashquan est d'environ 300 âmes.

Le sol cependant n'est pas riche, ce n'est qu'une amélioration sur celui de la partie inférieure de la côte. Il se compose de sable mouvant que le vent

soulève et fait poudrer de façon à former *autour des habitations* des amas semblables à nos bancs de neige l'hiver. On peut y cultiver des patates et quelques légumes, mais à la condition de couvrir le champ dès l'automne d'une épaisse couche de varech. Au printemps, après la plantation, il faut encore recourir au même procédé, lorsque le soleil est trop ardent, car ce sable est tellement sec, que les germes des patates y périraient sans cette précaution ; et comme les hommes sont partis pour la pêche dans ce temps là, ce sont les femmes qui font ce rude travail, au prix de bien pénibles difficultés.

Plusieurs capitaines à Nastahquan possèdent des goëlettes et emploient de vingt à vingt-cinq hommes. Ils suivent la côte, en passant au milieu des pêcheurs indigents entre Mecatina et Blanc-Sablon, faisant voile jusqu'à ce qu'ils recontrent le poisson.

On se met alors en frais de pêcher, mais au moment où les préparatifs ont lieu, après avoir touché un banc de poissons, il arrive que ceux-ci prennent la fuite, et il faut que les goëlettes fassent encore 200 à 300 milles avant d'avoir la chance de rencontrer de nouveau le poisson. On comprend facilement que ces gens-là peuvent faire la pêche avec bien plus d'avantages que les pêcheurs des régions inférieures, qui ne possèdent pas de goëlettes, d'autant

plus qu'ils peuvent vendre leur poisson sur le marché de Québec au plus haut prix, et y acheter ce dont ils ont besoin au plus bas chiffre. Je visitai plusieurs familles à Natashquan qui, non seulement ne manquaient de rien, mais vivaient fort à l'aise.

Cette population est composée en partie d'Acadiens et de Canadiens-Français. La compagnie de la Baie d'Hudson y possède un comptoir, et plusieurs autres commerçants sont aussi établis à cet endroit. Vu la perte de la récolte des patates, je laissai quelques quarts de blé d'Inde, que le révérend M. Auger, missionnaire, se chargea de distribuer.

Les pêcheurs qui ne s'étaient pas éloignés et avaient pêché sur la côte même, avaient assez bien réussi, mais ceux qui avaient gagné le large avaient fait une pêche abondante.

Il me fait peine d'apprendre que cette année, (1886) la pêche a complètement fait défaut, et que les habitants de Natashquan se trouvent dans un état critique ; quarante familles ont manifesté l'intention d'aller s'établir sur des terres, et prient, en ce moment, le gouvernement de les aider à accomplir ce projet. *

* Quelques semaines plus tard, en septembre dernier, le steamer *Napoléon III* ramenait ces familles qui se sont établies dans le comté de Beauce.

De Natashquan, nous levâmes l'ancre pour la Pointe aux Esquimaux, où sont établies un grand nombre de familles venant des Iles de la Madeleine, de l'ancienne Acadie, ou des paroisses françaises du long du fleuve.

Ces colons sont à la fois agriculteurs et pêcheurs; ils ont des terres cultivables en arrière desquelles s'étendent des forêts, où ils font la chasse avec profit.

En face de la Pointe est un port excellent, abrité par le bois épais d'une île s'étendant en avant.

En débarquant, nous fûmes reçus par le révérend N. Pérusse, le missionnaire catholique de l'endroit, que je connaissais déjà. Ce village est plus considérable que celui de Natashquan, et comprend environ 500 âmes.

Je trouvai cet etablissement dans un état florissant, et bien peu de secours furent requis. Les pêcheurs, qui possèdent plusieurs goëlettes, font la pêche en société, tandis que l'hiver, ils s'occupent de chasse et tendent des piéges. Je visitai une habitation où je constatai que déjà même à cette époque peu avancée de l'hiver, deux hommes avaient pris un renard noir, un renard argenté, trois renards roux et trois loutres, ce qui représentait déjà une valeur considérable.

La fourrure de ces animaux est très estimée et

se vend fort cher. Une peau de renard argenté vaut de quarante à cinquante piastres, et celle du renard noir atteint quelquefois cent piastres, et, par une anomalie difficile à expliquer, la peau du renard roux n'est payée qu'une ou deux piastres.

Les ours ne sont pas aussi nombreux qu'autrefois sur la côte du Labrador ; l'ours blanc surtout s'y voit bien rarement. L'ours noir y est plus commun, et aime le voisinage des habitations, malgré les dangers qu'il y court, car les chasseurs lui font souvent payer de la vie les dégâts qu'il se plaît à causer à leurs cabanes en leur absence. La chair de cet animal est excellente, et sa peau, qui est d'une grande utilité dans ce climat rigoureux, a aussi son prix,

Dans ses notes de voyage sur la côte du Labrador Mr. l'abbé Ferland raconte," que trois jeunes gens qui passaient l'hiver ensemble, avaient laissé la cabane pour visiter les pièges tendus dans la forêt. En entrant au logis, ils furent étonnés de trouver la porte arrachée et jetée sur la neige. Ils crurent d'abord que quelque farceur de voisin était venu leur jouer un tour pendant leur absence. Dans la cabane, tout avait été bouleversé : le poêle et le tuyau étaient renversés; l'armoire avait été vidée, et la provision de lard gaspillée ; le sac de farine n'y était plus, et avec lui avait disparu une tasse de fer-blanc, une paire de bottes et un paletot. Ce

n'était plus un badinage ordinaire : il y avait vol avec circonstances aggravantes, car il ne restait plus de provisions ; il fallait découvrir le voleur. Tous trois se mettent en quête ; l'on cherche des pistes, on les trouve, et l'on reconnaît que deux ours de forte taille avait causé tout le dégât. Les voleurs avaient décampé, et ne purent être rejoints ; mais ils avaient laissé des preuves du délit. A peu de distance était le sac vide et déchiré ; un peu plus loin gisait la tasse broyée et portant l'empreinte de longues et fortes dents. Quant au paletot et aux bottes, les gaillards, probablement en voie de civilisation, avaient cru devoir les emporter, dans l'intérêt des mœurs."

" Une autre fois un pêcheur avec sa femme et son petit enfant, habitait une cabane près de la mer. Sur le toit plat et peu élevé, séchait une provision de morue qu'il préparait soigneusement pour l'hiver. Par une nuit sombre, il reposait paisiblement, sans inquiétude au sujet des voleurs, lorsque le bruit d'un pas pesant sur la maison lui fit comprendre qu'on enlevait son poisson.

" Armé d'un fusil et suivi de sa femme, qui portait une chandelle allumée, il entr'ouvrit la porte pour reconnaître le voleur. Au même moment, effrayé par le bruit, un ours tombait du toit, et en culbutant, effleurait l'épaule du chasseur. Le pêcheur tombe tout épouvanté dans la maison en

éteignant la lumière. Le mari et la femme hurlent de toutes leurs forces, et l'enfant joint ses cris aux leurs, chacun d'eux s'imagine que l'ours est enfermé dans l'appartement et croit déjà entendre broyer les os des autres. L'excès de la peur rétablit enfin la paix, la chandelle est rallumée et Willy s'aperçoit qu'ils ont eu une terreur panique, tout aussi bien que l'ours, qui s'est empressé de fuir."

La chasse, très abondante autrefois sur toute la côte du Labrador, devient de plus en plus rare.

Parmi les animaux sauvages, nous citerons le renne-caribou, l'ours noir et le blanc, le glouton, le loup, le renard, la martre, le loup-cervier, la loutre, le rat-musqué, et le lièvre.

Les oiseaux les plus remarquables sont : l'aigle, l'épervier, le faucon, le hibou, le corbeau, et différents oiseaux aquatiques ; nous remarquons encore la perdrix, la bécassine et le pigeon sauvage (tourte), qui a disparu, il est vrai, depuis plusieurs années, mais qu'on rencontrait fréquemment autrefois.

Quant aux arbres, nous rencontrons dans l'intérieur les espèces suivantes, qui sont les plus communes : le mélèze, le bouleau, le sapin, l'épinette noire et la blanche, le saule, le petit mérisier, le cormier et quelques arbustes fruitiers, tels que l'airelle, l'atocas et la camarine.

Les rivières de la Pointe aux Esquimaux et des environs abondent en saumons et en truites de mer, et le chasseur, en quête de gibier, revient rarement bredouille. De fait, je ne connais pas d'endroit où l'amateur de sport, soit seul ou avec sa famille, puisse passer la saison de l'été d'une manière plus agréable qu'à la Pointe aux Esquimaux.

J'aurais aimé y séjourner plus longtemps, lors de ce voyage ; et ce fut avec regret, après une visite de quelques heures, que je m'embarquai de nouveau, en route cette fois pour Québec que je revoyais le dimanche du 25 octobre, après une absence de près de cinq semaines.

246 personnes avaient été mises à l'abri du besoin. 300 quarts de farine, du blé d'Inde, des pois, de même que des vêtements, de la poudre et du plomb avaient été distribués parmi les habitants d'environ trente postes de pêche. Enfin, j'éprouvais un sentiment de bonheur en pensant que cet hiver-là, personne ne manquerait du nécessaire.

A MON AMI

M. G. M. FAIRCHILD, Jr.

DE NEW YORK

—

Cordial souvenir.

EN FLORIDE

—

NOTES DE VOYAGE

—

Des climats différents la nature est diverse ;
La Grèce a des vertus qu'on ne voit point en Perse

CORNEILLE.

En janvier 1882, je laissais Québec pour un voyage à la Floride, pays des oranges et des fleurs, où règne un printemps continuel, et lieu de délices pour les amateurs de chasse et de pêche.

Mon voyage n'ayant duré que quelques semaines, je ne puis que donner un aperçu des belles choses que j'ai eu le plaisir de voir, et des renseignements qui m'ont été fournis par les personnes obligeantes avec qui je me suis trouvé en relations.

Inutile de raconter ici mon itinéraire de Québec à New-York ; tout voyageur canadien peut d'ailleurs facilement se le représenter. Mes observations ne commenceront donc qu'au départ de la métropole américaine.

Mon compagnon de route était le baron de la Grange, un noble français, qui venait de passer plusieurs mois au Canada, à jouir des plaisirs de la chasse et à admirer les grandes et sauvages beautés de ce pays. Chasseur habile, joyeux compagnon, le jeune baron contribua beaucoup à rendre mon voyage agréable.

Le 4 de janvier, à 3 heures de l'après-midi, nous quittions New-York, sur le magnifique vapeur *Gate City*, de la ligne Savannah. Ce vaisseau qui jaugeait 2000 tonneaux, avait pour capitaine un excellent marin, homme courtois, que je recommande aux voyageurs allant au Sud. Le prix du passage sur cette ligne, de New-York à Jacksonville, est de $25, tout compris.

A notre départ de New-York, le thermomètre indiquat 31 degrés au-dessus de zéro ; la mer était dans un état voisin du calme, et la brise favorable. Nous portions encore nos habillements d'hiver canadiens.

Le 5, à 9 heures du matin, le thermomètre marquait 36 degrés ; la mer se faisait légèrement moutonneuse, et le vent favorisait toujours notre mar-

che. Dans l'après-midi, le thermomètre atteignit 56 degrés. De chaque côté du navire et sur une grande distance en avant, des centaines de marsouins, qui, ce jour-là, étaient d'une humeur évidemment enjouée, prenaient leurs ébats, croisant dans tous les sens notre navire, soit à l'avant, soit à l'arrière, au grand amusement des passagers.

Dans la nuit du 5 au 6, nous franchîmes le cap si redouté d'Hatteras, dont nous distinguions la lumière. La nuit était belle et nous jouissions du spectacle ravissant d'un clair de lune sur mer.

Le jour suivant, le 6, rien de changé au tableau de la veille : nous avons encore un ciel serein, et nous-mêmes, ainsi que les autres passagers, tous gais compagnons, tuons agréablement le temps. Je prends ici une licence de language permise, je suppose, aux voyageurs comme aux poètes, en disant que *nous tuons le temps;* car il est bien reconnu que celui-ci, que nous essayons de tuer depuis si longtemps, finit toujours par nous tuer lui-même.

De bonne heure, au matin du 7, le thermomètre marquait 62 degrés, et il s'était élevé à 70, à notre arrivée à Savannah, vers les 11 heures de l'avant-midi. Nous remontâmes la rivière Savannah à petite vapeur jusqu'au quai, encombré de nègres, flânant au milieu de milliers de sacs de guano, de ballots de coton et de barils de résine. Il y avait là un grand nombre de bâtiments à trois mâts, gréés

en goëlettes, qui prenaient leurs cargaisons de bois de pin destiné à des ports étrangers. On remarquait aussi plusieurs gros vapeurs et des navires à voiles se chargeant de coton, de résine, de riz et autres produits du pays.

Après avoir dîné à l'hôtel Pulaska, nous fîmes une promenade dans la ville. Savannah ne fit pas sur nous, d'abord, une impression bien favorable, le sol en étant sablonneux, et les édifices du quartier des affaires ayant un extérieur d'apparence sombre ; mais nous trouvâmes, dans les environs de la ville, de très belles demeures entourées de jardins de fleurs et ombragées par différentes variétés d'arbres particuliers au pays.

C'est ici où nous vîmes pour la première fois un chemin de fer urbain. Les chars en sont petits et ils sont traînés par deux mulets que le cocher, assis avec nonchalance sur une chaise, fouette constamment. Le cocher est souvent un nègre paraissant connaître tout le monde, car il sourit, salue et grimace à la rencontre de la plupart des personnes qu'il aperçoit de chaque côté de la rue.

Je me promenais tranquillement, lorsque, tout à coup, j'entendis le son agréable d'une voix de Québec : c'était la voix du conseiller Hans Hagens, qui m'abordait, le sourire aux lèvres. M. Hagens passait l'hiver à Savannah où le retenait ses affaires. Presqu'au même instant, je faillis être renversé par

une voiture qui passait à toute vitesse ; je me détournai vivement, et quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître dans la personne du conducteur du phaéton, un autre Québecquois, ni plus ni moins que le célèbre Jim Ward, qui paraissait faire fortune dans son pays d'adoption.

Un peu plus loin, autre réminiscence de Québec. Je venais d'entendre la voix d'une femme qui chantait. Je suis certain, dis-je à mon ami, d'avoir entendu cette voix à Québec. Je ne me trompais pas, car ayant détourné le coin de la rue, je vis, il n'y avait pas à s'y méprendre, avec son orgue de Barbarie, cette Française qui était venue à Québec l'été précédent. Elle me dit qu'elle faisait florès dans ce pays, quoique ses chansons ne fussent pas comprises de ses auditeurs.

Vous croyez sans doute que j'en avais fini avec ces souvenirs de ma ville natale ! Détrompez-vous ! car un peu plus loin, un autre son familier vint frapper mes oreilles, et je me trouvai en présence d'un homme en uniforme d'artilleur, couvert d'un casque militaire russe brillant et surmonté de clochettes, qui jouait de l'accordéon et battait la caisse. Le pauvre diable suait à grosses gouttes sous son attirail militaire, et remplissait d'étonnement les noirs par la variété de ses exécutions musicales.

Mon compagnon de route revit plus tard ces

deux musiciens à la Nouvelle Orléans, et pensa bien qu'ils faisaient le tour du monde.

Comme nous avions encore quelques instants à nous, nous louâmes un carrosse pour nous rendre au joli cimetière Bonaventure, à une petite distance de la ville. Cette république des morts, suivant l'expression de Châteaubriand, est ornée d'arbres disposés avec un goût admirable et que je n'ai jamais vus ailleurs. L'arbre qui domine est le chêne vert, dont chaque rameau porte de longs festons pendants, formés de mousse grise d'Espagne. Ces arbres sont alignés par rangs d'une régularité parfaite, et couvrent presque entièrement les avenues droites et spacieuses qui courent dans différentes directions ; leurs branches s'étendent et se joignent de manière à leur donner un point de ressemblance avec les arches entrelacées ou les chevrons ondés de la nef d'une église. Les pierres tumulaires sont d'un genre uni, mais belles dans leur simplicité ; elles sont entourées de roses, de magnoliers, de fleurs japonaises, de camelliées, de lauriers-roses, de clématites et d'autres jolis arbustes à fleurs, dont plusieurs étaient en pleine floraison. On remarquait aussi le houx avec ses baies rouges. L'arbre appelé chêne vert est une espèce qui porte un feuillage vert à toutes les saisons de l'année. Phénomène étrange ! de la fougère croissait à travers les fissures de l'écorce de plusieurs de ces ar-

bres, ce qui leur donnait une apparence vraiment remarquable.

L'heure du départ approchait. Nous nous rendîmes au quai, afin de nous embarquer sur le vapeur *Florida*, en route pour Fernandina. Nous nous séparâmes avec regret de notre bon vieux capitaine Daggat, qui nous avait recommandés favorablement au capitaine Cusina, du vapeur que nous devions prendre pour faire le voyage de 200 milles à peu près, en suivant le cours tortueux de rivières ou plutôt, de lagunes, jusqu'au premier port que nous devions toucher, dans la Floride. On avait eu pour nous, à Savannah, tous les égards de la politesse et de la courtoisie, et l'on nous avait priés d'ajourner notre départ, afin de nous faire admirer les points de vue des environs : nos jours, cependant, étant comptés d'avance, nous ne pûmes accepter l'invitation.

Notre départ de Savannah se fit vers les 4 heures de relevée. Le vapeur que nous avions pris était une de ses grandes barges à fond plat, avec roues latérales mues par des engins séparés, dont les chaudières sont chauffées avec du pin résineux. Ce bois, qui donne une chaleur intense, est jeté dans d'énormes fourneaux par une troupe de nègres chauffeurs, dont les chansons et les lazzis sont des plus cocasses. En remontant la rivière, nous passâmes près d'un cure-môle à soupape, employé au creu-

sement du chenal. Ce cure-môle est de construction particulière et il ressemble à un bateau à vapeur. De sa poupe glisse un tube de 15 pouces qui plonge au milieu du chenal ; les grandes roues du cure-môle soulèvent la vase, qui, mêlée à l'eau, entre facilement dans le tube pour être jetée immédiatement dans des chalands placés tout près, où l'eau se retire et ne laisse que la vase épaisse que l'on porte en dehors du chenal. Un des passagers donna à cette machine le nom de "sangsue du gouvernement," et ajouta qu'elle suçait plus d'argent que de boue. (Nous avons de ces sangsues au Canada, mais elles sont à deux pattes au lieu d'être à deux roues.)

Nous eûmes à subir plusieurs arrêts de quelques instants seulement, pendant notre trajet. Une brume épaisse semblait prendre plaisir à nous arrêter dans notre marche. A un moment donné, elle s'élevait, et à peine avions-nous fait quelques milles, qu'elle s'abaissait de nouveau. Les coudes prononcés de la rivière, offrant par leur nature beaucoup de dangers, nécessitaient l'exécution de manœuvres habiles. On mettait l'avant du vapeur sur le rivage, puis on lui faisait faire les évolutions nécessaires pour contourner l'obstacle, et l'on se remettait en route pour recommencer, un peu plus loin, la même manœuvre. "Allez-y rondement," criait le capitaine au pilote, ce qui,

dans son langage, équivalait à : "Toute vapeur dehors," et notre bateau volait jusqu'au nouveau coude à franchir où se répétait la même cérémonie. Une grande partie de la journée fut employée à manœuvrer ainsi, tantôt avec la roue de tribord, tantôt avec celle de babord, et quelquefois, les deux roues travaillant l'une contre l'autre. Quoique retardant notre marche, cette navigation nous amusait tout de même par le fait de sa nouveauté.

Les bords plats et maréacageux de la rivière étaient couverts d'huîtres. Les rochers sont inconnus en Floride. Lorsque vous apercevez quelque chose qui ressemble à une île, avec l'apparence d'un terrain bas et rocheux, que la marée basse laisse à sec, ce que vous voyez là est tout simplement des bancs ou dépôts d'huîtres.

Le 8 au matin, nous vîmes plusieurs volées de canards plongeurs (nos canards d'automne), de même que des centaines de pluviers aux pattes jaunes (ou chevaliers,) des courlis, des huîtriers, et des emberizes orizivores. Cette dernière espèce est l'oiseau chanteur que nous appelons le goglu. Lorsque ces oiseaux, que les Anglais appelent *Bobolinks*, émigrent vers le Sud, ils y perdent le fin duvet que nous admirons dans notre climat, et prennent une couleur approchant beaucoup celle de nos petits moineaux. Leur nourriture favorite

est le riz sauvage, et ils deviennent très gras, ce qui fait qu'on les recherche beaucoup pour les pâtés de gibier.

Nous vîmes aussi le petit et le grand héron blanc "le héron au long bec emmanché d'un long cou," comme l'a dit Lafontaine, ou le héron aigrette, le grand héron bleu, le butor, le cormoran ordinaire, et le dinde aquatique, qui est, je crois, le cormoran mexicain ou l'oiseau serpent, dont je me suis procuré des échantillons plus tard.

Cette journée-là, la température était admirable, le thermomètre variant de 65 à 6[illegible] degrés. La pays, à notre droite, parfaitement planche, et, à notre gauche, une vaste étendue de terrain bas et marécageux, au-delà de laquelle nous pouvions découvrir un coin de la mer, paraissant d'ici comme le miroir d'un grand lac,—tel était le panorama que nous avions à admirer.

Le 8, à 4 heures de l'après-midi, nous touchions à Fernandina. Nous eûmes le plaisir de rencontrer là un Canadien de Saint-Hyacinthe, le frère de l'hon. M. Mercier, qui habite le Sud depuis plusieurs années et a quelque intérêt dans la ligne des vapeurs à laquelle appartenait celui sur lequel nous avions pris passage.

Avant d'arriver à Fernandina, nous avions quitté derrière nous l'île Cumberland, à l'extrémité orientale de l'Etat de la Georgie. Sur cette île est

érigée *Dunjeunesse*, maison spacieuse, formée de *coquina*, véritable conglomérat d'écailles. C'est là qu'a demeuré, autrefois, le général Nathaniel Green, qui prit une part distinguée à la Révolution américaine. Un vieux et étrange cimetière, situé tout près, renferme la tombe du célèbre officier américain de la cavalerie légère, Harry Lee, le père du général Robert E. Lee, qui prit une part active dans la dernière guerre civile entre le Nord et le Sud, et fit cette incursion à jamais mémorable dans la Pensylvanie. Je dis mémorable surtout pour moi, car j'étais à Philadelphie en 1863, lorsque des convois remplis de blessés et de soldats fédéraux mourants, arrivaient du champ de bataille de Gettysburgh. Celui qui a vu les souffrances et entendu les gémissements de ces pauvres victimes d'une guerre fratricide, qui les a vues de près et leur a parlé, celui-là, dis-je, ne saurait oublier tout ce qu'il y avait de navrant dans un tel spectacle.

Fernandina est le refuge favori de ceux qui fuient l'hiver. Cette ville fut fondée par les Espagnols, en 1632, ou 24 ans seulement après Québec. Elle a une histoire intéressante que je n'ai pas le temps de raconter en ce moment.

A 5 heures de l'après-midi, nous prenions le convoi qui devait nous transporter à Jacksonville dans une heure et demie. Tout alla bien durant une demi-heure environ, quand nous fûmes tout à coup

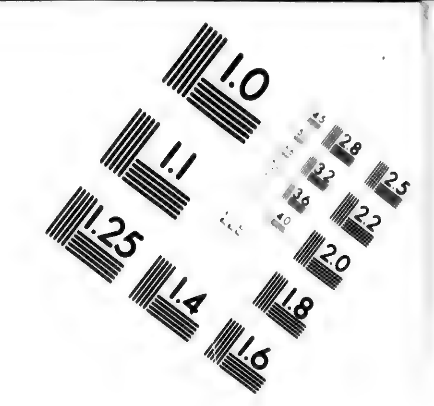
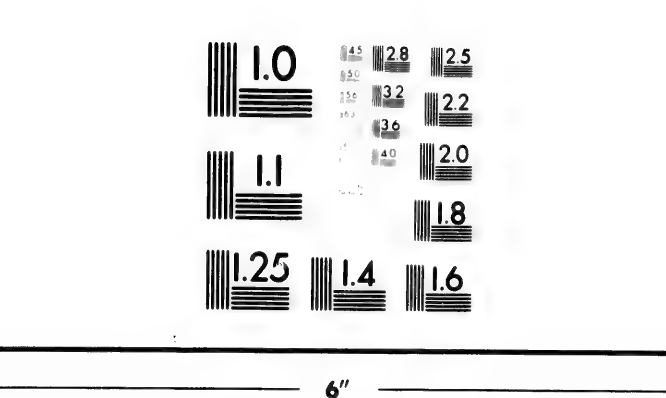


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0

suffoqués par une odeur de graisse et de guenilles enflammées. On arrêta le train et l'on s'aperçut que le feu avait pris dans la boîte à graisse de l'une des roues. Après que celle-ci fût refroidie et replacée, nous partîmes de nouveau. Un peu plus loin, d'autres boîtes chauffèrent : nouvel arrêt avec refroidissement et huilage. Cette histoire se répéta quatre fois durant le trajet; ce n'était pas trop agréable, mais cela formait un contraste frappant avec notre manière précédente de voyager, et augmentait par là même les incidents de notre voyage.

Sur le char que nous montions se trouvait la plus jolie demi-quarteronne que nous ayons encore vue. Ses yeux, ses cheveux flottants et d'un noir lustré, ainsi que sa figure, étaient irréprochables. Personne n'aurait pensé qu'elle eût du sang nègre dans les veines, à moins d'un examen attentif de la peau du visage qui accusait une délicate teinte jaunâtre. Un observateur aurait peut-être aussi remarqué qu'un cercle noir caractéristique entourait les ongles de ses doigts effilés. Sa compagne de voyage était une vraie négresse, et qui faisait contraste, je vous l'assure.

Nous arrivâmes à Jacksonville sur les huit heures du soir, et nous nous fîmes mener au Carlton House, hotel spacieux, situé sur le bord de la rivière et tenu par deux Américains du Nord. Ils possèdent aussi un hôtel situé sur les bords de la mer, dans

le Maine, qu'ils ouvrent en été, après avoir fermé leur établissement de la Floride jusqu'à l'hiver, époque où ils reviennent ici. De cette manière, ils jouissent d'un été perpétuel et paraissent même s'enrichir.

Comme nous étions porteurs de lettres d'introduction que nous avaient fait tenir nos amis du journal *Forest and Stream* (1) pour le Dr Kenworthy, nous allâmes lui faire visite. Ce monsieur, connu sous le nom de plume "*Al Fresco*," nous reçut avec beaucoup d'affabilité, dans sa magnifique résidence entourée d'arbres à rameaux touffus et de fleurs en pleine floraison. Le docteur Kenworthy est un Anglais qui a pratiqué la médecine en Angleterre, en Australie et quelque part aux Etats-Unis, avant de s'établir en Floride. Le climat, merveilleusement salubre de cette peninsule, l'avait décidé à y fixer sa résidence. Sa femme, d'une santé délicate, y a trouvé toutes les forces d'une personne bien portante, après avoir souffert longtemps de faiblesse des poumons ; ceci est une nouvelle preuve en faveur des propriétés curatives du climat de la Floride. Mme Kenworthy est la fille d'un amiral Anglais dont le nom m'échappe.

Le docteur nous donna des renseignements précieux sur la chasse et la pêche du pays, et, comme

(1) Journal traitant de chasse et de pêche, publié à New-York.

je subissais déjà moi-même l'heureuse influence du climat, je sentais renaître en moi toute l'ardeur du chasseur passionné, et j'avais grandement hâte de me livrer à mon exercice favori.

Le thermomètre donnait, le 9 de janvier, 79 degrés à l'ombre, et je puis vous assurer que je ressentais tout le poids de la chaleur, habillé comme je l'étais. J'eus le plaisir de trouver mon vieil ami, Roméo H. Stevens, de Montréal, arrivé ici un ou deux jours avant moi. Il portait un habillement d'été fait de flanelle blanche, et, comme c'est un homme d'à peu près de mon poids, je me décidai, après comparaison faite de lui et de moi, d'aller dans les magasins faire emplette de sous-habits plus légers. J'avais heureusement avec moi mon habillement d'été le plus léger, un habillement de serge, et c'est ainsi que je me vêtis tout le temps que je fus en Floride, sans ressentir le besoin d'habits plus chauds. Il n'est pas prudent, cependant, d'avoir une garde-robe dégarnie de tout vêtement d'automne ou du printemps, vu que le pays reçoit, de temps à autres, la visite du vent de nord, qui fait tomber le thermomètre dans les environs de 30 degrés, surtout dans le voisinage de Jacksonville, de Saint-Augustin et même à une grande distance en amont de la rivière Saint-Jean. Lorsque se fait ce changement de température, les jeunes plants et les fruits souffrent un peu du froid; mais cette

température insolite est de courte durée, et la chaleur reprend bientôt son état normal.

Jacksonville est située sur la rive gauche de la rivière Saint-Jean, à un endroit où ce joli cours d'eau fait un fort détour vers l'Est. Vue de la rivière, la ville offre un coup d'œil attrayant, et de son point le plus élevé, la vue plonge sur un panorama enchanteur que forment la rivière et ses bas-fonds, de l'autre côté. Elle occupe un site avantageux sous le rapport commercial et fait de grandes affaires en bois de construction. Presque toutes les lignes de chemins de fer et de vapeurs aboutissent à Jacksonville, d'où s'expédie une quantité énorme de fruits et de légumes pour les ports étrangers. La ville est éclairée au gaz; elle possède un excellent système d'approvisionnement d'eau au moyen de puits artésiens; ses égouts sont des modèles du genre. On y trouve plusieurs écoles publiques, une bibliothèque publique, une chambre de lecture gratuite, des églises épiscopalienne, presbytérienne, méthodiste et catholique, des banques, des salles publiques, des journaux et des bureaux de télégraphie, se reliant à tous les points extérieurs. La population est d'à peu près 15,000 âmes, et elle augmente rapidement. Cette ville est destinée à devenir un des grands centres industriels de la confédération américaine. Elle est devenue célèbre comme rendez-vous des invalides,

surtout des personnes affectées de maladies pulmonaires

La Floride fut découverte par Sébastien Cabot, au service de l'Angleterre, en 1497 : c'est aussi le même navigateur qui découvrit Terre-Neuve.

En 1525, Navarez prit possession régulière de la Floride au nom de l Espagne.

Le premier établissement y fut fait à l'embouchure de la rivière Saint-Jean par un Français du nom de Ribault, en 1562.

Deux ans plus tard, 1564, une colonie de Huguenots s'établit à 18 milles de l'embouchure de la rivière Saint-Jean, du côté du sud. Cet établissement reçut le nom de Caroline, et il fut saccagé de fond en comble par les Espagnols, en 1565. En 1569, de Gourgues, un Français, vengea ses compatriotes en mettant à mort toute la garnison espagnole établie au fort Caroline. Les Espagnols fondèrent une colonie à Saint-Augustin, en 1565, et cet établissement devint, dit-on, le noyau de la première ville permanente dans l'Amérique Septentrionale ; on en voit encore des vestiges qui témoignent de la vérité de ce fait. De cette manière, Saint-Augustin, que les Américains appellent Saint-*Augustine*, serait une ville de 43 ans plus ancienne que Québec, fondé par Samuel de Champlain, en 1608.

En 1584, les possessions espagnoles s'étendaient

jusqu'à la Georgie, vers le nord, et jusqu'au Missis-sipi, vers l'ouest. En 15-6, Drake, flibustier anglais, mit au pillage Saint-Augustin, et, en 1611, les sauvages seminoles en firent autant. Des pirates, qu'on a dit être anglais, saccagèrent cette malheureuse ville en 1665. Quatre ans plus tard, en 1669, les Espagnols fondèrent Pensacola. En 1702, la ville Saint-Augustin soutint victorieusement une attaque; mais en 1740, elle fut prise par le colonel Oglethorpe, de la Georgie, alors possession anglaise. En 1763, l'Espagne céda la Floride à l'Angleterre, qui, après l'avoir gardée seulement un an, la rétrocéda à l'Espagne.

Durant l'occupation anglaise, la population blanche de tout l'Etat n'était que de 600 âmes. En 1812, les Etats-Unis enlevèrent la Floride aux Espagnols, et la leur remirent l'année d'aprè. En 1818, des soldats anglais occupaient le port espagnol de Pensacola; le général Jackson s'en empara pour les Etats-Unis.

En 1819, l'Espagne vendit et céda la Floride aux Etats-Unis dont elle fit partie jusqu'en 1849, annéo où elle forma un état de la république américaine. En 1861, elle se sépara de l'Union et épousa la cause des confédérés; mais elle fut promptement reprise par les soldats fédéraux.

Il est facile de comprendre maintenant les raisons qui ont empêché, durant plus de trois siècles,

ce pays de se coloniser. Il ne paraît pas que l'Espagne, l'Angleterre ou les Etats-Unis aient attaché une grande valeur à la Floride, vu que, offerte en don par les Espagnols aux Américains, ceux-ci l'ont remise un an après environ, probablement, parce qu'ils considéraient que " que le jeu ne valait pas la chandelle." Quoiqu'il en soit, depuis que la Floride fait partie, comme Etat, de l'Union américaine, et depuis surtout la guerre de Sécession, elle a pris une croissance rapide. Les Américains du Nord, hommes d'énergie, se sont dirigés en grand nombre de ce côté, et leur instinct yankee leur a bientôt fait découvrir et développer rapidement les ressources qui s'y trouvaient à l'état latent. Les Anglais, qui ont contribué si largement à la construction des voies ferrées dans d'autres parties de l'Amérique, y emploient leurs capitaux pour la même fin.

La Floride forme la partie la plus méridionale de tous les Etats-Unis. C'est, en grande partie, une péninsule qui s'avance dans le golfe du Mexique et l'Atlantique. Sa position exceptionnelle et son voisinage de l'océan et du golfe, fait qu'elle ne ressemble à aucun autre pays de la même latitude et même longitude. Il n'y a aucune montagne ni même de collines de quelque importance dans ce pays. Durant le jour les vents de l'Atlantique se font sentir de l'Est à l'Ouest, tandis que la nuit, le

golfe renvoie une brise fraîche et agréable. L'on ne peut se rendre compte du climat enchanteur dont ce pays est favorisé, qu'en le visitant et en y demeurant quelques semaines. Aucun endroit de la Floride, m'a-t-on dit, ne dépasse une hauteur de 500 pieds au-dessus du niveau de la mer, et ce sont des élévations si douces, qui embrassent une si grande étendue, qu'elles sont presque imperceptibles.

Les lacs abondent, et leur longueur varie de un à cinquante milles.

Je puis dire ici, par expérience, que, dans les marches prolongées à la chasse, j'ai senti assez souvent, surtout vers le milieu du jour, le poids de la chaleur ; mais en changeant de direction, j'ai toujours ressenti le souffle frais d'une brise légère, qui, existant constamment dans l'atmosphère, le purifie et le vivifie. La température moyenne de l'hiver est d'à peu près 60 degrés Fahrenheit, celle de l'été dépasse rarement 90.

On n'a jamais entendu dire que personne ait été frappé d'insolation en Floride, ni qu'on ait jamais vu un chien, y devenir enragé.

Comme il me paraissait délicieux ce climat, lorsque, assis, sur une veranda ombragée, légèrement vêtu, je tenais d'une main une orange, et de l'autre, un journal de Québec qui indiquait une température de tant de degrés au-dessous de zéro,

et de la neige, oh ! la quantité qu'il disait y avoir ! Jamais un Québecquois, qui a ainsi passé la fin de janvier en Floride, ne peut en oublier la nouveauté du contraste. Que je vous plaignais alors, pauvres mortels !

Il y a quelques cas de fièvres tremblantes en été, surtout dans des endroits voisins des marais et des criques, appelées " bayous " dans le Sud ; mais on prétend que ces fièvres ne sont pas plus malignes que dans les Etats de l'Ouest. Quoiqu'il en soit, la Floride renferme plusieurs localités où l'air est complètement dégagé de miasmes ; mais on les trouve sur le littoral de l'Atlantique et du Golfe, sur les îles nombreuses de l'Océan, ou encore, dans les terres de l'intérieur élevées et couvertes de pinières.

Les terres boisées de pin prédominent et sont, à tout prendre, productives ; elles fournissent la poix et le pin jaune. Il y a de plus de grandes étendues de terres fertiles appelées *hammocks lands*. Ces terrains sont ou bas ou élevés et couverts de forêts épaisses de bois francs, comme le chêne vert, le chêne blanc, le cyprès, les arbres résineux, le noyer, le palmier nain, le cèdre rouge, le magnolier, le laurier-rose et d'autres variétés qu'il est inutile d'énumérer.

Les terres dites *hammocks lands* sont propres à la récolte des fruits tropicaux, dont les principales

espèces sont l'orange, le citron, la banane, le dattier, l'ananas, le goyavier, le grenadier et plusieurs espèces de noix et de raisins. Les raisins, dits *black Hamburgs*, croissent au soleil, mais ne valent pas ceux que l'on cultive dans les serres chaudes de Québec.

Les pommes de terre (ou patates) qu'on récolte en Floride sont les patates sucrées. Ce qu'on appelle là, la patate irlandaise, notre ancienne patate *Murphy*, vient bien; mais toutes celles que j'ai vues étaient importées du Nord, et se vendaient de $6 à $8.00 le baril, et je vous assure qu'on nous les servait avec économie.

On cultive en quantité énorme le coton, la canne à sucre et le riz. De fait, je suis d'opinion que tout peut croître ici si l'on a le soin de se servir d'engrais.

Il est évident que les avantages du climat de la Floride sont contrebalancés par la nature poreuse du sol.

Pour une plantation d'orangers, ça coûte $50 par acre chaque année pour conserver le sol fertile, et, du moment qu'on le néglige, on en voit de suite l'effet par l'apparence maladive des arbres.

La culture de l'orange est la principale production de la Floride. Les jeunes arbres commencent à rapporter et à payer trois ans après leur plantation,

et au bout de dix ans, ils donnent de jolis revenus, le rendement de quelques arbres étant évalué à cent piastres par année. Les oranges murissent généralement en novembre ou décembre, et, si l'on n'en fait pas la cueillette avant le mois de mars, elles se nourrissent constamment de la sève de l'arbre, grossissent tous les jours, et deviennent plus juteuses, plus douces et plus délicieuses ; mais alors elles ne se conservent pas longtemps, et on ne peut plus les expédier au loin.

Figurez-vous donc un Québecquois cueillant, en février, de ces oranges de l'arbre même, ou se promenant de bonne heure, le matin, dans un jardin où il ramasse une poignée de raves et de laitue fraîches !... Cependant, l'expérience nous dit que notre vieux Québec chéri a ses charmes, et nous y revenons avec bonheur ; mais une absence de quelques semaines, durant les longs mois de l'hiver, a bien aussi son charme, et je puis vous assurer que la Floride, où l'on se rend si facilement, forme un contraste agréable.

Une chose qui m'a frappé malgré moi, c'est la figure longue, languissante et blême des natifs : elle a l'apparence d'un coin. Les enfants des blancs, à la campagne, ont le teint couleur mastic ; leurs lèvres sont d'un blanc mat et tous portent un cachet de nonchalance prononcée. Si vous vous arrêtez pour parler à un homme ou à une femme,

près d'une clôture, une bâtisse ou un arbre, ils s'appuient sur ces objets avant de vous répondre. Ils paraissent éprouver sans cesse le besoin de s'appuyer sur quelque chose ; leur démarche est nonchalante, et manque de cette vitesse d'allure qui caractérise l'habitant du nord ; je croyais courir en marchant à côté de quelques-uns de ces individus.

Une autre chose digne de remarque est le petit nombre de personnes nées à l'étranger et la rareté d'Irlandais parmi la population. M. Barbour, qui a parcouru la Floride en tous sens, dit qu'il n'y a rencontré qu'un seul Irlandais parlant le patois, et mon expérience personnelle me permet de corroborer ce fait.

Il y a toute une colonie de Suédois près de Sandford et quelques Allemands par-ci, par-là. Dans le nord de l'Etat, on trouve encore quelques-unes des anciennes familles aristocratiques du Sud. Ces familles sont peu nombreuses, et elles essaient de s'habituer au nouvel état de choses amené par l'abolition de l'esclavage, qui faisait autrefois leur fortune.

Dans les grandes villes, les nègres forment la plus grande partie de la population, et quels étranges et drôles d'êtres ce sont : imprévoyants, légers et pas plus industrieux qu'il ne faut. Leur principale nourriture consiste en maïs crevé et en

lard, d'une tasse de café arrosé d'un peu de sirop, et, quelquefois, de poisson qu'ils se procurent facilement.

Après le repas du soir commencent les ébats joyeux. Le banjo, les violons et les guitares se font entendre de tous côtés. On joue une gigue, et voilà nos nègres qui ouvrent la danse. Ils commencent par battre la mesure avec leurs pieds,—ah ! quels pieds ! il faut voir cela,—puis, la célérité de leurs mouvements devient bientôt incontrolable. Alors un sourire béat se répand sur la figure de Sambo, sa bouche s'élargit, ses lèvres se contorsionnent, il jette sa blouse par terre, pousse des cris de joie, hurle, saute, et, fasciné par le musique, il bat la savate jusqu'à ce qu'il écrase d'épuisement.

Comme règle générale, plus noir est le nègre, meilleur et plus fiable est-il considéré. Les nègres jaunâtres ont la réputation d'être paresseux et suffisants.

Le 10 de janvier, grâce à la courtoisie du Dr Kenworthy, nous fûmes invités par le capitaine Hains à aller faire une promenade sur le chemin dit *Savannah, Florida and Western Railway*, jusqu'à un endroit appelé *Convict Camp*, le camp des criminels, ou le bagne de l'Etat, à 36 milles de Jacksonville. Notre intention était de faire la chasse aux cailles, espèce de perdrix que l'on nous avait dit se trouver en abondance dans cette localité.

Comme nous n'avions point de chien de chasse en propre, nous engageâmes un nègre du nom de Joe qui devait amener avec lui un chien d'arrêt, qui, nous dit-il, était sûr pour pareil gibier.

Nous arrivâmes au camp sur les 9 heures du soir, et fûmes reçus par les gardiens de la prison de l'Etat, qui nous introduisirent dans la pièce préparée pour nous, grande chambre où logeaient dix ou douze des gardiens. On nous fit bientôt asseoir à une table abondamment garnie, et nous étions servis par un négrillon du nom de Charlie, à mine éveillée et portant l'accoutrement à rayures noires et blanches des détenus de la prison. Notre nègre Joe, d'un air chagrin, prit un siége, alla s'asseoir dans un coin, et se mit à pleurer à chaudes larmes, refusant toute nourriture. Il pleurait tant qu'il nous fit pitié. Nous lui demandâmes la cause de son chagrin, mais en vain ; nous ne pûmes avoir aucune réponse satisfaisante. Je fis signe à Charlie de s'approcher et de faire sortir Joe, afin de connaître le sujet de sa peine. Charlie fit comme je lui avais demandé et revint bientôt nous dire que Joe était sous l'impression que nous l'avions trompé ; que notre intention, en l'amenant avec nous, était de le faire prisonnier, qu'il en était certain. Il avait de plus avoué à Charlie que deux de ses frères étaient au nombre des prisonniers du pénitentier où nous étions. Joe devait être convaincu d'une chose :

qu'il n'y avait point de sa faute s'il n'était pas déjà logé aux frais de l'Etat. Mon impression à moi était que, se sentant coupable, il se trouvait naturellement mal à l'aise. Dans tous les cas, il ne voulut point manger, et ne ferma pas l'œil de la nuit. Charlie, stimulé par le désir de se rendre utile et agréable, dit qu'il nous présenterait, le lendemain matin, aux frères de Joe. Je lui répondis que nous n'avions aucune objection à voir d'autres membres de la famille de Joe, mais que nous pourrions nous dispenser de la présentation.

l'Etat de la Floride utilise ses criminels d'une bien bonne manière, et la Géorgie a adopté le même système. Aussitôt qu'une personne est convaincue d'un crime dont la peine est l'emprisonnement pour plus de trois mois, on l'afferme à la compagnie du chemin de fer pour une somme annuelle de $15, et on la dirige vers les camps pour y travailler. La compagnie nourrit et habille le condamné, et est responsable de sa garde. Au camp où nous étions, il y avait cent soixante hommes, presque tous nègres, et environ huit femmes, dont quatre négresses, et les autres des blanches. Ils étaient tous logés dans des cabanes de grume entourées de palissades. Les femmes occupent des logements séparés et on les emploie à la couture, au raccommodage et à la confection des hardes des prisonniers. Tout homme incapable de vaquer aux travaux

durs, pour cause d'infirmité physique, s'occupe du blanchissage, de la cuisine et de l'entretien du local. Toute infraction à la discipline est sévèrement punie. On se sert pour cela d'une longue et large courroie de cuir, et le nombre de coups est proportionné à la gravité de l'offense. La nourriture se compose de galettes de bled d'Inde, de soupe aux pois, de bled d'Inde crevé (du bled d'Inde bouilli comme le riz) et de lard. Le bled d'Inde, que l'on fait bouillir comme du riz, forme ce qu'ils appellent *sagamité*. On tue un bœuf une fois la semaine pour se procurer de la viande fraîche.

Comme il faisait nuit à notre arrivée, les détenus étaient tous placés sous clé dans leurs dortoirs. Après notre souper, le surintendant adjoint s'offrit de nous les faire voir. Nous constatâmes que les hommes étaient logés dans deux longues bâtisses construites avec de gros billots de pin ayant entre eux un espace suffisant. Ces constructions avaient à peu près cent pieds de long chacune. A l'intérieur et s'élevant environ à deux pieds du sol, se trouvait, de chaque côté, une rangée de lits parcourant toute la longueur de la bâtisse et de huit pieds de large, à peu près, avec un passage au milieu. Les deux rangées pouvaient contenir cent hommes, ou cinquante chacune. C'est là que dormaient les condamnés dans leurs habits de travail, leurs grands pieds noirs débordant l'extrémité du lit et n'ayant pour oreiller qu'un morceau de bois. Il y avait,

aux extrémités du passage, une boîte de trois pieds sur quatre, remplie de terre et sur laquelle brûlaient des nœuds de pin gommeux, éclairant ainsi l'intérieur et donnant une odeur d'encens de résine. Un anneau en fer était rivé à un des pieds de chaque prisonnier, et de cet anneau partait une chaîne d'à peu près quatre pieds de long, retenue elle-même par une autre chaîne s'étendant sur toute la longueur de la bâtisse. Des couvertures légères enveloppaient quelques-uns des prisonniers, tandis que les autres les avaient mises de côté avec leurs pieds. A l'extérieur, aux quatre angles de chaque construction, se tenaient les gardiens armés de fusils à deux coups, chargés de chevrotines. Aucun prisonnier n'a le droit de se lever sans permission, et le silence est de rigueur jusqu'à 4 heures du matin. Permission de parler à partir de 4 heures jusqu'à l'heure du déjeuner, qui est à 6 heures. Après le déjeuner, on les met à la chaîne par groupes de neuf, chaque groupe étant à la charge d'un gardien, et on les conduit ainsi au travail du chemin, où chaque criminel porte sa chaîne à la jambe. Le travail dure sans interruption jusqu'à l'heure du dîner. On leur envoie la nourriture de ce repas, pour lequel on accorde une heure. Après le dîner, on reprend le travail qui se continue jusqu'à 6 heures. On les enchaîne de nouveau, et on les ramène à la géole ambulante par le train de construction.

Je remarquai trois ou quatre blancs de bonne mine, condamnés, me dit-on, pour péculat ou pour quelque offense de ce genre. Ils étaient accouplés à des nègres et n'étaient pas mieux traités que ceux-ci. Lorsque des prisonniers s'évadent, une meute de chiens dressés à cette chasse, est lancée sur la piste des fuyards, et, en suivant cette piste au flair, ces chiens limiers ne manquent jamais de rejoindre les déserteurs que reprennent les gardiens suivant à cheval la meute.

Il arrive que des prisonniers, recommandables par leur bonne conduite et leurs aptitudes, jouissent d'une liberté relative, et ne sont pas mis à la chaîne : ce sont les *trustees* ou "employés de confiance." Tel était le cas de Charlie, celui qui nous servait de domestique, garçon honnête et intelligent. Pendant qu'il nous servait à table, je lui demandai :

—Combien de temps as-tu été ici, Charlie ?

—Cinq ans, monsieur.

—A combien d'années as-tu été condamné ? repris-je.

—A autant d'années que je vivrai, répondit-il.

—Pourquoi as-tu reçu cette condamnation ?

—Pour avoir tué un homme.

—Et pourquoi as-tu tué un homme ?

—Parce qu'il avait tué mon père avec un fusil : je lui arrachai son arme des mains et l'étendis raide-

mort à côté du cadavre de mon père. Mon procès a été pour meurtre, et le juge m'a dit que je n'avais point le droit de prendre en main la loi, puis il m'a condamné à passer ici le reste de ma vie. J'ai été ici trois ans avant de devenir homme de confiance, et il y aura bientôt deux ans que j'ai reçu ce titre.

Le cas de ce pauvre jeune homme est certainement pénible, et c'est pourquoi on lui montre beaucoup de sympathie. Les gardiens me dirent qu'ils s'attendaient à recevoir bientôt du gouverneur de l'Etat la grâce de Charlie.

En utilisant les services de ses prisonniers, comme je viens de l'expliquer, l'Etat de la Floride fait une économie de plus de $12,000 par année, pour entretien et surveillance, et cela au moyen de $15 d'affermage par tête. De cette manière, la compagnie du chemin de fer a toujours à sa disposition un certain nombre d'hommes qu'elle peut contraindre au travail, et c'est de cette manière que se construit la plus grande partie du chemin, la Georgie ayant adopté le même système pour sa part de travaux dans la voie ferrée passant entre les deux Etats. On est bien obligé d'avoir recours au travail libre en sus du travail forcé; mais on ne peut guère compter sur cette ressource, vu que les nègres ne travaillent que quand ils ne peuvent faire autrement; et, quant aux blancs, ils sont peu nombreux et n'aiment pas, d'ailleurs, à travailler avec les enfants de la race éthiopienne.

Aussitôt qu'un nègre se sent quelques piastres au gousset, il se dirige vers quelque ville, où il fait peau neuve, achète des bonbons et des cigares et dépense le reste de son argent en amusements; mais, du moment qu'il est à sec, il reprend sa mine de pauvre gueux jusqu'à ce qu'il trouve de l'emploi.

Lorsque les travaux de la voie ferrée sont terminés dans le voisinage du camp à palissades, les vieilles constructions, qui ne sont que des huttes de bois rond, sont abandonnées, et les prisonniers vont s'installer plus loin où ils élèvent de nouveaux quartiers, qu'ils occupent jusqu'à ce qu'il soit nécessaire de déménager de nouveau.

Le dimanche est le jour de liesse par excellence des condamnés, et ils agissent, ce jour-là, à leur guise. Après l'office religieux, ils se livrent aux jeux et au chant. Quelques-uns parmi les plus âgés font de très beaux sermons, et avertissent les jeunes des dangers de leurs mauvaises habitudes, mais je crois que dans tout ceci, la plaisanterie l'emporte, vu la nature légère et insouciante du nègre.

Il est très amusant d'observer un groupe de nègres, hommes et femmes, garçons et filles, flânant sur les quais et aux environs des gares de chemins de fer, et de prêter l'oreille à leur babil. Ils se taquinent sans cesse entre eux, font des farces, jettent des

éclats de rire : scènes vraiment cocasses. S'il arrive que quelques-uns possèdent de belles voix, deux ou trois se réuniront pour chanter une chanson en parties et leur exécution vaut celle des meilleurs ménestrels.

Le 11, après déjeuner, ayant avec nous un des gardiens comme guide, nous quittâmes le corps de garde pour aller faire un tour dans la forêt et les marécages, et nous arrivâmes bientôt dans le royaume des cailles. Ce joli petit gibier s'établit généralement par volées de 12 à 15 ; quand ils s'élèvent, ils parcourent la longueur de 2 ou 3 arpents, s'abattent et se dispersent. Les chiens d'arrêt les pointent comme ils font de la bécassine ; et lorsque ces oiseaux s'élèvent pour la deuxième fois, ils le font un à un, ou deux à deux. Nous trouvâmes ces cailles très difficiles à atteindre, tant leur vol est rapide, ou bien elles emportaient avec elles une quantité de notre plomb. Cependant, nos deux fusils en avaient abattu vingt-six, que nous mîmes dans notre gibecière. On trouve ce gibier dans les éclaircies des *pinières*.

Tout en marchant sur la lisière du bois, je fis tout à coup la rencontre d'un gros serpent noir, mesurant six pieds de long Ne sachant pas trop à quoi m'en tenir sur ses intentions à mon égard, je lui logeai dans la tête le contenu d'un des canons de mon fusil. Je regrettai ma précipitation, après

que l'on m'eût appris que ce serpent, appelé le *roi*, ne s'attaque jamais aux hommes, mais qu'il est l'ennemi mortel du redoutable serpent à sonnettes, qu'il ne craint pas d'attaquer et qu'il tue promptement en l'enlaçant de ses replis vigoureux. Je puis faire remarquer ici que je n'ai point vu de serpents à sonnettes, dans la Floride, et que ce crotale s'y rencontre rarement. Les cochons à l'état sauvage, les grues et d'autres gros oiseaux détruisent une foule de serpents de plusieurs espèces. Il y a, en Floride, un serpent, appelé "serpent des marais," que l'on rencontre fréquemment dans les eaux basses et marécageuses. Il n'attaque personne, dit-on ; mais il mord quand on le touche, et quoique sa morsure soit venimeuse, elle n'est pas aussi mortellement dangereuse que la morsure du serpent à sonnettes.

Tous les étrangers portent avec eux du whiskey comme antidote au poison inoculé par le serpent à sonnettes ou par le serpent des marais. Il paraît qu'après avoir été mordu, il faut boire, immédiatement et sans arrêt, une chopine de whiskey, lequel, absorbé dans le système, y neutralise les effets du poison. Plusieurs voyageurs ont toujours avec eux une abondante provision de whiskey, dans le but aussi de rendre l'eau plus potable, mais il arrive souvent qu'ils s'ingurgitent une plus grande quantité de whiskey que d'eau.

Durant une partie de cette journée, nous rôdâmes au milieu de grandes forêts de pin résineux, et nous pûmes observer les moyens adoptés pour extraire de cet arbre la gomme qui sert à faire la térébenthine, la résine et la poix. On pratique de larges incisions à l'arbre; la gomme remplit bientôt ces coupures, puis l'ayant enlevée au moyen d'un grattoir, on la porte dans une cabane située à quelques pas et l'on en fait de la térébenthine, le résidu formant la résine et la poix, qui sont les principaux articles d'exportation du pays.

Les forêts de pins sont remarquables; les arbres en sont presque tous de taille uniforme et d'une grande longueur. Les branches ne commencent qu'à peu près 15 pieds de la tête, où elles s'étendent dans toutes les directions; elles touchent ou peu s'en faut les branches de l'arbre voisin de manière à former un bosquet ombreux. Un espace de 15 à 20 pieds, rarement moins, sépare ces beaux arbres les uns des autres; et, comme il n'y a point de broussailles à leurs pieds, on pourrait se promener facilement dans cette forêt, avec un carrosse traîné par quatre chevaux l'espace de plusieurs milles, sans les obstacles formés par les troncs pourris gisant sur le sol par-ci, par-là. La terre, sablonneuse et naturellement aride, est couverte d'une mousse courte et touffue.

En dehors des forêts de pins, sont les marais,

rarement profonds. Je n'en ai vu aucun où il soit nécessaire de porter des bottes allant au-dessus du genou, la profondeur moyenne ne dépassant pas, à peu près, la cheville du pied. On trouve, dans ces marais, la bécassine, qui prend ses quartiers d'hiver en Floride.

Des étrangers m'ont dit que l'eau de ce pays est malsaine, tandis que les anciens habitants affirment le contraire. Quant à nous, nous avons bu souvent l'eau des marais et des criques, sans mélange de whiskey, et nous n'en avons ressenti aucun mauvais effet. Comme nous n'avons été mordu par aucune bête venimeuse, nous n'avons pas eu besoin de nous empoisonner avec une boisson, qui, soit dit en passant, coûte une piastre et demie la bouteille et peut, je vous l'assure, tuer son homme, à 120 pas.

Le thermomètre, durant toute la journée, indiquait 78 degrés à l'ombre, mais la chaleur était tempérée par une brise fort agréable.

L'heure du départ étant arrivée, nous quittâmes le " Camp des Condamnés " pour retourner à Jacksonville par le train du soir. Des invitations nous y attendaient, nous priant d'assister à un bal donné par le *Florida Yacht Club*. Nous acceptâmes cette gracieuse invitation, et nous eûmes le plaisir de faire la connaissance de quelques-unes des " belles " de la Floride, lesquelles se montrèrent très aimables, ainsi que les messieurs qui les accompagnaient.

Tous parlent l'anglais sans cet accent nasillard, particulier aux habitants du nord.

Des Italiens avec harpe, flûte et guitare, firent les frais de la musique, et la danse se termina peu après minuit.

Pour rafraîchissements, on nous servit de la limonade, des oranges et des gâteaux, les vins et les spiritueux étant exclus.

Les messieurs portaient pour la plupart leurs vêtements de sortie ; les habits à queue de morue ou d'aronde et les cravates blanches étaient en très petit nombre ; de fait, il est inutile de faire ici parade de ces modes, car elles ne seraient pas appréciées.

Un membre du club, installé sur une estrade, près des musiciens, rappelait les figures diverses de la danse. Nous eûmes encore le plaisir de rencontrer à notre hôtel, M. George M. Barbour, auteur d'un excellent ouvrage sur la Floride, lequel nous fournit plusieurs renseignements précieux.

Le 12, après notre dîner, nous engageâmes un nègre pour nous mener avec sa chaloupe un peu en amont de la rivière, et, nous étant munis de tout l'attirail nécessaire, nous fûmes bientôt occupés à la pêche d'un poisson appelé le corb. Pour celui qui est habitué à pêcher le saumon et la truite à la mouche, la pêche du corb, avec hameçon

et appât de crevette, devient monotone, aussi l'abandonnâmes-nous bientôt.

Nous étions dans le voisinage immédiat d'une orangerie renfermant des centaines d'arbres chargés d'oranges mûres et douces, et dont le parfum nous était apporté sur les ailes d'une brise rafraîchissante. Au milieu de cette atmosphère embaumée, dans une température aussi délicieuse, nous répétions et nous comprenions ces beaux vers de La Fontaine :

" Orangers, arbres que j'adore,
Que vos parfums me semblent doux !
Est-il dans l'empire de Flore
Rien d'agréable comme vous ? "

Nous donnâmes l'ordre à notre batelier de mettre à terre. Ayant traversé une avenue bordée de chênes verts, nous nous trouvâmes sur la jolie propriété de M. Mitchell, citoyen riche, dont la demeure, dans le Nord, est au Wisconsin, et dont la famille passe l'hiver ici. Nous marchions au milieu des bosquets, nous tenant avec soin les mains derrière le dos, pensant nous donner ainsi une plus grande apparence d'honnêteté, vu que la vue des fruits nous inspirait de fortes tentations et que nous résistions avec peine au désir de cueillir une orange. Arrivés en face de la demeure, nous vîmes deux dames, tête nue, sur la véranda, occupées évidemment à quelque ouvrage de fantaisie. Nous priâmes

ces dames de vouloir bien nous excuser de nous être présentés sans permission, et nous leur remîmes en même temps notre carte de visite. On nous offrit avec beaucoup de grâce de visiter une autre partie du bosquet et de goûter aux différentes variétés d'oranges, l'une des dames s'étant mise à notre disposition à cet effet. Il est presque inutile de vous dire que nous acceptâmes avec reconnaissance une offre aussi bienveillante. Nous goûtâmes à quatre ou cinq variétés d'oranges, toutes vraiment délicieuses. Nous vîmes aussi un dattier qui était le produit d'une graine rapportée d'Egypte par Mme Mitchell et plantée par elle-même : il nous parut plein de vigueur. Il y avait, tout autour de la demeure, plusieurs espèces de roses, des japonaises, des jasmins, des camellias et d'autres arbustes en pleine floraison. On eut l'extrême obligeance de nous faire deux jolis bouquets de ces fleurs et de nous les présenter, à mon compagnon de voyage et à moi, comme un souvenir de notre visite.

A partir des environs de Jacksonville et en remontant la rivière Saint-Jean l'espace de plusieurs milles, on aperçoit, de chaque côté, nombre de belles résidences, nids d'hiver de riches habitants du Nord, qui viennent passer cette saison dans le Sud ensoleillé. On remarque, entre autres, le châtelet de Mme Harriet Beecher Stowe, situé dans un lieu romantique et portant le nom de Mandarin. Toutes

ces résidences sont au milieu d'orangeries et de fleurs de jardin, dont les parfums suaves et délicieux embaument l'atmosphère.

Nous quittions Jacksonville, le 13, à une heure de l'après-midi, sur le bateau à vapeur *George M. Bird*, en route pour Orange City, 200 milles à peu près en amont de la rivière Saint-Jean. Durant la plus grande partie de la journée, le thermomètre se tint au chiffre de 76. Grâce à la courtoisie de M. Orr, représentant, à Jacksonville, MM. Leve et Alden, agents des voyageurs, on mit à notre disposition la cabine nº 8, la plus grande et la plus confortable du bateau. Disons ici, en passant, que nous avions acheté nos billets de passage, à Québec, de M. Harris, l'agent bienveillant de MM. Leve et Alden, et que ce monsieur eut la complaisance d'écrire au bureau de Jacksonville pour nous recommander particulièrement aux agents de cette ville, qui nous ont rendu ce voyage, dans leur district, tout à fait agréable, ce dont nous leur sommes très reconnaissants. Le bateau portait une grande cargaison formée, en partie, de foin pressé venant de l'Etat du Maine. Le foin et l'avoine pour les chevaux de trait et pour les mulets de la Floride, viennent entièrement du Nord, vu que l'herbe du Sud, d'une nature rude et sauvage, ne forme pas un aliment assez nutritif pour les bêtes de somme.

Nous étions une vingtaine de passagers de cham-

bre, et les entre-ponts étaient remplis de journaliers nègres, allant travailler à la construction d'un nouveau chemin de fer. Quelques-uns avaient fait demi-tour à gauche sans dire bonjour, et s'étaient esquivés au premier ou aux autres débarcadères, surtout ceux qui avaient reçu une piastre ou deux en à-compte sur leur salaire futur. Notre bateau n'étant pas un grand marcheur, nous eûmes tout le loisir nécessaire pour admirer la nature et ses beautés.

Le 14, à 9 heures du matin, nous étions au lac George. La température, à cette heure-là, était à 72 degrés ; une brise rafraîchissante soufflait agréablement du sud-ouest, et nous avions le cap au sud franc. Nous vîmes, des deux côtés du lac, des bosquets d'orangers.

Après avoir dépassé le lac George, nous entrâmes dans la partie étroite de la rivière, où les flancs du bateau rasaient ses rives. Sur des billots ou sur des troncs d'arbres morts, on apercevait, au nombre de trois ou quatre à la fois, de grosses tortues appelées ici *cooters*. A notre approche, elles se laissaient glisser dans l'eau. C'est ici que nous vîmes notre premier alligator ou caïman, mesurant à peu près 10 pieds de long et se chauffant paresseusement au soleil. Nous en avons compté 17 en remontant la rivière, et nous rencontrâmes aussi un grand nombre de beaux canards huppés (ca-

nards branchus) qui nous parurent peu farouches, vu qu'ils ne s'élevaient pas au-dessus de l'eau avant que nous fussions à une portée de fusil d'eux.

A 5 heures du soir, nous étions au quai d'Orange City. Nous prîmes une voiture pour nous faire conduire à la ville, à deux milles en arrière, et nous descendîmes au seul hôtel de l'endroit, long bâtiment à un étage, entouré d'une large véranda, avec une porte-fenêtre à chaque chambre à coucher. On ne pourrait pas encore donner le nom de ville à Orange City : c'est plutôt un gros village couvrant un rayon de deux milles, avec une population d'à peu près 500 âmes, presque toutes originaires du Nord. Nous avons rencontré ici un Dr. Martin, qui a vécu autrefois à Montréal ; le juge Stilman, anciennement de Woodstock, et un M. Scannell, de Saint-Jean du Nouveau-Brunswick. Presque tout le reste de la population vient du Wisconsin et s'occupe avec succès de l'exploitation d'orangeries.

Le 15, de bonne heure, nous louons une grande voiture traînée par deux chevaux blancs, et nous voilà en route pour un voyage de 30 milles dans le comté de Volusia, à 7 milles de Port Orange, sur l'Atlantique. En quittant Orange City, nous prenons un chemin traversant des forêts de pins, et notre cocher nous dit que nous sommes présentement dans l'avenue de France. Mon compagnon

parisien ne put s'expliquer la raison de ce nom, vu que cette avenue ne ressemble nullement aux avenues qu'il a vues à Paris ou dans d'autres villes françaises.

Nos chevaux n'allaient pas plus vite que le pas, quoique le sol fût parfaitement planche. La seule montée ou descente à franchir n'avait pas plus de six à huit pieds d'élévation, et m'a fait l'effet d'une crique desséchée.

La route sablonneuse était fatigante. Nous traversâmes un marais couvert de cyprès; l'eau venait aux moyeux des roues, et les branches,se rejoignant presque, au-dessus de nos têtes, formaient un berceau de verdure. C'est ici que nous vîmes la plante remarquable appelée *air plant* et qui croît à peu près partout où elle peut se pendre. Elle ressemble aux feuilles de la couronne de l'ananas, ayant un bulbe tendre et une tige sortant du milieu des feuilles et portant de jolies fleurs rouges. Nous vîmes aussi plusieurs troupeaux de bestiaux paissant l'herbe sauvage. L'élevage des bestiaux est une industrie profitable, c'est pourquoi l'on voit des troupeaux de plusieurs centaines de têtes appartenant à différentes personnes et portant chacun une marque particulière. Après avoir étampé ces animaux, on les laisse courir en toute liberté ; mais on les visite de temps en temps. Ces bestiaux sont petits de taille et la graisse ne

les étouffe pas; on les expédie en grand nombre à Cuba ou aux îles des Indes Occidentales. Impossible de se procurer du lait d'aucun des colons, vu que les animaux dont je viens de parler n'en donnent qu'à l'époque où ils ont leurs petits, qui s'en nourrissent et prennent tout, et à peine en ont-ils assez. Les cochons pullulent et ils ont des défenses de six à huit pouces de long. Quelques-uns, c'est le plus grand nombre, sont tellement sauvages qu'ils ressemblent aux sangliers de l'Europe. Ils forment un mets recherché des alligators, qui ne se font aucun scrupule d'en dévorer un grand nombre.

Ces " voleurs pouilleux," (*thieving varmints*) noms que les natifs donnent aux caïmans, se glissent sans bruit sur le bord des rivières ou des marais (où il y a assez d'eau pour les couvrir) ; là, ils s'étendent de tout leur long, sommeillent paresseusement sous les rayons du soleil, mais ayant un œil au guet. Ils attendent dans cette position jusqu'à ce qu'un cochon, un veau ou un chien, poussé par la curiosité, vienne sottement tout près d'eux. Tout à coup, l'animal, qui se défie de rien, se voit lancé entre les mâchoires ouvertes du caïman, qui a fait l'opération d'un coup de sa longue queue et d'un détour subit de sa grosse tête. De cette manière, il est sûr de saisir sa proie sinon par le corps, au moins

par quelqu'un de ses membres, puis il porte immédiatement la victime de sa ruse et de son adresse à la pièce d'eau voisine où il la noie et la ramène à terre. S'il y a d'autres alligators dans les environs, tous se rendent au festin. Alors a lieu un combat de caïmans, et, au vainqueur la dépouille.

La gueule de cet animal est un vaste réceptacle, où s'engouffre une quantité d'êtres vivants. Le caïman, né flâneur, ne chasse pas pour se nourrir ; ses aliments se composent de ce qui s'offre à lui, lorsqu'il fait la sieste sur le bord de quelque cours d'eau. Il se tient là, sa gueule énorme toute grande ouverte, et sa langue gluante exposée de manière à attirer les insectes de son voisinage qui ne manquent pas d'aller ce placer sur l'objet trompeur.

C'est, d'abord, un petit lézard qui s'introduit dans ce gouffre béant et se met à l'aise à l'ombre de la mâchoire supérieure. Après lui viennent des moucherons qui se placent sur le dos du lézard, puis une ou deux grenouilles courant après les moucherons. D'autres moustiques suivent et prennent place sur le dos des grenouilles : des centaines de moucherons arrivent bientôt pour prendre part au pique-nique. Pendant que les visiteurs s'installent dans sa vaste gueule, le caïman clignote tranquillement des yeux en attendant son festin. Lorsqu'il croit que ses dupes sont assez nombreuses pour

former un repas convenable à sa gloutonnerie, la scène change et il s'en suit une catastrophe. La mâchoire supérieure s'abaisse avec la rapidité de l'éclair et la fournée de moucherons, de lézards, de grenouilles, etc., s'engouffre dans l'abîme, c'est-à-dire le ventre de l'animal vorace. Après cette chasse facile, comme on le voit, l'énorme gueule du caïman s'ouvre de nouveau jusqu'à ce qu'elle ait recueilli une autre moisson.

A midi, près d'un filet d'eau fraîche, notre cocher détela ses chevaux et les fit manger : nous prîmes nous-même un goûter composé de galettes de maïs, de viande en boîte et d'oranges. Après ce repas léger, nous fîmes une promenade sur le bord du petit ruisseau, où nous rencontrâmes le premier serpent des marais ou de marécages que nous ayons encore vu. Ce reptile avait une longueur de plus de trois pieds et la grosseur d'un poignet d'homme. Comme nous n'avions rien pour le darder, nous crûmes prudent de nous tenir à une distance respectueuse de cet animal, qui disparut promptement sous l'herbe humide.

Les chevaux étant attelés de nouveau, nous nous remîmes en route. Vers les six heures du soir, nous étions au but de notre voyage, à Waverly, petite colonie de quatre ou cinq feux, au milieu de jeunes plantations d'orangers, près de la rivière ou crique Spruce. Nous trouvâmes là deux frères du

nom de Lefman, faisant ménage de garçons et pour lesquels des amis de New-York nous avait remis des lettres d'introduction. Ces deux jeunes gens étaient autrefois employés à New-York, dans un magasin de nouveautés; l'établissement ayant failli, il y a cinq ou six ans, ils vinrent tenter fortune en Floride, où ils achetèrent 160 acres de terre, appelé un établissement (*homestead*) sur lequel ils construisirent une maisonnette. C'est là qu'ils vivent tous deux, sans aucun domestique, à l'exception d'un homme ou deux qu'ils engagent de temps à autre pour les aider dans les travaux à faire pour fertiliser et préparer le sol de leurs orangeries. L'aîné des frères a le soin des affaires domestiques, tandis que l'autre s'emploie à faire autant d'argent que possible avec la vente du fruit des arbres productifs, et, en faisant le trafic de tout ce qui peut lui rapporter quelques piastres.

Comme Waverly devait nous servir de pied-à-terre pour plusieurs jours, mes amis, amateurs de chasse et de pêche, s'intéresseront à connaître ce que nous avons payé pour le logement et la nourriture. Nous acceptâmes l'offre de notre hôte de nous loger et nourrir, y compris autant d'oranges, de première qualité du pays, qu'il nous prendrait fantaisie de manger, pour $6 la semaine, chacun. Il va sans dire qu'avec nos fusils et notre attirail de pêche, nous ajoutâmes beaucoup à la provision

de viande fraîche et de poisson ; mais notre homme n'avait pas été guidé par cette considération en faisant son prix. On nous donna du pain, surtout du pain de maïs, du gruau, du riz, des œufs, des poulets, du lard, de la viande en boîte, des patates, des huîtres, de la laitue, des radis, du café, du thé, et de la conserve de lait : j'allais oublier de vous nommer le beurre. J'ai déjà dit qu'il est impossible de se procurer du lait frais ; par conséquent tout le beurre en usage est salé et emporté dans ce climat chaud par les commerçants du Nord. Il est facile de s'imaginer le goût rance que prend ce beurre. J'ai acquis là un dégoût tellement prononcé pour le beurre, que j'ai été longtemps depuis sans pouvoir y toucher, qu'il fût frais ou salé, et je pense bien que j'ai été, pour cette raison, moins sujet aux maladies bilieuses. Nous avions la même pièce pour chambre à coucher, mais un lit pour chacun de nous, c'est-à-dire pour mon compagnon de voyage, les deux frères propriétaires et pour moi. Comme nous nous donnions beaucoup d'exercice, nous nous couchions peu de temps après les poules, mais nous étions sur pied de bonne heure le matin.

L'aîné des frères me dit que tout le temps qu'il avait vécu dans le Nord, il avait été la victime d'un asthme invétéré, et que, presque toujours après les attaques fréquentes du mal, il était obligé de passer ses nuits blanches debout dans de grandes souf-

frances. Depuis, cependant, qu'il habitait la Floride, il avait le sommeil aussi paisible que celui de l'enfant ; il était presque guéri de l'asthme, attribuant sa guérison à la salubrité du climat. J'ai rencontré plusieurs autres personnes qui m'ont assuré qu'elles avaient reçu du soulagement à leurs maladies depuis leur arrivée en Floride : le séjour en ce pays se recommande donc sérieusement aux invalides du Nord.

Près de nous se trouvaient trois ou quatre familles d'anciens colons, que les gens du Nord appellent Claqueurs, (*Crackers*) et les Nègres, Friperie blanche (*White trash*). On m'a dit que ce nom de claqueurs leur avait été donné à cause de leur habitude de porter avec eux un fouet, lorsqu'ils visitaient les villes, et de le faire claquer fréquemment, étant sous l'impression que cela leur donne du chic. Je ne saurais garantir cette étymologie du mot *claqueur*, et j'avoue même que je n'ai pu me renseigner d'une manière satisfaisante sur ce point. Les hommes et les femmes sont des fumeurs et chiqueurs consommés. Ils ont une manière à eux de voyager, et, si l'un d'eux veut se distinguer des autres, on l'accuse de se " donner des airs des gens du Nord " et de dédaigner ses amis. Voici comment ils voyagent :—Ils attellent toujours leur cheval ou mulet à une petite charrette et mettent une selle sur le dos de l'animal : c'est là que

s'assied le conducteur avec ses jambes longues et pendant quelquefois jusqu'à terre. Que la charrette soit vide ou chargée, cela ne fait pas l'ombre de différence au Claqueur : il conserve toujours son siège sur la se le de bois du cheval ou du mulet, imposant ainsi double charge à sa pauvre bête.

Le lendemain de notre arrivée à Waverly, mon compagnon et moi nous engageâmes un Claqueur pour nous conduire, dans deux embarcations séparées, en aval de la rivière, où nous voulions faire la chasse au caïman ou alligator. Nous voulions aussi faire la pêche au poisson appelée ici truite, mais qui n'est rien de plus que l'achigan noir du Sud. En route, je demandai à mon homme, âgé d'environ 25 ans et d'apparence bonasse, mais bon chaloupier, par quel nom je devais l'appeler. Il me répondit que son nom était Juniper ou Genièvre.

—Mais quel est votre prénom, ou nom chrétien, ajoutai-je ?

—Juniper, répéta mon homme avec étonnement.

—Alors, quel est votre nom de famille, Juniper, repris-je ?

—Pig, monsieur, répondit-il.

—Oh ! vous êtes M. Juniper Pig, n'est-ce pas ?

—Oui, Monsieur.

—Avez-vous des frères et des sœurs ?

—Oui, monsieur ; j'ai une sœur et un frère.

—Quel est le nom de votre sœur, M. Juniper ?

—El'e se nomme Florida, Florida Pig, Monsieur.

—Et votre frère, comment le nommez-vous ?

—Manderin Pig, Monsieur.

J'appris plus tard que son nom de famille était Pegue et devait se prononcer Peg ; mais Juniper était pleinement satisfait de se voir appeler *Pig*. Il faut bien convenir que M. Juniper avait le contentement facile. (*)

Notre promenade de plusieurs milles en aval de la rivière, jusque vis-à-vis le Goulet-aux-Moustiques, sur l'Atlantique, fut bien accidentée, et le pays que nous traversions offrait à la vue d'étranges tableaux champêtres. De chaque côté, nous avions le chou-palmiste et plusieurs autres espèces, le palmier espagnol lancéolé, le cyprès, le chêne vert, le cèdre rouge, la bananier, l'oranger, le citronnier, le figuier, la canne à sucre, des buissons de lauriers-roses et de cactus, à l'état sauvage, puis la verveine odorante mêlant ses parfums à ceux de l'orange et embaumant l'atmosphère. Nous n'allâmes pas loin avant de rencontrer les caïmans, qui, à notre approche, quittaient le rivage pour se jeter à l'eau. Nous pûmes en compter treize, gros et petits, nageant à

(*) Il y a ici un jeu de mots intraduisible en français, qui sera tout de même compris par tous ceux qui ont la moindre notion de cette langue.

environ 60 verges de nous et allant de conserve. Leurs corps disparaissaient dans l'eau, à l'exception de la légère proéminence de leurs têtes plates et des yeux. Nous fîmes feu sur eux à droite et à gauche, et, si l'on peut en juger par les jets d'eau qu'ils provoquèrent, nous dûmes en atteindre plusieurs. En nous approchant avec précaution de leurs repaires connus, mon compagnon en tua deux et moi un, lorsqu'ils étaient sur le bord de la rivière. Nous prîmes 27 achigans et autres poissons ressemblant à notre *bar*, dont le poids total était de 210 livres. Toutes les rivières et tous les lacs de la Floride sont poissonneux.

En retournant à notre gîte, dans la soirée, nous vîmes des centaines de mouches à feu, ou lampyres, produisant leur lueur phosphorescente çà et là, des deux côtés de la rivière. Quel tableau, en janvier, pour un Québecquois !

Avant d'aller plus loin dans mon récit, je désire faire connaître quelques-uns des animaux à fourrure, des oiseaux et des poissons que l'on trouve dans ce pays.

Parmi les premiers sont : le daim, l'ours, le lynx, le renard roux, le raton, le sarigue de Virginie, le lièvre, l'écureuil, puis le grand renard noir et fauve. On rencontre plus rarement la panthère, qui ressemble au tigre par ses mœurs et par sa robe.

Les oiseaux sont : le dindon sauvage, la caille,

le pigeon voyageur ou la tourte, la bécassine, la bécasse, plusieurs variétés de canards et de sarcelles, le pélican, le grand et le petit héron à aigrette, la grue, l'ibis rouge ou moucheté, le courlis, le pluvier, l'alouette, l'huîtrier, qui vit de coquillages, et l'ortolan des roseaux. Parmi les poissons, on trouve l'achigan, le brochet, le gardon, qui tient le milieu entre la carpe et le brème, puis la brème elle-même, qui ressemble beaucoup à la carpe, et un poisson appelé corb. Tels sont à peu près les poissons des eaux douces et saumâtres. Il y a de gros et grands poissons de mer de plusieurs espèces dans les eaux salées.

Durant notre séjour à Waverly, la pêche et la chasse formaient notre occupation. La chasse au daim, au raton et au sarigue se fait surtout la nuit, et prend le nom de chasse au flambeau. Je vais essayer de vous donner une idée de la manière dont cette chasse est conduite.

On préfère, avant tout, une nuit bien noire. Le départ se fait lorsque le jour tombe ; le guide porte sur son épaule une perche, au bout de laquelle pend un falot en fer d'à peu près dix-huit pouces carrés et contenant des copeaux d'un pin gommeux ; ces copeaux ignifères servent de torches ou de flambeau. Derrière le guide, marchent les chasseurs avec leurs fusils chargés et accompagnés d'une couple de chiens dressés à la chasse ; on

garde le plus grand silence, afin de ne pas effaroucher le gibier. On fait des battues dans la forêt jusqu'à ce qu'on arrive au viandis, et, là, on regarde attentivement pour voir si l'on ne découvrira pas les deux yeux brillants de l'animal que l'on chasse. La réflexion de la lumière rend le daim immobile ; il la regarde fixement, et ses yeux ressemblent à deux étoiles étincelantes. Arrivés à 60 ou 80 verges, le guide indique de la main aux chasseurs qui le suivent dans quelle direction il aperçoit les yeux de l'animal. On peut alors viser, mais viser entre les deux yeux, à deux ou trois pouces plus bas, et, si vous avez tiré juste, la balle aura frappé l'animal en pleine poitrine. Comme il y a beaucoup de bestiaux qui rôdent sur le même terrain, il faut bien prendre garde de ne pas les prendre pour des daims. Il n'y a pas beaucoup de moyen de se tromper pour celui qui est habitué à cette chasse, vu que les yeux des bestiaux sont plus éloignés l'un de l'autre que ceux des daims. Mon compagnon, à notre première expédition, ne comprenant pas bien encore la manière de distinguer entre un daim et une vache, et, pressé de tirer, atteignit une vache, sans la tuer, heureusement. Naturellement, la chose fut tenue secrète tout le temps que nous fûmes en Floride, vu qu'il y a une forte amende d'imposée à celui qui tue ou blesse les bestiaux d'autrui. Lorsque le daim

n'est pas blessé mortellement, les chiens le suivent jusqu'à ce qu'il tombe épuisé. Les chasseurs, guidés par l'aboiement des chiens, arrivent bientôt et finissent promptement l'animal blessé.

La chasse au raton se fait d'une manière singulière. Aussitôt que les chiens ont flairé une piste fraîche, ils la suivent jusqu'à ce qu'ils atteignent la bête, qui, le plus souvent, monte dans un arbre où elle se tapit avec soin, à l'extrémité de la plus haute branche, tandis que les chiens aboient avec fureur au pied de l'arbre sur lequel ils essaient en vain de grimper. Au moyen du flambeau, on découvre la retraite du raton d'où un coup de fusil le fait dégringoler.

Le sarigue se réfugie, lui aussi, quelquefois, dans les arbres ; mais, souvent, quand il est pourchassé, il se jette sur le sol où il fait le mort. On peut alors s'en emparer et le rudoyer sans qu'il donne aucun signe de vie ; mais, du moment que vous tournez le dos ou que vous êtes hors de portée, il se sauve à toutes jambes. C'est de cette ruse du sarigue qu'est venue l'expression employée par les nègres : " faire le sarigue " ; et vous entendez souvent un nègre dire à un autre qui prétend ne pas l'entendre ou ne pas le remarquer : " Cesse tes singeries de sarigue."

On trouve la bécassine dans les terrains marécageux ; mais les marécages sont si nombreux que

l'on trouve rarement plusieurs groupes d'oiseaux au même endroit, et l'on peut considérer comme une bonne chasse quinze à vingt pièces de gibier dans une après-midi.

Un jour que nous faisions la chasse aux dindons sauvages, je tombai sur quelques bandes de bécassines et j'en abattis plusieurs. Au retour de cette chasse abondante, mon guide me recommanda de garder un canon de mon fusil chargé de gros plomb, dans la prévision que, en fouillant les broussailles des palmiers, il pourrait faire partir un daim, ou quelque autre animal de grande chasse. Nous n'avions fait qu'une petite distance, lorsque je fis lever une bécassine sur laquelle je tirai, et le bruit de ce coup de fusil fit lever, à 15 arpents de nous à peu près, une vingtaine de busards. Sachant que ces oiseaux se nourrissent de charogne, il me vint à l'idée qu'ils pouvaient bien avoir été dérangés d'un repas qu'ils faisaient à même un daim que nous avions blessé deux jours auparavant. Je me hâtai de me rendre vers l'endroit indiqué par les busards, dans le but de me procurer son bois; mais quel ne fut pas mon étonnement en apercevant, au lieu d'un daim, un caïman, mort en apparence. Oh, oh ! me dis-je, voici donc ce qui servait au repas des busards....Je m'approchai de manière à pouvoir considérer à mon aise M. le caïman; mais je ne pus trouver aucune trace laissée par les

busards. J'avais déjà entendu dire que les caïmans traversent quelquefois d'un marais à l'autre; mais il ne me vint pas à l'idée que celui-ci, ayant toute la mine d'être défunt, était en promenade.

Je m'approchai davantage et le remuai du bout de mon fusil; il fit un mouvement, et je me reculai en faisant un bond, croyant que, dans ce cas, la prudence valait mieux que la valeur. Le caïman se tourna vers moi la gueule toute grande ouverte, et produisit un sifflement semblable à celui de l'oie, mais bien plus vibrant. Je pensai malgré moi à ces vers du poéte :

" Le dragon, élancé de sa grotte profonde,
S'allonge, et de ses yeux dardant des éclairs,
D'un sifflement terrible épouvante les airs."

Je me plaçai à une distance de dix pas à peu près de l'animal, j'ajustai mon fusil et lui envoyai dans la tête toute la charge de gros plomb. Il se mit à battre l'air de son énorme queue avec une rapidité effrayante; mais je vis qu'il était blessé mortellement et que son agonie ne serait pas longue. J'appelai mon guide et, tous deux, nous nous livrâmes à une danse guerrière autour de notre prise. Lorsque le caïman fut bien mort, mon homme lui ouvrit la gueule et y trouva un quantité de goujons ou petits poissons. Ceci expliquait la présence du reptile, ainsi que celle des busards,

dans ce marais asséché, où ils s'étaient nourris de goujons, tous réunis dans la dernière mare d'à peu près douze pieds carrés. Cette petite mare était un reliquat du marais après l'évaporation de ses eaux, durant les journées de grande chaleur que nous avions eues récemment. Nous couvrîmes notre caïman de palmes pour la nuit, et, le lendemain, mon homme l'écorcha jusqu'à la tête, puis le transporta à notre demeure, à une distance d'environ trois milles. Je passai deux jours occupé à la conservation de la tête et de la peau, que j'empaquetai soigneusement plus tard, et apportai avec moi à Québec, où l'on peut le voir rempli de bran de scie et la tête trouée rapiécée avec du mastic noirci.

Nous allâmes visiter Port Orange, hameau situé sur la rivière Halifax, donnant naissance à la rivière des Sauvages, qui est plutôt une lagune d'eau salée, n'étant séparée de l'Atlantique que par une lisière de sable de trois arpents de large environ. La rivière Halifax a une largeur moyenne d'un mille; elle couvre plusieurs bas-fonds d'huîtres, qui, à marée basse, apparaissent comme autant d'îlots arides et presque au ras de l'eau. Nous remarquâmes des arbres sur une île seulement et formant le rendez-vous de centaines de pélicans, de grues et de hérons. Les eaux de la rivière fournissent le muge ou mulet, le poisson rouge, le merlan, le pompano et plusieurs autres espèces de poissons,

sans compter l'espadon et le requin, qui se prennent facilement à la ligne ou au filet.

Il y a des tortues en abondance (quelques-unes sont d'un poids énorme) près du Goulet-aux-Moustiques. La chasse aux tortues et à leurs œufs cachés dans le sable, forme un agréable passe-temps. On trouve assez souvent de 150 à 300 œufs par nid ; ils forment un mets recherché, ainsi que la chair de la tortue. Des millions et des millions d'huîtres tapissent les bords et le lit de la rivière, et on peut les pêcher au râteau partout.

Nous passâmes une journée agréable à nous promener dans un bateau à voile que nous avions loué. Nous fîmes la rencontre d'un ancien habitant de Laprairie, vis-à-vis de Montréal, un entrepreneur de chemins de fer, qui demeurait en Floride depuis plusieurs années. Il s'informa de plusieurs Canadiens de sa connaissance, et parut parler du pays natal avec bonheur. Comme l'a dit Delille :

> " . . . . Et son âme attendrie
> Du moins pour un instant retrouva sa patrie."

Ce n'est donc pas un vain mot que ce nom de patrie, puisque, dans l'exil, son souvenir fait palpiter tout cœur bien né. On dit que l'Esquimau même, dont la vie, dans son pays de glace, semble si triste, regrette cependant ses montagnes couvertes de neiges éternelles et languit à l'étranger.

Combien plus fort doit être ce sentiment ou ce souvenir de la patrie absente chez l'habitant du Canada, pays où l'on vit si heureux et si content.

Après avoir tué le temps agréablement durant dix jours à Waverly, nous bouclons nos malles pour retourner à Jacksonville, et, de là, à Cedar Keys, sur la côte du golfe du Mexique, suivant la recommandation que nous avait faite le Dr Kenworthy.

Nous nous rendons en voiture à Entreprise, où nous prenons le vapeur *Anita* en route pour Jacksonville. Nous passons la nuit à Entreprise et Pulaska, dont nous visitons les deux grands hôtels à la mode, que nous trouvons remplis de gens venus de toutes les parties du Nord, et dont plusieurs prétendent être venus ici pour le bien de leur santé qui me paraissait pourtant dans les meilleures conditions. Comme le même motif m'avait amené en Floride, je ne voulus point faire de remarques sur les autres, afin de ne pas m'en attirer sur moi-même.

Arrivé à Jacksonville, je reçus une botte de lettres du Canada, parmi lesquelles se trouvait un pli qui me fit comprendre que l'homme propose et que *le gouvernement* dispose. Je dus abandonner ici tous mes autres projets de voyage en Floride. Mon compagnon prit la route de Cuba et Mexico viâ Cedar Keys, et je revins au pays avec mon caïman.

A MON AMI

M. JAMES M. LEMOINE

DE SPENCER GRANGE

QUÉBEC

Cordial souvenir.

LE FLEUVE SAINT-LAURENT

—

CE QU'A FAIT LE GOUVERNEMENT DE LA PUISSANCE POUR PRÉVENIR LES DÉSASTRES MARITIMES

—

INTRODUCTION

La navigation du Saint-Laurent a toujours été considérée comme semée d'écueils. Tant que les rives de notre beau fleuve n'eurent pas d'autres échos à répéter que ceux de l'homme des bois, tant qu'il n'y eut que la pagaie de l'Indien qui effleura la surface de ses eaux tranquilles, sans doute qu'on n'eût jamais à déplorer de grands malheurs. Mais nos annales maritimes, depuis le jour où Jacques Cartier fit la découverte de ce grand fleuve, n'ont

confirmé que trop souvent la justesse des craintes qu'éprouvèrent les intrépides marins, qui, les premiers, s'engagèrent sur son cours majestueux et inconnu.

Que de lamentables récits ne pourrais-je pas vous raconter à ce sujet ! Que de navrantes relations n'y aurait-il pas à faire ! Je vous en dirai quelques-unes dans le cours de cet entretien, mais je dois vous avouer que ce n'est pas là précisément le but que me suis proposé en rédigeant ces notes, mais plutôt de donner un aperçu des efforts qui ont été tentés pour écarter, autant que possible, les dangers que le navigateur court en visitant nos parages.

Je reconnais parfaitement mon insuffisance à traiter comme il devrait l'être le sujet que je vais aborder : je ne me dissimule pas que des personnes plus habiles pourraient faire une étude fort intéressante sur cette question de la navigation du Saint-Laurent, et de tout ce qui s'y rattache.

Aussi, je désire tout bonnement raconter quelques-uns des faits qui sont venus à ma connaissance, et donner quelques détails sur les moyens qui ont été pris, — surtout pendant ces dernières années — pour rendre la navigation de notre fleuve plus facile, et je pourrais ajouter que nous avons réussi à la rendre, non seulement moins dangereuse, mais même agréable.

§

NAVIGATION DU SAINT-LAURENT.

Avant la Confédération, nous avions, dans le district de Québec, depuis Québec jusqu'au détroit de Belle-Ile, 18 phares, un bateau-phare, 5 canons de brume, et 6 dépôts de provisions.

Actuellement, le district qui est sous mon contrôle est bien plus étendu. Il comprend les phares et les bateaux-phares de Montréal et en aval de cette ville, sur le fleuve Saint-Laurent, sur la rivière Richelieu et le lac Memphrémagog, ainsi que tous les phares et bateaux-phares, sifflets de brume à vapeur, boués et balises du fleuve et du golfe Saint-Laurent, en aval de Québec, du détroit de Belle-Ile et de la côte de Terreneuve.

J'ai aussi sous mon contrôle le service de plusieurs bateaux à vapeur, la police fluviale de Québec et la protection des pêcheries.

A la clôture de la navigation, 1885, on comptait dans cette division 149 feux, 8 bateaux-phares dont 3 sont munis de sifflets de brume, à vapeur, 7 sifflets ou cornets de brume, à vapeur, 107 bouées, 59 balises et 9 canots de sauvetage, pour servir dans les glaces, sans mentionner plusieurs dépôts de provisions.

Voici quel était, au 31 décembre de chacune des années écoulées de 1868 à 1885 inclusivement, le nombre des stations de phares, des feux, sifflets de brume et cornets automatiques en opération dans les différentes provinces du Canada. Dans ce nombre sont comprises les stations de phares que le Canada entretient sur la côte de Terreneuve.

		Phares	Feux	Sifflets	Cornets de brume
31 décembre	1868	198	227	2	..
"	1869	219	233	2	..
"	1870	240	278	4	..
"	1871	264	297	8	..
"	1872	280	314	13	..
"	1873	316	363	17	..
"	1874	342	484	18	..
"	1875	377	544	22	..
"	1876	407	588	24	..
"	1877	416	509	25	2
"	1878	427	518	25	4
"	1879	443	542	23	6
"	1880	452	551	22	7
"	1881	462	553	23	9
"	1882	470	562	23	9
"	1883	484	578	23	9
"	1884	507	597	23	10
"	1885	526	617	23	13

Tous ces différents signaux d'alarme sont disposés de telle façon, que nos côtes sont probablement aujourd'hui les côtes les mieux protégées du monde.

Le marin, une fois engagé dans le golfe Saint-Laurent, n'est privé que l'espace de quelques heures de ces moyens de guider sa course.

Quelques-uns de ces phares ont coûté à ce jeune et ambitieux pays d'énormes sommes d'argent.

L'établissement de Belle-Ile, par exemple, a coûté au-delà de $90,000; celui de Forteau, $90,000; le Cap Rosier, $75,000; la Pointe sud-ouest d'Anticosti, $34,000, et plusieurs autres dont le prix n'est guère au-dessous de ces chiffres.

La lumière seule de l'établissement de Belle-Ile, lumière dioptrique de premier ordre, a coûté £4,-000 sterling ou près de $20,000. Celle installée au Cap-Rosier a coûté presque autant.

Elles sont faites de verre solide de trois pouces et plus d'épaisseur, coupé dans le prisme vif.

Ce verre n'est fabriqué que dans deux pays: la France et l'Angleterre.

On le coupe par grandeurs de dix pieds de haut sur environ trois pieds de large, et il est enclavé dans des cadres de cuivre d'une grande solidité, le tout formant un fanal rond de six pieds de diamètre.

Ce verre est aussi transparent que du cristal, et il faut quelquefois plusieurs mois pour monter une lumière complète, car, durant le refroidissement qui suit la fusion, on est obligé de mettre de côté bien des morceaux qui crevassent ou se fendillent, avant qu'une lumière complète soit terminée.

Ces lumières sont très puissantes et à l'égal d'aucun luminaire du monde, excepté toutefois la lumière électrique ; des navigateurs disent même que leurs rayons sont aperçus d'aussi loin, et elles sont moins coûteuses que la lumière électrique. (*)

(*) La question de l'emploi de l'électricité comme mode d'éclairage appliqué aux phares est à l'étude en ce moment aux Etats-Unis. L'essai en a été fait à New-York. De fait, le phare qui éclaire l'entrée du port de New-York à Hell Gate, est le seul du monde entier auquel on ait appliqué l'électricité.

Cette lumière, qui est placée sur une tour de 250 pieds de hauteur, et qui a un pouvoir de 50,000 chandelles, devait, croyait-on, rendre de grands services aux navigateurs ; il paraît cependant que ce mode d'éclairage n'a pas eu tout le succès qu'il semblait promettre.

A sa séance du 15 octobre dernier, le Bureau chargé de l'administration des phares a décidé de faire enlever l'appareil électrique.

La demande en a été faite d'abord par une compagnie propriétaire de remorqueurs, disant que cette lumière était de nature à nuire plutôt qu'a aider à la navigation. Le Bureau, avant de prendre une décision, adressa une lettre-circulaire à toutes les compagnies intéressées, afin de connaître leur opinion à ce sujet. Trente de ces compagnies, en réponse, ont témoigné le désir que la lumière électrique fut enlevee de ce phare.

La raison donnée par les propriétaires de ces bateaux,

Le pays a pu facilement subvenir aux frais d'érection et d'entretien des lumières que requéraient autrefois les besoins de la navigation ; mais à mesure que celle-ci a pris de l'expansion, que nos ressources et notre commerce ont augmenté, les naufrages sont devenus plus fréquents, et le besoin de protéger nos côtes plus efficacement se faisant sentir, une demande à cet effet fut présentée au gouvernement.

On a utilisé avantageusement l'huile de pétrole comme éclairage, et un appareil de lumière bien moins coûteux, plus sûr et d'un mouvement plus facile, a pu être obtenu au moyen de la lumière catoptrique.

Ces appareils sont fabriqués à Montréal, par M. E. Chanteloup, à qui un concours à la dernière exposition de Paris a valu un premier prix, et la décoration de la Légion d'Honneur. C'est ainsi que les manufactures du pays ont pu se faire connaître et apprécier.

est que, du moment que les pilotes sortent du rayon de lumière produit par ce phare, ils n'y voient plus rien et que les bateaux qu'ils sont chargés de piloter courent de grands dangers ; en conséquence la lumiere électrique constitue plutôt un danger qu'autre chose.

Les huit ou neuf compagnies qui font affaires dans ce cercle lumineux ont presque toutes demandé que la lumière électrique soit maintenue.

Le Bureau n'a pas encore fixé le jour où l'appareil sera enlevé, main cela sera fait bientôt.

Je suis heureux de dire, qu'à l'heure qu'il est, les rives nord et sud du plus beau fleuve du monde, (de notre majestueux Saint-Laurent,) sont parsemées de lumières fixes et rotatives.

Plusieurs des plus importantes de ces lumières, même des plus éloignées, celle de Belle-Ile, par exemple, n'ont coûté que la somme de $3,000 à $10,000, et il n'en coûte pas plus aujourd'hui pour installer dix à quinze phares, qu'il n'en coûtait autrefois pour un seul.

Vient ensuite, au point de vue de l'importance et de l'utilité, et ce qui est, on pourrait bien dire, de la plus haute importance en temps de brouillards epais,

L'EMPLOI DES SIGNAUX,

de brume, sur le rivage, et à bord des bateaux-phares.

On entend ces signaux de trois à dix milles de distance, suivant l'état du vent et de l'atmosphère, et le marin trop confiant, sûr d'être dans la bonne voie, est souvent averti du danger qu'il court par le bruit du cornet de brume, le son du sifflet ou la détonation du canon. Il se hâte alors de changer la course du bâtiment, qui, autrement, l'aurait conduit à sa perte. Plus d'un capitaine de navire m'a avoué avoir évité de faire naufrage en entendant cet avertissement donné à propos du danger qu'il pou-

vait courir, exprimant en même temps sa reconnaissance pour les soins vraiment paternels du gouvernement, en établissant ainsi, pour la sûreté du marin, l'admirable système de signaux qui existe maintenant.

Depuis que les bateaux-phares de Manicouagan et de l'Ile Rouge ont été placés sur ces battures dangereuses, avec de puissantes lumières doubles la nuit, et des sifflets à vapeur au son retentissant en temps de brouillard, ces endroits redoutés, qui, autrefois, ont servi de tombeau à plus d'un vaillant équipage, et englouti plus d'un élégant navire, ne nous offrent plus aujourd'hui d'exemples de pareils désastres.

A ces moyens de protection du navire, il faut ajouter le Code International de Signaux, en rapport avec la pose du télégraphe, que nous devons à l'énergie et à la persévérance de l'honorable Dr. Fortin, puissament secondé d'ailleurs par Sir Hector Langevin, ministre des Travaux Publics.

Ce système télégraphique fonctionne à merveille dans un grand nombre de localités, et est réellement un bienfait inappréciable au point de vue des intérêts maritimes du Canada.

Afin de mieux comprendre ce Code International de Signaux, dont les pavillons de navires sont les interprètes, figurez-vous, par exemple, une salle où l'on aurait placé deux poteaux de chaque côté, l'un,

celui de droite, représentant le grand mât d'un navire, et celui de gauche, le mât de pavillon d'un de nos phares, qui est, en même temps, une station télégraphique ; le télégraphiste, le gardien ou quelque membre de la famille, est à son poste.

Supposons maintenant qu'un navire ait quitté un port quelconque de la Grande Bretagne, en route pour Québec, avec un chargement de 500 tonneaux de charbon, dont la vente lui est assurée en arrivant ici. Le propriétaire a vu son navire quitter Liverpool, et, de suite, il écrit à son agent à Québec que son navire, disons le *Peerless*, de Liverpool, 887 tonneaux, No officiel 61,964, dont le signalement distinctif est J. V. T. G., a quitté ce port tel jour, par un vent favorable et en bonne condition. Le premier courrier lui apporte cette lettre, lui donnant en même temps les détails de son chargement, avec instruction de vendre, et de s'assurer sans délai d'un chargement de retour.

Les moments sont précieux durant la navigation, et le propriétaire aimerait bien que son navire fit encore un ou deux voyages de Liverpool à Québec, avant que les derniers jours périlleux de novembre ne l'en empêchent. Des semaines se passent sans que le *Peerless* donne signe de vie. L'agent commence à être inquiet. Où peut-il être, se demande-t-il ? Le vent lui a-t-il été favorable ? Le *Peerless* a dû éprouver des retards, un accident peut-être ?

D'autres navires, partis à peu près en même temps que lui, sont arrivés ! Tous les jours, il examine les colonnes de nos journaux où sont consignés les rapports maritimes. Ah ! enfin, voilà des nouvelles ! Entr'autres rapports télégraphiques, il apprend "que le *Peerless*, nº officiel 61,964 a dépassé le Rocher aux Oiseaux, en remontant le fleuve ; le vent est sud-est."

Ses craintes s'évanouissent ; les soucis qui l'obsédaient un instant auparavant, disparaissent. Enfin, dit-il, le *Peerless* est hors de danger jusqu'ici, mais il a encore une course longue et périlleuse à faire, naviguant au milieu de bancs de sable, de récifs et de courants pleins d'embûches, il peut être surpris par la brume ou assailli par de fortes tempêtes. De longs jours s'écouleront peut-être avant qu'il ne reçoive d'autres nouvelles du *Peerless*. Pendant ce temps-là, le navire vogue sur les eaux à travers d'épais brouillards, averti, tantôt par le canon d'alarme, tantôt guidé par la lumière des phares, louvoyant et battant la mer de l'est à l'ouest, du nord au sud. Enfin, une dépêche télégraphique, rapide comme l'éclair, arrive, soit de la Pointe du Cap Chat ou de Matane : " Le navire *Peerless* nº officiel " 61,964 est passé à 1 heure p. m., aujourd'hui ; " temps clair, forte brise du nord-est."

A partir de ce moment, l'agent reprend son appétit ordinaire, et il ne perd plus son sourire habi-

tuel de contentement et de satisfaction. Il sait que le navire est maintenant hors de danger. Il donne instruction à son commis d'aller vendre le chargement de charbon que le navire apporte, tandis que lui-même va s'occuper de lui trouver, pour le retour, un chargement de bois.

Le navire peut être encore à 200 ou 300 milles de Québec, cependant, son affaire est réglée, et il n'y aura aucune perte de temps.

Les signaux qui ont servi à transmettre ces heureuses nouvelles, tandis que, probablement, le navire n'a pas approché la terre de plus de deux à cinq milles, sont appelés,

SIGNAUX DE RECONNAISSANCE.

Le Code Internationnal de Signaux, consistant en dix-huit pavillons, a été adopté par toutes les puissances maritimes du monde.

Il a été dressé par un comité nommé par le Bureau de Commerce de l'Angleterre, en 1855, et publié en 1857. Il est très simple, et ne demande qu'un peu de pratique pour être compris par tous ceux qui peuvent lire les questions et les réponses contenues dans les livres. 78,000 signaux différents, et le nom et le numéro d'au-delà de 50,000 navires peuvent être indiqués à l'aide de 18 pavillons.

Les pavillons ne représentent que les consonnes de l'alphabet, et ce n'est que par la combinaison de deux, trois ou quatre de ces pavillons hissés ensemble, qu'on peut faire des signes arbitraires, représentant des mots et, des phrases de la même signification dans toutes les langues.

Le code est composé d'un guidon, de quatre flammes, et de treize pavillons, et, en outre du Code de Signaux, un pavillon de réponse, qui est une flamme barrée de rouge et de blanc.

La nature du signal est indiqué par le nombre de pavillons hissés, soit, deux, trois ou quatre ensemble. Ainsi des signaux de deux pavillons avec *guidon* en tête, sont des signaux *d'attention*, avec *flamme* en tête, des signaux de *course*, avec pavillon carré, des signaux *d'urgence*, de *danger* ou de *détresse*.

Par le moyen de la combinaison des pavillons, un navire indique son tonnage, son nom, d'où il vient, s'il y a de la maladie à bord, et des signaux répondants lui feront connaître s'il court quelque danger, s'il est trop près de terre, etc.

§§

NAVIGATION D'HIVER.

Comme le sujet de la navigation d'hiver s'est emparé de l'opinion publique, et s'impose à la con-

sidération de ceux qui s'intéressent à la prospérité de Québec, il ne sera pas hors de propos d'en faire connaître ici les points saillants.

Il m'a été donné, dans une circonstance, de subir l'épreuve de la navigation en bas de Québec dans une saison où le fleuve était couvert de glaces, et, depuis, pendant longtemps, j'ai considéré l'idée de cette navigation comme impraticable.

Je dois dire que lors de cette circonstance, je naviguais à bord du *Napoléon III*, un fort et puissant steamer, mais trop effilé pour lutter contre une glace épaisse. Sur un parcours de trente milles, nous réussîmes à couper, assez rapidement, une glace fine de quatre ou cinq pouces d'épaisseur.

Il m'a toujours semblé, cependant, que le plus grand inconvénient à la navigation d'hiver était l'absence de havres de refuge dans le cas où des navires pourraient être surpris par des nuits épaisses et des tempêtes de neige aveuglantes, en quelque endroit entre le Bic et Québec. En bas du Bic il y a la pleine mer, mais, depuis le Bic en remontant, aucun navire ne peut jeter l'ancre dans les endroits ordinaires, car il ne résisterait pas à la pression de la glace qui va et vient avec les fortes marées, s'il se trouvait sur leur passage, Il faudrait donc, de toute nécessité, posséder des lieux sûrs de mouillage ou des havres de refuge.

Je me suis fait un devoir, en ces derniers temps, d'étudier cette question tout particulièrement, m'aidant de l'expérience d'anciens navigateurs, et tenant compte des observations météorologiques fournies à notre département ; si on ajoute à ceci les excellentes données de M. Sewell, (maintenant décédé) dont plusieurs ont adopté les idées, j'avouerai que je suis considérablement revenu de ma première impression, et que je me suis rangé de l'avis de ceux qui croient à la possibilité de la navigation d'hiver, depuis le bas du fleuve jusqu'à Québec.

D'après les observations que j'ai été à même de faire, je trouve que le premier havre de refuge, en hiver, serait Tadousac, à environ quarante milles plus haut que le Bic, comme point de départ ; viendrait ensuite la Malbaie, quelques quarante milles plus haut. Ces deux endroits sont sûrs, en tous temps pendant l'hiver, et des navires y sont mis en hivernage.

Dès qu'un navire, remontant le fleuve, atteindrait la Malbaie, et je crois que ceci est parfaitement praticable à toute saison de l'année, il aurait le choix de deux chenaux pour franchir la distance de 90 milles qui le sépare de Québec.

Par le moyen de communications télégraphiques des rives nord et sud et du Code de Signaux, il saurait lequel de ces chenaux est le plus libre de glaces, et prendrait celui qui offre le plus de sûreté.

S'il optait pour celui du sud, une longue jetée dans la Traverse surmontée de feux d'alignements, qui serviraient de balises durant le jour, le guiderait sûrement à travers les endroits les plus dangereux du fleuve; s'il s'engageait dans le chenal du nord, la Traverse, au pied de l'Ile d'Orléans, est déjà pourvue de feu d'alignements et de phares.

Il faut se rappeler que, lorsqu'un des chenaux est couvert de glaces, l'autre en est presque libre.

La distance entre la Malbaie et Québec étant de 90 milles, un bon steamer devrait donc être en état de la franchir en quelques heures ; néanmoins, si l'on trouvait la course trop longue, sans un havre de refuge, est-ce qu'un brise-glace, placé à mi-chemin, ne surmonterait pas cette diffi ulté, si réellement elle existait ? Les temps de brume en hiver sont peu à craindre, et il y a des hivers, comme celui qui vient de s'écouler, qui amènent rarement de tempêtes de neige aveuglantes.

Il arrive souvent que les steamers de la malle sont retenus pendant des heures par les brouillards durant la saison d'été, tandis que pendant l'hiver, l'atmosphère est comparativement claire.

Etant maintenant donné que l'on trouve à des distances voulues des havres de refuge avec mouillage sûr, les objections que j'entrevoyais d'abord contre la possibilité de la navigation d'hiver ont disparu, si non tout à fait, du moins en partie.

Vous remarquerez, sans doute, que je ne parle pas ici de la navigation d'hiver pour les voiliers ; elle n'est pas possible pour cette classe de navires : il n'y a que les solides et puissants steamers, construits de façon à faire face à la glace, qui puissent tenter avec succès la navigation d'hiver.

Une assez grande quantité de produits canadiens venant même d'une distance de cinquante milles au-dessus de Québec, a pu être transportée en 1881, à travers le chenal. L'on m'a rapporté que des quarts de farine, de pommes, et des boîtes de fromage, formant partie de la cargaison du steamship *Ottawa*, échoué au Cap à la Roche, ayant été jetés à la mer, sont venus atterrir sur les plages de la Malbaie, de Tadoussac, de Métis et même jusqu'à Matane.

J'espère que le jour n'est pas éloigné où la navigation d'hiver sera un fait accompli, et où l'on pourra expédier à l'étranger, dans toutes les saisons de l'année, les productions du pays. Le projet est encore à son enfance et mérite que nous l'étudiions sérieusement.

A MON AMI

M. THOMAS BECKETT

DE MARCHMONT

QUÉBEC

—

Témoignage d'estime.

L'ILE D'ANTICOSTI

ET SES

NAUFRAGES

Oh ! combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont ensevelis.

(*De Tribord à Babord*)

FAUCHER DE SAINT MAURICE.

Pendant la période écoulée, depuis 1870 jusqu'à 1880, les navires qui ont fait naufrage sur l'Ile d'Anticosti se classent comme suit :

Steamships	7
Voiliers et barques	67
Bricks et brigantins.....................	14
Goëlettes.....................	18
	106

Ces navires étaient montés par au moins 2,000

hommes, à part les passagers qui pouvaient se trouver à bord. Probablement que pendant ces dix années, sur ce nombre de naufrages, 300 personnes ont dû perdre la vie ; et la valeur de ces navires, avec leurs cargaisons, peut bien s'élever de six à huit millions de piastres, au-delà d'un demi-million par année.

Je ne désire pas fatiguer votre attention par des chiffres ou des statistiques officielles ; aussi, je vais simplement essayer de vous décrire l'île telle que je l'ai vue en différentes circonstances.

L'île d'Anticosti peut être appelée le cœur du golfe Saint Laurent. Toutes les variétés de poissons, depuis la baleine monstrueuse jusqu'au caplan minuscule, semblent s'y être donné rendez-vous ; les rivières abondent en saumons et en truites.

Des centaines de navigateurs du Canada et des Etats-Unis vont y faire la pêche tous les étés, en goëlettes ou en barges, y gagnant parfois qu'un maigre salaire.

L'île d'Anticosti a 135 milles de long sur plus de 30 milles de large et se termine en pointe à ses deux extrémités ; elle embrasse une superficie de deux millions et demi d'acres. Elle est peu élevée, souvent enveloppée de brumes épaisses, et les nombreux récifs qui l'entourent, en rendent l'approche difficile et dangereuse. Une couche de tourbe de

quelques pieds au-dessus du niveau de la mer, sur une étendue d'environ quatre-vingt milles, forme la surface de la partie sud de l'île, que recouvre presqu'en entier une forêt de sapins rabougris.

Ces arbres ont environ douze pieds de hauteur, et leurs branches se tressent et s'entremêlent à tel point, que l'on dit qu'un homme peut marcher sur leurs sommets. On rencontre partout des marais et des lagunes, où séjournent des quantités innombrables d'oiseaux aquatiques, tels que les outardes, les canards, les plongeons, etc.

Telles sont la nature et les propriétés de cette partie de l'île. En avançant vers le nord, le sol s'élève graduellement à une hauteur de 400 pieds, ne dépassant jamais 700 pieds au-dessus de la ligne de la haute marée.

Cette partie de l'île fournit d'excellentes forêts de pins, d'épinettes, de frênes, de bouleaux blancs, mais aucun de ces arbres cependant n'atteint une grosseur assez considérable pour être d'une utilité générale; on ne peut en faire tout au plus que des mâts de goëlettes de 50 tonneaux.

Les seuls animaux que l'on rencontre dans ces parages sont l'ours noir, la loutre, la martre, le renard roux, argenté et noir ; inutile d'y chercher des lièvres et des perdrix si communs pourtant partout ailleurs.

En hiver, on fait la chasse aux différents animaux à fourrure qui peuplent l'île où on les prend généralement au piège ; les produits de cette chasse sont assez considérables pour quelques-uns des habitants.

Ainsi les peaux de renards argentés ou noirs se vendent de trente à cent piastres chacune.

Quant aux bêtes à cornes, elles ne peuvent s'acclimater sur la plus grande partie de l'île, pour une raison que l'on ne connaît pas encore parfaitement ; elles y vivent rarement plus de dix-huit mois après leur arrivée. On suppose qu'il y a quelque espèce d'herbe ou arbuste qui leur est fatal.

Il y a, cependant, un endroit de l'île qui fait exception : c'est la baie Ellis, rendue célèbre par les exploits légendaires d'Olivier Gamache, à qui les populations d'alentour attribuaient un pouvoir surnaturel. J'ai vu là de magnifiques bêtes à cornes élevées par le capitaine Setter, le propriétaire actuel de la baie. Mais il faut remarquer que cette partie de l'île est à l'état de culture depuis nombre d'années, et que, probablement, par suite, cette plante funeste a été détruite. Maître Gamache lui-même, il y a de cela quarante à cinquante ans, y cultivait quelques arpents de terre, et élevait des animaux, tout en s'occupant de chasse et de pêche.

Cependant, les chevaux et les cochons trouvent à se sustenter dans n'importe quelle partie de l'île.

Une des conséquences de cet état de choses, est qu'il faut renouveler tous les deux ans le bétail de nos gardiens de phares. Les peaux du bétail ainsi sacrifié sont expédiées aux tanneurs de Québec, et renvoyées par le premier voyage du steamer, lors de la saison nouvelle, pour en faire des souliers pour l'usage de la famille.

La côte sud de l'île n'est, pour ainsi dire, qu'un rocher. D'ailleurs, l'île d'Anticosti, dit un géologue qui en a fait une étude spéciale, est composée de " calcaires argileux ayant 2,300 pieds d'épaisseur, régulièrement stratifiés par couches conformes et presque horizontales."

Ces couches intérieures renferment de curieux et intéressants fossiles. Ils ont le plus souvent la formes d'arbres. Ces plantes, ajoute ce même géologue, se composent de tiges presque droites, d'un à quatorze pouces de diamètre, un tube cylindrique et presque central s'étendant sur toute leur longueur ; ce tube est recouvert de nombreuse couches concentriques. A l'est de la rivière au Saumon, il y a un endroit formant un escarpement de soixante pieds de hauteur, à travers lequel se projettent des troncs abattus de ce fossile. Ces arbres, possédant une extrémité circulaire, avec un ouverture au milieu, ressemblent tellement à une rangée de canons disposés en batterie, qu'on a naturellement désigné ce rocher sous le nom de Pointe à la Bat-

terie. Il y a là enfouies depuis des siècles, de vraies curiosités scientifiques, qui nous révèleront sans doute un jour des choses surprenantes. Il y a quelques années, un pêcheur fut tout étonné de découvrir, dans une crique, une baleine entièrement pétrifiée.

L'on ne trouve que trois baies ou havres sur tout le contour de l'Anticosti : la baie au Renard, la baie Ellis et la Pointe aux Anglais. Encore ces havres ne sont sûrs que pour des navires d'un faible tirant d'eau, et seulement lorsque le vent souffle de certaine direction.

Ses battures, que l'on pourrait mieux désigner sous le nom de brisants, s'étendent d'un à deux milles du rivage. Impossible d'y trouver nulle part un lieu de réfuge ou de mouillage. Les brumes fréquentes, les courants dangereux, et l'absence de havres ont fait de cet île la terreur des marins, et des naufrages sont fréquemment arrivés sous des circonstances les plus incompréhensibles.

A l'occasion d'une enquête conduite par moi-même, en l'automne de 1880, sur la cause de la perte du steamer *Cybèle*, il a été démontré que quelques heures avant le désastre, le vaisseau avait fait des relèvements justes et établi sa course pour éviter l'île ; que les hommes de l'équipage avaient vu la terre à plusieurs milles de distance, et qu'il n'était venu à l'idée de personne que le vaisseau ne fût pas dans une voie parfaitement sûre.

Le temps s'épaissit ; ils aperçurent au loin un rideau de brume suspendu au-dessus de ce qui leur semblait être le dos de l'île ; cependant, le navire toucha à un mille et demi du rivage.

Cet accident ne peut s'expliquer que par le fait qu'une vapeur ayant surgi des terrains marécageux, se reflétait sur cette couche de tourbe de façon à lui donner l'apparence de l'eau.

Ce fut seulement lorsque la chaloupe fut mise à la mer, et qu'ils eurent approché l'île, qu'ils reconnurent qu'ils avaient fait fausse route et étaient si près de terre.

Les courants perfides de cet endroit avaient graduellement fait dévier le navire de sa course, et les entrées dans le livre de loch donnèrent nécessairement lieu à des méprises : le navire vint frapper à toute vapeur sur les rochers.

Lorsque la question fut tour à tour posée aux témoins : " Pourquoi les sondages n'avaient pas été rapportés régulièrement ? " Ils répondaient qu'ils croyaient être éloignés de quatre à cinq milles de la côte, et dans une profondeur d'eau de quarante brasses.

Ce navire a été une perte totale.

Cependant nos gouvernements n'ont pourtant rien négligé pour faciliter la navigation dans les parages de l'Anticosti.

Le plus ancien phare de l'île, celui de la Pointe Sud-Ouest, a été érigé en 1831. C'est une tour circulaire d'une hauteur de cent pieds, et dont un éclat de lumière, à chaque minute d'intervalle, rejaillit sur les points les plus dangereux des environs. Depuis, différents signaux ont été établis sur les endroits les plus à craindre, et çà et là il y a des dépôts de provisions, pour venir en aide aux marins et aux passagers en naufrage.

Le gouvernement ne peut pas faire disparaître les récifs dangereux ni les courants douteux, mais il a placé des phares, des canons de brume et de puissants sifflets de brume à vapeur sur les points les plus exposés. Durant les temps de brouillards, les lumières brillantes et le son retentissant de ces canons et des sifflets avertissent le navire en danger de changer sa course, et de prendre la bonne voie. Et quand un malheureux vaisseau donne sur ces côtes, et que les hommes de l'équipage, à moitié noyés et souvent demi-vêtus, atteignent le rivage, ils n'ont qu'à suivre la grève dans n'importe quelle direction où ils ne tarderont pas à voir des planchettes clouées aux arbres qui les guideront sûrement.

En maintes directions on voit de ces planchettes avec une main peinte dessus, le doigt tourné vers la route qu'il faut suivre, et indiquant, à chaque étape, la distance à parcourir pour arriver au pre-

mier dépôt de provisions, ou à la première maison de refuge. Enfin, voilà que ces hommes, épuisés par les fatigues et mourants de faims, aperçoivent un des endroits de refuge tant désirés,—ils sont sauvés, car le gardien compatissant qui les reçoit est pourvu de quinze quarts de farine, sept quarts de lard, cinq quarts de pois, de viandes en conserve, de hardes, de couvertures, de toute une pharmacie et d'une habitation chaude. Ils resteront ici jusqu'à ce que leur sort soit connu ; on les ramène alors sur la terre ferme, d'où ils sont renvoyés dans leurs foyers.

Le Bureau de Commerce de l'Angleterre pourvoit largement aux dépenses des équipages de navires anglais, les consuls étrangers agissent de même envers ceux de leur nationalité, et le gouvernement de la Puissance paie les frais qu'entraînent les naufrages de nos propres vaisseaux.

Mais, autrefois, aucuns de ces moyens de sauvetage n'existaient et, que de malheureux naufragés qui, n'étant pas engloutis par les flots, ou broyés par les rochers, ont été jetés sur les côtes désertes et inhospitalières de l'île, dépourvue de toutes les choses nécessaires à la vie. Les souffrances qu'endurèrent quelques-uns de ces naufragés surpassent l'imagination.

Le plus lamentable de ces naufrages est bien celui de la frégate française *La Renommée,* en 1736. Ce

vaisseau de 300 tonneaux, armé de 14 canons et commandé par M. de Freneuse, vint se jeter "à un quart de lieue de terre, sur la pointe d'une batture de roches plates, éloignée d'environ huit lieues de la pointe méridionale de l'Anticosti."

Le récit qu'en a fait le P. Crespel, qui faisait partie de l'équipage, est tellement navrant, que je me permets de l'insérer ici, persuadé qu'il devra intéresser le lecteur. Je l'emprunte à un des ouvrages de M. Faucher de Saint-Maurice, sur ses admirables études sur le bas du fleuve :

—" C'était le 3 novembre 1736 que M. de Freneuse partait de Québec avec 54 hommes à son bord pour se rendre à Larochelle, France. Tout s'était passé sans aucune avarie jusqu'au 14 au matin. Il y avait bien eu, de fois à autre, quelque saute de vent qui, jeté au nord-nord-est, avait passé au nord-est, puis à l'est-nord-est, puis à l'est, pour finir par se fixer pendant deux jours au sud-sud-est. Jusque là, solide et neuve, la *Renommée* se comportait admirablement, et les ris pris dans les huniers, elle louvoyait au large de l'Anticosti, se gouvernant sur son compas au sud-est-quart-est, puis au sud-est. Tout à coup, le vent fraîchit et se mit à souffler en tempête ; la lame se creuse, devient fatigante, et en voulant virer à terre, le navire touche, se met à talonner et embarque aussitôt d'énormes paquets de mer. Il n'en fallait pas plus

pour faire perdre la tête à une partie de l'équipage, et seul le maître canonier eut en ce moment le sang-froid de sauter dans la soute aux provisions, d'y prendre ce qu'il put de biscuits, de monter quelques fusils, un baril de poudre et une trentaine de gargoussss, et d'entasser le tout dans le petit canot. Une vague venait d'ajouter encore aux plaintes et à la confusion en emportant le gouvernail de la *Renommée*, et le mât d'artimon, rompu à coups de hache, étant tombé sur la hanche de bâbord, faisait prêter la bande au malheureux navire.

" Impassible au milieu de tout ce chaos, M. de Freneuse donna l'ordre de hisser la chaloupe sur ses porte-manteaux. Vingt personnes embarquent ; mais au moment où la dernière prend place, un des palans manque, et la moitié de cette grappe humaine est précipitée dans l'abîme, pendant que ceux qui restent se cramponnent au plat-bord de l'embarcation, suspendue en l'air. Pas un muscle n'a bronché sur la figure de M. de Freneuse, à la vue de cette nouvelle catastrophe ; d'une voix forte, il donne l'ordre de filer le palan d'arrière, mais au moment où la chaloupe reprend son équilibre et touche au flot, une vague brise le gouvernail de l'embarcation, et, mal assise, elle est rasée coup sur coup par deux lames. On parvînt pourtant à pousser au large. Un des sous-officiers gouverne le

mieux possible avec un mauvais aviron, et matelots et passagers, tous trempés par la pluie qui tombait par torrent et masquait l'atterrage, la figure fouettée par les embruns de la mer, rament au plus près, en récitant à haute voix le *confiteor* et en s'unissant au P. Crespel, qui psalmodiait les versets du *miserere*. Pendant ce temps, un ressac terrible bat à la côte. On l'entend clairement à bord. Le bruit va grandissant. Tout à coup la chaloupe entre dans le tourbillon mugissant ; une lame énorme l'empoigne, la soulève, la chavire et roule chacun pêle-mêle et meurtris sur le sable et les galets de la grève.

" Un nouvel acte de sang-froid venait de prolonger les jours de ces malheureux ; car, voyant la chaloupe grimper sur le dos de la dernière vague et prévoyant qu'elle la reporterait au large, lors de son retour, un matelot avait passé un grelin dans un organeau, l'avait enroulé autour de son poignet et s'était laissé porter à terre avec lui.

" La mer venait de lâcher sa proie, mais la position des naufragés n'en était guère devenue meilleure. Le hasard les avait jetés sur un îlot que la marée haute recouvrait, et en gagnant la terre ferme, ils faillirent périr une troisième fois, car il fallait traverser à gué la rivière du Pavillon.

" Quelques heures après, le petit canot monté par six personnes venait les rejoindre. Elles rap-

portaient que dix-sept matelots n'avaient pas voulu abandonner M. de Freneuse qui ne pouvait se décider à quitter son navire, et on peut se faire une idée de cette première nuit passée par les uns sans abri et sans feu sur cette terre de l'Anticosti, par les autres sur un navire battu en brèche par la mer, et avec la certitude d'être engouffrés d'une minute à l'autre.

"A minuit, la tempête était dans toute sa violence, et chacun avait perdu l'espoir de se sauver, lorsqu'au petit jour on s'aperçoit que le navire tenait bon. La violence du flot était tombée ; il n'y avait pas une minute à perdre pour le sauvetage, et chacun se mettant à l'œuvre, on embarqua des provisions avariées, les outils du charpentier, du goudron, une hache, quelques voiles, puis il fallut regagner terre, et le capitaine de Freneuse, les larmes aux yeux, et emportant son pavillon, fut le dernier à quitter l'épave de la *Renommée*.

" Cette seconde nuit, passée sur l'île, fut encore plus triste que la première, car il tomba deux pieds de neige, et, sans les voiles, tout le monde serait mort de froid. Ces rudes débuts ne découragèrent personne ; de suite on se mit au travail. Le mât d'artimon de la *Renommée* était venu au plain ; on tailla dedans une quille nouvelle pour la chaloupe ; elle fut calfatée avec soin, et son étembot et ses bordages furent refaits à neuf. Pendant que les

uns coupaient du bois, les autres faisaient fondre la neige; bref, on créait le plus d'occupations possibles pour tâcher d'oublier, mais, hélas ! à ces heures de travail succédèrent bientôt les heures d'épuisement. Les malheureux naufragés avaient au moins une perspective de six mois à passer sur l'île d'Anticosti, puisqu'il leur fallait y attendre l'ouverture de la navigation. Or, les navires qui passaient alors de Québec en France n'emportaient que pour deux mois de vivres. Au moment où elle avait touché, la *Renommée* avait déjà onze jours de mer ; une partie des provisions étaient avariée par le naufrage, et en s'astreignant à la plus stricte économie, c'est-à-dire en ne distribuant à chacun qu'une maigre ration par vingt-quatre heures, on pouvait—tous calculs faits—prolonger sa vie de quarante jours ! A cette incontestable certitude était venu se joindre l'hiver, arrivé dans toute sa rigueur. La glace rendait le navire inaccessible ; six pieds de neige couvraient le sol, et pour comble de désespoir les fièvres venaient de faire leur apparition et exerçaient de faciles ravages sur ces natures émaciées.

« Il fallut donc une décision suprême.

« Un poste français passait alors l'hiver à Mingan, où il s'occupait à faire la chasse au loup-marin. Pour s'y rendre, il fallait d'abord faire quarante lieues de grève avant d'atteindre la pointe nord-

ouest de l'île, puis comme le dit le P. Crespel, " descendre un peu à travers douze lieues de haute mer." On agita l'idée de se diviser en deux groupes, dont l'un devait rester à la rivière au Pavillon, pendant que l'autre irait à Mingan chercher du secours. Lorsque cette proposition fut soumise en conseil chacun la trouva inattaquable, mais la grande difficulté consistait à désigner ceux qui seraient du premier groupe et ceux qui feraient partie du second. C'était à qui ne resterait pas en arrière.

" Dans cette pénible alternative, le P. Crespel eut recours à Dieu. Le 26 novembre, il dit la messe du Saint-Esprit, et dès que le sacrifice eût été terminé, vingt-quatre hommes se levèrent et prirent la résolution de se résigner à la volonté divine, assurant qu'ils hiverneraient coûte que coûte à la rivière au Pavillon.

Cet acte d'abnégation tranchait le nœud gordien. Tout cette nuit-là fut employée à entendre des confessions, et le lendemain, après avoir laissé des provisions à ces braves gens et leur avoir juré sur les Saints-Evangiles qu'ils reviendraient les reprendre aussitôt que possible, le capitaine Freneuse, le P. Crespel, M. de Senneville, suivis de trente-huit personnes, prirent le chemin de l'inconnu. La misère et le danger avaient nivelé la position de tous ces hommes, et avant de se quitter,

officiers et matelots s'étaient embrassés en pleurant. Hélas! bien peu devaient se revoir.

" En partant, M. de Freneuse avait subdivisé ses gens en deux sections: treize d'entre eux manœuvraient le petit canot et vingt-sept s'embarquèrent dans la chaloupe. Jusqu'au 2 décembre, cette navigation de conserve fut affreuse; à peine gagnait-on chaque jour deux ou trois lieues qu'il fallait faire à la rame, et par un froid intense. Le soir, on dormait sur la neige, et pour toute nourriture ces pauvres abandonnés n'avaient qu'un peu de morue sèche et quelques gouttes de colle de farine détrempée dans de l'eau de neige.

" Le 2 décembre, le temps s'était mis au beau; une petite brise soufflait sans âpreté, et la joie renaissait sur ces figures hâves et décharnées, lorsqu'en voulant doubler la pointe sud-ouest, la chaloupe qui allait à la voile fit la rencontre d'une houle affreuse, et en manœuvrant pour lui échapper, perdit le canot de vue. Plus tard, on sut ce qu'il était devenu; il s'était laissé affaler; mais comme pour le quart d'heure il fallait faire terre au plus vite, on fini par y parvenir à deux lieues de là, au milieu de mille précautions. Un grand feu fut allumé sur la côte pour indiquer aux retardataires où se trouvaient les gens de M. de Freneuse, puis après avoir mangé un peu de colle, ils s'endormirent dans l'eau et dans la neige fondante pour n'être

réveillés que par une tempête terrible qui, dès ses premières bourrasques, avait jeté la chaloupe à la côte. Il fallut s'occuper à la réparer de suite, mais ce contre-temps eut son bon côté, car deux renards qui étaient venus rôder dans les environs furent pris au piége, et cette viande fraîche devint par la suite d'un grand secours.

" Dès le 7 décembre, M. de Freneuse put reprendre la mer, mais le cœur navré, car malgré de nombreuses reconnaissances, il n'avait pu découvrir aucune trace de son canot. A peine la chaloupe eut-elle fait trois heures de marche qu'une nouvelle tempête l'assaillissait au large ; pas un havre, pas une crique ne s'offrait sur la côte pour donner refuge à ces malheureux, et cette nuit-là fut peut-être une des plus terribles qu'ils eurent à endurer ; car ils la passèrent à errer au milieu des vagues et des glaces, dans une baie où le grappin ne mordait pas. On ne réussit à débarquer qu'au petit jour, au milieu d'un froid brûlant qui ne tarda guère à faire prendre la baie, et avec elle la chaloupe qui, dès lors, devînt inutile.

" Il fallut donc se décider à ne pas pousser plus loin. Les provisions furent débarquées ; et de suite on se mit à l'œuvre pour construire des cabanes en branche de sapin (1), ainsi qu'un petit dépôt, où

(1) Le P. Crespel qui, dans ses missions chez les Outagamis s'était mis au fait de cette étude d'architecture primitive, avoue ingénûment que sa cabane était la plus commode.

les vivres furent disposées de manière à ce que personne ne pût y toucher sans être aussitôt vu par les autres. Puis, on adopta un règlement pour leur distribution. Chacun eut droit à quatre onces de colle par jour, et on fit en sorte que deux livres de viande de renard pussent servir au repas quotidien de 17 hommes ! Une fois la semaine, une cuillérée à bouche de pois venait rompre la monotonie de cette cuisine, et en vérité, dit le P. Crespel, c'était le meilleur de nos diners. Les exercices du corps devinrent obligatoires. Léger, Basile et le P. Crespel allaient couper des fagots et faire du bois ; d'autres transportaient l'approvisionnement aux cabanes ; les troisièmes traçaient et entretenaient la route qui menait à la forêt. Au milieu de toutes ces occupations, les épreuves ne faisaient guère défaut. La vermine rongeait ces malheureux qui n'avaient qu'un change pour tous vêtements ; la fumée des huttes et les éblouissantes blancheurs de la neige donnaient à la plupart de douloureuses ophtalmies, et la mauvaise nourriture jointe à l'eau de neige avait engendré la constipation et la diabète sans faire pour cela ployer d'un cran l'énergie de ces hommes de fer.

“ Le 24 décembre, le P. Crespel fit dégeler quelques gouttes de vin : la Noël approchait et il se préparait à dire la messe de minuit. Elle fut célébrée sans pompe, ni ornements, dans la plus grande

des cabanes, et ce devait être un spectacle sublime que de voir tous ces abandonnés se recueillir au milieu des solitudes de l Anticosti, et, dans leur dénuement sans exemple, se rapprocher de cet enfant nu et couché dans une étable, pour mêler leurs larmes aux siennes et pour l'y adorer.

" L'année 1737 devait débuter pour ces pauvres gens d'une manière terrible. Dès l'aube du jour de l'an, Foucault, envoyé à la découverte, revînt avec la poignante nouvelle que la chaloupe avait été enlevée par les glaces. Pendant cinq jours, ce ne furent que gémissements et lamentations. Tout le monde se sentait perdu ; chacun voulait mourir ; l'esprit de suicide passait et repassait sans cesse dans tous ces cerveaux troublés par tant de malheurs, et le P. Crespel ne cessa, pendant ce temps, de leur démontrer tou'e la grandeur de l'apostolat de la souffrance qui avait été la seule voie que Dieu avait prise pour racheter le genre humain. Il les supplia de se confier en la miséricorde divine, célébra le jour des Rois une seconde messe du Saint-Esprit pour le prier de donner sa force et ses lumières à ces âmes si éprouvées, et parla dans son sermon de la grandeur de la mission qui incombe à ceux qui se dévouent pour sauver les autres. Touchés par ses bonnes paroles, Foucault et Vaillant s'offrirent pour aller à la recherche de la chaloupe.

" —Tant il est vrai, ajoute finement le P. Crespel, dans quelque situation que l'on soit, on aime toujours à s'entendre élever; l'amour-propre ne nous quitte qu'avec la vie.

" Bien leur prit de cet excès de zèle. Deux heures après, ils accouraient tous joyeux, et annonçaient à leurs camarades qu'en fouillant la grève et le bois, ils étaient tombés sur un ouigouam indien et deux canots d'écorce abrités sous des branches. Comme trophées de leur expédition, ils emportaient une hache et de la graisse de loup-marin.

" L'île était donc habitée ? Il n'y avait plus à en douter, et les éclats de la joie la plus vive succédèrent aussitôt au plus sombre des chagrins. Chacun sentait le courage lui revenir, et le lendemain fut tout aussi joyeux, car en poussant plus loin leurs excursions, deux matelots découvrirent la chaloupe arrêtée au large, dans un champ de glace, et en revenant au camp avec l'heureuse nouvelle, ils firent l'inappréciable trouvaille d'un coffre plein d'habits que le flot avait arraché à la *Renommée*, et que les hasards de la mer étaient venus apporter là.

" Mais tous ces rires ne durèrent qu'un éclair, car l'épreuve allait revenir plus amère que jamais.

" Déjà, le 23 janvier, le maître-charpentier était mort presque subitement : des symptômes alarmants

s'accentuaient, et presque tous les hommes avaient les jambes enflées. Le 16 février, un coup terrible vînt foudroyer le camp : le capitaine de Freneuse s'en était retourné vers Dieu, au milieu des prières de l'extrême-onction. Puis ce fut le tour de Jérôme Rosseman, puis celui de Girard, puis celui du maître-canonier qui, avant de mourir, abjura le calvinisme. Chacun, avant l'heure suprême, se confessait au P. Crespel, puis s'éteignait saintement dans la résignation. Quand tout était fini, les moins faibles se levaient, traînaient au dehors les cadavres de leurs camarades et les amoncelaient dans la neige, à la porte de la cabane, car nul n'avait la force d'aller plus loin.

“ Les éléments conjurés luttaient avec ces angoisses terribles. Le 6 mars, une tempête de neige se déchaîne sur l'île et écrase sous une avalanche la cabane du P. Crespel, le forçant à venir se réfugier dans celle des matelots qui était plus spacieuse. Là, pendant trois jours, ils furent retenus prisonniers par l'ouragan, sans pouvoir allumer de feu, n'ayant rien à manger, ne se désaltérant qu'avec de la neige fondue et voyant périr de froid cinq de leurs camarades. A tout prix, il fallait sortir de ce tombeau. En unissant leurs efforts, ils réussirent à déblayer la neige ; puis, ils vont aux provisions. Hélas ! le froid est piquant ; un quart d'heure a suffi pour geler les pieds et les mains de Basile et de Fou-

cault, qu'il faut rentrer à bras dans la cabane. Grâce cependant au dévouement de ces deux hommes, une ration de trois onces de colle vint alors rompre ce jeûne de trois jours, mais elle fut mangée avec tant d'avidité que tous faillirent en mourir. Encouragés par l'exemple de Basile et de Foucault, Léger, Furst et P. Crespel courent au bois pour remporter quelques fagots. Dès huit heures du soir cette maigre provision était déjà consumée, et le froid fut si intense cette nuit-là, que le sieur Vaillant père fut trouvé mort sur son lit de branche de sapin. Il fallut songer à changer de cabane et à déblayer celle du P. Crespel : elle était plus petite et pouvait être plus facilement chauffée. On ne peut imaginer rien de plus navrant que le sombre défilé qui se fit alors, les moins éclopés portant sur leurs épaules MM. de Senneville et Vaillant fils qui tombaient par morceaux, pendant que Le Vasseur, Basile et Foucault, ayant les extrémités gelées, se traînaient sur leurs coudes et sur leurs genoux.

" Le 17 mars, la mort vint mettre un terme aux souffrances de Basile, et le 19 Foucault, qui était jeune et d'une grande force musculaire, s'éteignit après une agonie terrible. Les plaies de ces malheureux ne pouvaient être pansées qu'avec de l'urine, et des lambeaux de vêtements arrachés aux morts servaient de charpie aux vivants. Douze

jours après ces deux départs, les pieds de MM. de Senneville et Vaillant se détachèrent de leurs jambes: leurs mains tombèrent en putréfaction, mais au milieu de ces douleurs et de cette infection, ils ne cessèrent de mettre leur confiance en Dieu et d'unir leurs souffrances à celles du Christ. Le P. Crespel était tout ému de cette foi inébranlable et de cette résignation sublime qui semblaient se refléter sur les autres; car, au milieu de toutes ces horreurs, pas un mot de découragement ne se faisait entendre. Chacun essayait d'apporter à son voisin quelques distractions ou quelques douceurs, et ce fut ainsi que le 1er. avril, en allant à la découverte du côté où les canots d'écorce étaient cachés, Léger ramena au camp un indien et sa femme.

" C'étaient les premières figures humaines qu'on eût vues depuis le départ de la rivière au Pavillon, et le P. Crespel, qui parlait à merveille plusieurs idiomes sauvages, expliqua à ces nouveaux hôtes leur triste situation et les supplia les larmes aux yeux d'aller à la chasse et de leur apporter des vivres. L'indien promit solennellement. Le lendemain arrive, deux jours, trois jours se passent et le peau-rouge ne revient pas; alors n'y pouvant plus tenir, Léger et le P. Crespel se traînent jusqu'au ouigouam, mais pour constater avec terreur qu'un des canots était disparu! Rendues pru-

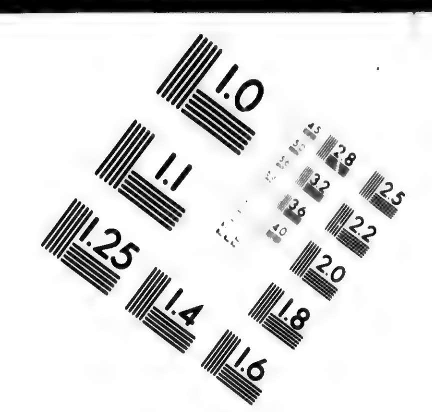
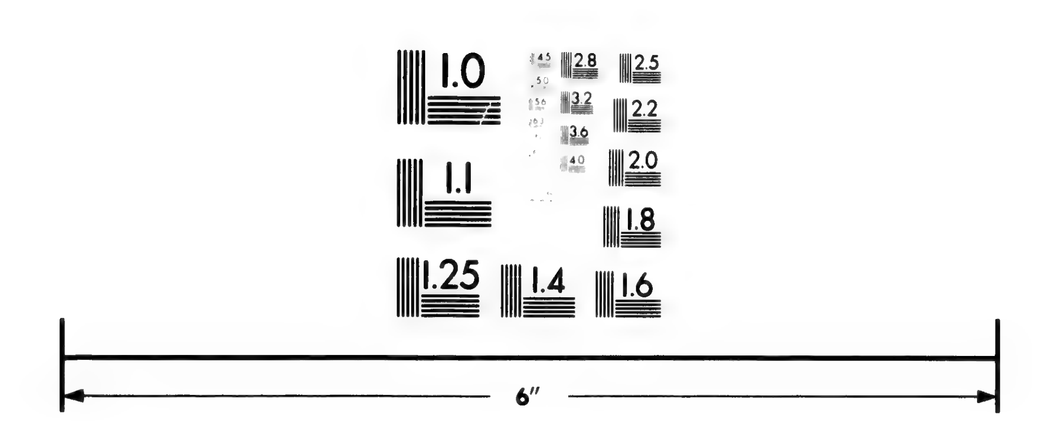


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

dentes par le malheur, ces deux ombres décharnées s'attellent alors sur celui qui restait, le transportent jusqu'à leur cabane et l'attachent à leur porte, bien persuadées que l'un des indiens ne quittera pas l'île sans venir réclamer sa propriété.

" Hélas! nul ne vînt, excepté la terrible visiteuse accoutumée, la mort, qui enleva successivement MM. Le Vasseur, Vaillant, fils, âgé de seize ans, et de Senneville qui en avait vingt, et était fils du lieutenant du Roy, à Montréal. Dégagé du soin des malades et n'ayant plus de vivres, le P. Crespel réunit alors en conseil les survivants, et il fut décidé de quitter cet endroit funeste et de partir en canot. Pour rendre serviable l'embarcation de l'indien, on l'enduisit de graisse, des avirons furent dégrossis, et le 21 avril fut désigné comme le jour de l'embarquement.

Une moitié de jambon de renard composait alors tout le garde-manger de cette troupe d'affamés. Il avait été entendu qu'on en boirait le bouillon, réservant la viande pour le lendemain, mais dès que les parfums de cet étrange pot-au-feu se firent sentir, chacun se jeta comme un loup sur le gigot, qui fut mangé en un tour de main. " Bien loin de de nous rendre nos forces, cet excès nous en ôta," dit la relation laissée par le P. Crespel, de sorte que le lendemain ils se réveillèrent affaiblis, plus malades qu'auparavant, et qui plus est, sans res-

sources. Deux jours se passèrent alors dans la faim et le désespoir; personne ne voulait lutter plus longtemps contre la mort, et déjà la plupart s'étaient jetés à genoux sur la grève en disant les litanies des agonisants, lorsqu'un coup de fusil retentit sur le rivage.

" C'était l'indien qui, en propriétaire prévoyant, venait savoir ce qu'était devenu son canot. En l'apercevant, les malheureux se traînent vers lui, poussant les plus navrantes des supplications, mais le sauvage n'entend pas de cette oreille et prend la fuite. Le P. Crespel et Léger sont en bottes; qu'importe? Ce nouvel abandon rend l'haleine à ces moribonds; ils se mettent à donner la chasse au fugitif, traversent tant bien que mal la rivière Becsie et finissent par rejoindre le fuyard, qu'un enfant de sept ans embarrasse dans sa course. Pris comme un lièvre au collet, le peau rouge, redevenu diplomate, leur indique un endroit du bois où il a caché un quartier d'ours à demi-cuit, et tous ensemble, indien et français, passent la nuit blanche à s'observer mutuellement du coin de l'œil.

" Le lendemain, le P. Crespel intime au sauvage l'ordre de le conduire au camp de sa tribu. Le canot, contenant l'enfant devenu un otage, est placé sur un traîneau; Léger et le père récollet s'attellent dessus pendant que l'indien marche devant et sert de guide. Au bout d'une lieue de marche la

petite caravane débouche sur la mer, et comme c'était la route la plus courte, on se décide à la prendre. Mais ici s'élève une nouvelle difficulté. Le canot ne peut contenir que trois personnes, et l'indien a désigné pour l'accompagner son enfant et le P. Crespel qui s'embarque au milieu des lamentations de ses camarades, à qui, cependant, il réussit à arracher le serment de suivre le rivage dans la direction prise par l'embarcation.

" Le soir de ce jour-là, l'indien proposa au père de descendre à terre pour y faire du feu, et ce dernier y consentit avec d'autant plus de plaisir que la bise était mordante ; mais étant monté sur un monticule de glace pour examiner les alentours, le sauvage profita de ce que le père avait le dos tourné, pour gagner le bois avec son enfant.

" La mort seule pouvait maintenant mettre fin à cette série de catastrophes. Abandonné de tous, le P. Crespel s'appuya sur le canon de son fusil, remit ses peines entre les mains de Dieu et récita les versets du livre de Job. Pendant qu'il priait ainsi, il fut rejoint par Léger. Avec des larmes dans la voix, ce dernier lui annonça que son camarade Furst était tombé d'épuisement à une distance considérable de là, et qu'il avait été obligé de le laisser sur la neige.

" En ce moment, un coup de fusil retentit. La forêt s'ouvrait à quelques pas de là : Léger, que le

courage n'avait pas encore laissé, décide le père récollet à l'y accompagner, et au moment de s'y engager, un deuxième coup de feu se fait entendre. Rendus de plus en plus prudents par l'expérience, les deux abandonnés se gardent bien d'y répondre. Ils marchent, se guidant sur l'endroit d'où viennent ces détonations, et bientôt ils débouchent sur une clairière où fumait la cabane d'un chef indien.

"Ce brave homme leur fit le plus touchant accueil, tout en leur expliquant l'étrange conduite du guide du P. Crespel, qui ne les avait ainsi abandonnés que par crainte du scorbut, de la variole, et du "mauvais air."

"Enfin, ceux-ci étaient sauvés! mais tout n'était pas fini, puisque Furst restait en arrière. Le P. Crespel offrit en cadeau son fusil au chef pour le décider à l'aller chercher. Ce fut peine inutile, "et M. Furst, dit la relation, passa la nuit sur la neige, où Dieu seul put le garantir de la mort, car dans la cabane même, nous endurâmes un froid inexprimable, et ce ne fut que le lendemain, comme nous nous disposions à aller au devant de lui, que nous le vîmes arriver."

"Deux jours furent alors consacrés au repos, et pendant ce court espace de temps ces malheureux, qui n'oubliaient pas le serment fait à ceux qui étaient restés à la rivière au Pavillon, recouvrirent assez de leurs forces pour s'embarquer le 1er mai

et mettre sur le cap sur Mingan. Le P. Crespel fut le premier à y arriver; car le vent étant tombé en route, ce vaillant homme dans sa hâte de faire expédier aussitôt que possible des secours à ses camarades, s'était fait mettre sur un canot d'écorce et l'avait pagayé seul, l'espace de six lieues de mer.

" M. Volant était chef du poste de Mingan : il reçut ses compatriotes à merveille. Pas un instant ne fut perdu pour aller aux secours de l'équipage de la *Renommée*. Une grosse chaloupe armée et bien approvisionnée fut dépêchée sous son commandement.

" M. Volant emmenait avec lui le P. Crespel, Furst et Léger.

" Dès qu'ils furent par le travers de la rivière au Pavillon, une salve de mousquetterie fut tirée. Alors on vit quatre hommes, qui ressemblaient à des fauves, sortir du bois, se jeter à genoux, et tendre des bras suppliants vers la chaloupe.

" Les soins les plus empressés furent donnés à ses gens qui n'étaient plus que de véritables squelettes. Pendant les pérégrinations du P. Crespel et de sa troupe, ces pauvres matelots avaient eux aussi endurés d'incroyables souffrances. Tour à tour, ils avaient vu leurs camarades tomber, décimés les uns par le froid, les autres par les maladies gangré-

neuses, tous par l'inanition. Les vivres avaient fini par manquer complétement, Alors on eut recours aux expédients ; tout y passa, jusqu'aux souliers des morts que l'on faisait bouillir dans de la neige, puis griller sur la braise, et quand cette dernière ressource manqua, on se rejeta sur les culottes de peau. Il n'en restait plus qu'une, lorsque M. Volant était arrivé en sauveur, et devant ces inénarrables misères, ce dernier comprit toutes les précautions dont il fallait user. Des ordres sévères furent donnés pour qu'on ne distribua que peu de nourriture à la fois à ces estomacs qui en avaient perdu l'habitude, mais, malgré cela, l'un des survivants, un breton nommé Tenguy, mourut subitement en avalant un verre d'eau-de-vie, et la joie fit perdre la raison à Tourillet, un autre de ses camarades d'infortune. Quant aux deux autres, Baudet et Bonau, tous deux originaires de l'île de Rhé, ils se mirent à enfler par tout le corps, et la chaloupe de M. Volant fut changée en infirmerie, pendant qu'à terre on s'occupait à donner la sépulture aux vingt-un cadavres qui indiquaient l'endroit où la première escouade des matelots de la *Renommée* avait passé son dernier hiver.

“ Une modeste croix indiqua le lieu où ils avaient souffert, où ils s'étaient résignés et où le sacrifice avait été consumé, puis on reprit la mer, côtoyant le rivage à distance rapprochée et remontant

à petites journées, afin de découvrir les traces des gens du canot. A quelques lieues de l'endroit où s'élève aujourd'hui le phare gardé par M. Pope, les gens de M. Volant découvrirent les corps de deux hommes qui gîsaient sur la grève, à quelques pas des fragments d'une petite embarcation. C'était là ce qui restait pour indiquer le sort des treize hommes qui avaient vogué de conserve avec la chaloupe de M. de Freneuse, jusqu'au moment où ce dernier les avait perdu de vue, en doublant par une grosse mer la pointe sud-ouest, le soir du deux décembre 1736."

Quarante-six ans auparavant, en 1690, un des vaisseaux de la flotte de l'amiral Phipps, commandé par le capitaine Rainsford, vint s'abattre sur les brisants de l'île, où il débarqua avec quelques-uns de ses compagnons. Plusieurs furent noyés en essayant de prendre terre, et les autres, s'installèrent le mieux qu'ils purent sur la côte où de terribles épreuves les attendaient. Chaque homme dût se contenter d'une ration de deux biscuits, une demi-livre de lard, une demi-livre de farine, une pinte et quart de pois et deux petits poissons.

On se trouvait au commencement de l'hiver. La maladie acheva de décimer ces malheureux. Quarante hommes moururent du scorbut en quelques semaines. La faim qui les torturait était telle, que

les plus faibles étaient obligés de se cacher ou de veiller pour conserver leur ration.

Enfin, le 25 mars 1691, n'y pouvant plus, cinq matelots résolurent, malgré leur extrême faiblesse, de s'embarquer dans une petite chaloupe échappée du naufrage et de se diriger sur Boston, où ils arrivèrent après une navigation de trente-cinq jours.

On fut touché du malheur de ces pauvres gens, et des secours furent de suite dépêchés au-devant du capitaine Rainsford, qui, comme il l'avoue lui-même, n'échappa à la mort que par miracle.

L'amiral Phipps, après la conquête de l'Acadie, remonta le fleuve Saint-Laurent avec une nombreuse flotte, vint mettre le siége devant Québec, le 16 octobre 1690. Après sept jours de tentatives infructueuses pour s'emparer de cette ville, il dût lever l'ancre et regagner Boston, et ce fut en s'enfuyant ainsi de Québec que ce naufrage eut lieu.

En novembre 1880, la barque anglaise *Bristolian*, commandée par le capitaine McLimont, et montée par quinze hommes d'équipage, de même que le brigantin canadien le *Pamlico*, avec neuf hommes d'équipage, vinrent échouer sur l'île d'Anticosti, le premier près de la rivière Becksie, et le second dans la baie aux Fraises.

L'on m'a rapporté que les quelques pêcheurs qui se trouvaient dans la baie aux Fraises pénétrèrent dans l'eau à travers la glace jusqu'aux épaules,

pour porter secours à l'équipage du *Pamlico*. Ces hommes, presque gelés et trempés jusq'aux os, furent amenés sur le rivage, où l'on alluma des feux pour les réchauffer ; le dévouement et la charité de ces pêcheurs généreux les sauvèrent d'une mort certaine ; ils ne tardèrent pas à reprendre leurs forces, et purent regagner leurs foyers

Mais le sort des victimes du *Bristolian* fut bien pire.

D'énormes paquets d'eau glacée balayent le pont du navire, et emportent un homme de l'équipage, incapable de résister au choc des glaces.

Les pauvres matelots sont épuisés et mouillés jusqu'aux os, et deux d'entr'eux s'affaissent sur le pont, où leurs cadavres gelés demeurent ensevelis sous probablement douze pieds de glace.

Deux autres succombent au froid et expirent en atteignant le rivage.

Le reste de l'équipage, possédant sans doute des vêtements plus chauds, trouva un abri dans le cabanon du seul pêcheur de l'endroit, qui les accueillit avec la plus touchante charité chrétienne, quoique ce supplément de peronnes dût se faire sentir bien lourdement sur cette pauvre famille, déjà maigrement pourvue des choses nécessaires à la vie.

On dépêcha un homme vers la station télégraphique de la Pointe Sud-Ouest, à une distance de 42 milles, la seule qui fût alors en opération ; quelques

heures plus tard, j'apprenais la nouvelle de ce désastre, et mon département avisa de suite aux moyens de secourir les naufragés.

On expédia le premier navire qu'on put trouver avec des provisions, des médicaments, et un médecin dont les soins seraient, sans doute, requis.

Ce vaisseau, après deux jours de navigation, arriva en vue de l'île, dans la baie Ellis, où les survivants de l'équipage reçurent tous les soins possibles. Il leur fallut faire cependant un trajet de quatorze milles pour se rendre à cette baie, qu'ils atteignirent non sans avoir surmonté de nouvelles et terribles difficultés. Le délire s'était emparé du capitaine McLimont. Il fut emmaillotté de couvertures et attaché sur un traîneau à chien appelé cométique, et amené sur la côte couverte de glaces jusqu'à cet endroit.

Le long du chemin, le traîneau enfonça sous la glace ; la capitaine, déjà si souffrant, fut plongé dans l'eau jusqu'au cou, et l'on craignit même pour un instant qu'il ne disparût tout à fait. Ses hommes, cependant, quoique transis par le froid, le tirèrent de ce mauvais pas, avant que l'eau pût pénétrer l'épaisseur des couvertures qui le recouvraient, mais quand il arriva à la baie Ellis, on aurait dit une masse de glaçons.

Quelques jours après, un goëleton fut pris dans

les glaces à cette même baie Ellis, et ne put s'en dégager.

Quant au capitaine McLimont et aux équipages du *Bristolian* et du *Pamlico*, surpris par un changement subit de température qui avait tourné sérieusement au froid, ils furent embarqués à la hâte à bord du vaisseau qui fit voile vers Gaspé, où ils arrivèrent heureusement le jour suivant, les voiles complètement raides et formant autant de nappes de glaces. Là, ils s'habillèrent chaudement, se munirent de mocassins et de plusieurs paires de bas, pour se protéger les pieds devenus sensibles par la gelée, et se rendirent, après un trajet par terre de six jours, à Campbellton, d'où ils regagnèrent leurs foyers, les uns par chemin de fer, les autres par steamer venant d'Halifax.

L'infortuné capitaine McLimont fut laissé à Gaspé dans un état critique. Ses membres avait tellement souffert du froid qu'il lui fallut subir l'amputation d'une partie des pieds et des mains.

Un autre homme de l'équipage fut aussi laissé à Gaspé, sous les soins du médecin, mais j'ai su depuis qu'il était en voie de guérison ainsi que le capitaine.

Comme plusieurs des hommes de l'équipage du *Bristolian* ne furent pas en état de quitter l'île en même temps que leurs compagnons, le gouvernement chargea le docteur Shea de les visiter, de les

soigner et de les ramener à terre, mais un contretemps leur ayant fait manquer la goëlette *Wasp*, envoyée au devant d'eux, ils se sont trouvés prisonniers sur l'île où ils ont passé l'hiver.

Les désastres répétés de cette même automne éveillèrent de bien vives sympathies chez les habitants de la côte, et causèrent beaucoup d'inquiétudes au ministre de la marine.

Le public, lui aussi, connaissant par les récits qu'il avait lus ou entendu raconter, les terribles souffrances auxquelles étaient exposés les malheureux naufragés sur l'île d'Anticosti, était impatient d'avoir des nouvelles. Aussi, publiâmes-nous toutes les dépêches reçues, et, autant que possible, les réponses que j'adressais.

Je reçus, dans un intervalle de quatre jours, tant du haut que du bas de Québec, quatre-vingt-treize messages télégraphiques auxquels je dus répondre, ayant presque tous rapport à des accidents maritimes, et aux moyens à prendre pour prévenir leur retour.

La baie au Renard a aussi son lugubre souvenir.

Un pêcheur, un jour, en visitant ses piéges, aperçut une corde sur le rebord d'un rocher, mais dans le mouvement qu'il fit pour s'en saisir, il entendit, non sans effroi, une cloche de navire qui se mit à tinter. Voulant reconnaître la cause de ce fait

extraordinaire, il contourna le rocher, et se trouva en présence de trente cadavres, triste débris du vapeur le *Granicus*, jeté sur la côte, en novembre 1828.

Tous ces hommes avaient succombé à une mort terrible, ayant eu à lutter contre le froid et la faim.

Les scènes qui précédèrent l'agonie de ces malheureux avaient dû être épouvantables, car çà et là gisaient des lambeaux de cadavres qui avaient dû leur servir de pâture.

Il n'y a presque pas d'endroits de l'Anticosti qui n'aient sa lugubre légende.

Lorsque vous parcourez cette île étrange, tout à coup vous vous trouvez en présence d'humbles croix vous indiquant le dernier repos de quelques pauvres naufragés.

Plus loin, vous lisez, non sans étonnement, l'épitaphe d'une jeune femme morte à 22 ans.

Mourir dans la fleur de l'âge, au milieu de sa famille et de ses amis, se savoir enterrée à côté des siens où des mains pieuses et amies embelliront notre tombe, en y déposant des fleurs, n'est pourtant pas gai ; mais périr par quelque épouvantable tempête, au milieu des horreurs d'une nuit sombre, et être ainsi déposé par des étrangers sur une côte abandonnée, est bien mélancolique; le froid vous gagne le cœur à cette pensée, et vous

quittez ce lieu en mêlant vos regrets aux murmures plaintifs que fait entendre la vague en courant sur la falaise.

RESSOURCES DE L'ILE

A part la chasse et la pêche, les ressources de l'île d'Anticosti sont fort restreintes. La culture y est presque nulle, le sol d'abord s'y prêtant difficilement, et sa position isolée la privant de communications faciles.

Un jour, il y a quelques années, ayant fait part au gouvernement d'un projet qui me semblait réalisable, pour venir en aide aux habitants naufragés, celui-ci mit généreusement à ma disposition les fonds nécessaires pour le mettre à exécution, et je suis heureux d'ajouter que mes efforts ont été couronnés des résultats les plus satisfaisants.

En 1874, nombre de pêcheurs de Terreneuve, leurrés par les promesses pompeuses d'une compagnie, sous la conduite d'un aventureux étranger, vinrent s'établir avec leurs familles sur cette terre promise. Il s'agissait ni plus ni moins que de fonder une vaste colonie, et de changer la face de l'île. On devait construire des chemins de fer, y créer des magasins et y faire la culture et la pêche sur une grande échelle. Ceux qui vinrent ainsi s'y établir reçurent des avances tant pour se loger que se pourvoir de provisions, ces avances devant être remboursées en produits de pêche.

Malheureusement cette compagnie, qui promettait tant, n'eut qu'un règne éphémère, car dès l'automne de la même année, elle n'était déjà plus en état de fournir des provisions aux nombreuses familles qui dépendaient d'elle.

Aussi, nos gardiens de phares nous transmirent des rapports les plus déplorables sur l'état des choses, et comme nous devions nous attendre à ce que nos dépôts de provisions seraient vidés pour empêcher ces gens de mourir de faim, la conséquence était que nous serions incapables de secourir les naufragés dans le cas de désastre.

Pour prévenir ce malheur, cent quarts de farine furent embarqués à bord du *Napoléon III* et distribués à ces pauvres familles. Ces secours ne firent que prolonger l'existence de ces malheureux, car, l'automne suivant les surprit manquant encore du nécessaire, et on eut lieu de craindre de nouveau les mêmes dangers qu'on avait appréhendés un an auparavant. Le gouvernement, alors, trouvant que ces gens devenaient un véritable fardeau, me manda de descendre à Gaspé pour y attendre le steamer *Lady Head*, revenant d'Halifax. Je devais, de là, faire voile vers l'île, avec ordre d'en ramener ces pêcheurs désillusionnés, et de les renvoyer, soit à Terreneuve, d'où ils venaient, ou dans tout autre lieu où il leur plairait d'aller. Mais sachant qu'ils n'avaient plus de demeures à Terreneuve, et que,

si on les transportait à Québec, ils se trouveraient indigents et sans ressources, en face d'un hiver rigoureux, je télégraphiai ces faits à Ottawa ; et sachant, de plus, que les pommes de terre venaient en abondance sur l'île, en quelque lieu qu'on les semât, je recommandai qu'il me fût accordé un octroi en argent pour acheter à Gaspé 200 à 300 barils de patates, qui, ajoutées à d'autres secours, aideraient ces gens à passer l'hiver. J'émis, de plus, l'idée de leur fournir la semence des pommes de terre, à condition qu'ils s'engageraient à en faire la culture. Je prévoyais par là, qu'en peu de temps, ils seraient en état de se suffire à eux-mêmes, et de secourir au besoin les naufragés, ces derniers soins devant leur être payés ! On accéda à ma requête et je visitai tous les établissements de l'île.

Je me renseignai sur les ressources des habitants, leur nombre, leur âge et leur condition. Tous me parurent des mieux disposés, n'ayant aucune intention de quitter l'île.

Je distribuai avec soin les secours, et leur conseillai de choisir quelques-uns d'entre eux pour recevoir le baril de pommes de terre, qui était alloué à chaque famille pour semence, outre les trois barils que je leur donnais pour se nourrir.

Enfin tout le monde prit part aux travaux nécessités par ce changement dans leur existence, et les

pommes de terre destinées aux semences furent placées en lieu sûr, à l'abri de la gelée.

Le rendement d'un baril de pommes de terre est d'environ quarante barils.

Le printemps suivant, chacun défricha un lopin de terre qu'il ensemença, et deux ans plus tard, les pommes de terre étaient en telle quantité sur l'île, qu'il en fut exporté une charge de goëlette sur notre marché.

Aujourd'hui, on en fait d'abondantes récoltes sur tous les points de l'île.

Le sol est bon, et lorsqu'il est épuisé, le varech. que l'on a sous la main, fournit le meilleur engrais du monde.

Lorsque des naufrages eurent lieu l'automne suivant (1880), on savait bien qu'il était facile de se procurer jusqu'à 500 minots de patates dans l'île.

Nos postes d'approvisionnements contenaient de la farine, du lard et des pois ; plusieurs têtes de beau bétail paissaient dans la baie Ellis ; des cochons gras, provenant de la race importée par le colonel Rhodes, étaient gardés à la baie des Anglais ; il y avait des logements pour tous, du bois de chauffage et de l'eau fraîche,—et cette île d'Anticost tant redoutée, où la faim et la mort attendaient les naufragés, pouvait maintenant fournir une nourriture abondante, et des logements plus chauds que

ceux dont jouissent des centaines de pauvres gens dans les grandes villes de Québec et de Montréal.

Il me faisait plaisir de penser que la sollicitude paternelle du ministère auquel je suis attaché, m'avait permis de mettre à exécution un projet qui donnait de si heureux résultats.

Le climat de l'île d'Anticosti n'est pas plus rigoureux que celui d'aucune des provinces maritimes.

Le sol est bon, et peut produire à peu d'exceptions près, les mêmes légumes et probablement les mêmes fruits que l'on récolte dans les provinces inférieures. Il est vrai qu'elle ne possède pas de havres ou endroits de mouillage naturels pour les gros vaisseaux; cependant quelques-unes de ses baies pourraient certainement servir de ports de refuge en y construisant des jetées, et l'on trouverait à portée tout le bois et la pierre nécessaires pour faire ces travaux.

En 1680, l'île d'Anticosti fut donnée par le gouvernement français à Joliette, en récompense de ses services.

Cet infatigable pionnier avait fait quarante-neuf voyages dans le fleuve et le golfe Saint-Laurent avant d'en dresser la carte ; le Mi-sissipi lui doit sa découverte ainsi que le pays des Illinois, et le roi de France, voulant lui *témoigner sa reconnaissance*, l'avait créé seigneur de l'île d'Anticosti.

Il y fonda un établissement, à la Pointe des Anglais, et s'occupa de la traite et de la pêche, mais sa vaste seigneurie, dit un historien du temps, ne valut jamais le plus petit fief de France.

En effet, Joliette mourut très pauvre, en 1700, et celui qui avait fait present à Louis XIV de la plus grande partie de l'Amérique Septentrionale, partagea le même sort que Cortès, "qui avait gagné plus de provinces à Charles-Quint, que le père de celui-ci ne lui avait laissé de villes."

Aujourd'hui on ne connaît pas même l'endroit où se trouve le tombeau de Joliette ! ! !

Après la conquête du Canada, l'île d'Anticosti devint l'apanage de quelques familles riches vivant en Angleterre, et quelques particuliers du Canada en possèdent certaines parties. Ce n'est que depuis peu qu'on parle en bien de l'île, mais ça prendra tout de même des années et des années avant qu'on la transforme en une région agricole de quelque importance, vu sa position géographique, qui l'isole complètement de tous les grands centres, et la classe particulière de gens qui l'habitent, c'est-à-dire de gens qui ne s'adonnent qu'à la pêche.

Malgré tout ce qui a été fait pour protéger les navires qui montent ou descendent le fleuve, il arrive cependant encore des naufrages, mais pas aussi souvent que naguère, dans les mêmes endroits ; ils

ont lieu généralement à quelques milles des côtes où l'on a placé des phares et des canons de brume.

Autrefois, de la baie de la Trinité à l'île Rouge, les naufrages étaient fréquents et les pertes de vies nombreuses. Depuis l'établissement des phares sur les Sept Iles, l'île aux Œufs, Portneuf, des bateaux-phares et des canons de brume sur les battures de Manicouagan et les récifs de l'île Rouge, ces dernières années, on n'a enrégistré que bien peu de naufrages sur la rive nord.

L'île aux Œufs a été témoin du plus grand désastre maritime qui soit arrivé dans le fleuve Saint-Laurent.

Le 30 juillet 1711, l'amiral Walker sortait de Boston avec 6,500 hommes de débarquement en destination de Québec. Jamais le fleuve Saint-Laurent n'avait vu une flotte aussi nombreuse et de si belle apparence. Dans la nuit du 22 août, un vent de rage se mit à souffler du côté de l'est, et d'épais brouillards répandirent partout une obscurité profonde. Un pilote canadien, prisonnier à bord, conseilla, mais inutilement, au commandant de ne pas courir trop au nord. Dans l'espace de deux heures, les vaisseaux anglais vinrent se heurter sur les écueils de l'île aux Œufs ; huit des plus gros vaisseaux furent mis en pièces avec une violence épouvantable, et le lendemain matin, deux mille cadavres gisaient sur les côtes de l'île. L'a-

miral rebroussa chemin, et regagna l'Angleterre, mais en entrant dans la Tamise, son propre vaisseau sauta. Cette catastrophe mit le comble aux mille contrariétés qu'il avait éprouvées dans sa tentative pour s'emparer du Canada.

—

UNE BALEINE

DANS LE PORT DE QUÉBEC.

—

On peut dire, sans croire à la fatalité, que les hommes naissent avec des prédispositions, des goûts différents. Pour les uns, ce sera la musique, pour d'autres les sciences; celui-ci excellera dans l'art militaire, celui-là dans le négoce; enfin le soleil luit pour tout le monde, et il y a, pour chaque individu, une carrière ouverte.

Quant à moi, j'ai toujours eu un goût prononcé pour l'histoire naturelle, et je n'ai jamais perdu

l'occasion de me procurer des specimens de poissons et d'oiseaux chaque fois que j'ai pu le faire. Ma position d'officier du ministère de la marine et des pêcheries m'a permis de faire des collections utiles à mon pays, et surtout aux amateurs d'histoire naturelle. Mais plus d'une fois aussi, il s'est présenté des circonstances de nature à me créer des embarras sérieux et à mettre ma patience à l'épreuve. Le fait suivant, que je vais raconter, en est un exemple frappant.

Cette histoire, tout étonnante, tout invraisemblable qu'elle paraisse, n'en est pas moins vraie dans chacun de ses détails. Elle est à la fois comique et tragique, et la part que j'y pris, dans le temps, me causa beaucoup d'ennuis et de contrariétés; cependant je finis par en prendre mon parti, et par en rire plutôt que d'en être vexé.

Plusieurs d'entre mes lecteurs se rappellent sans doute, (il y a de cela environ quatorze ans,) l'arrivée d'une baleine énorme, dans le port de Québec, qui fut même hissée sur le plan-incliné du quai de la Reine, au grand plaisir de milliers de spectateurs ; mais tous ne savent peut-être pas ce qu'est devenu, en définitive ce géant de la mer, et les déboires qu'il m'a apportés.

Les notes que j'ai prises dans le temps de cet événement me permettent aujourd'hui d'en refaire le récit.

"Ma sœur, dit Dinarzade, je ne sais quelle sera la fin de cette histoire, mais je trouve le commencement admirable."

LES MILLE ET UNE NUITS

Le matin du 4 août 1872, j'ordonnai, comme cela se faisait tous les ans à pareille date, à un des navires sous mon contrôle, de faire un voyage dans le nord du chenal.

Ce voyage, qui devait durer plusieurs jours et me procurer quelque loisir, était attendu avec impatience, vu que je me proposais une excursion à quelques-uns de nos lacs pour y pêcher la truite.

Tous mes préparatifs avaient été faits : mouches, lignes et cannes à pêche avait déjà subi une inspection minutieuse, et le lendemain matin, de bonne heure, je devais partir avec un joyeux compagnon.

Je ne m'attendais nullement alors à la surprise que le sort me tenait en réserve, et à l'espèce de de poisson auquel j'allais bientôt avoir affaire. En ce moment du moins, je ne rêvais que truites et saumons, et les monstres, telles que des baleines, dépassaient assurément les bornes de mon ambition.

Après le départ du navire, je quittai mon bureau pour me rendre chez moi, où, à l'heure habituelle, je me mis au lit. Mais, à minuit, je fus éveillé soudain par quelqu'un qui agitait violemment la sonnette de ma porte, et je descendis à la hâte pour voir ce que c'était. J'ouvris, et aussitôt un de mes jeunes neveux, qui avait pris passage à bord du steamer, se précipita dans la maison. Il était tellement surexcité et hors d'haleine, qu'il lui fût impossible d'abord de proférer une seule parole. Dès qu'il put dire quelques mots, il m'annonça que le navire était revenu. Cette circonstance était tellement inattendue, que je craignais beaucoup qu'un grand malheur ne fût arrivé : que quelqu'un se fût noyé ou eût été tué.

Je lui dis de me faire connaître de suite le pire des choses.

“Ah! mon oncle,” dit-il d'une voix que brisait l'émotion, “le steamer .... le capitaine .... la baleine .... ” !

Je n'y pouvais rien comprendre, sinon qu'il pou vait être question de baleine.

“Que veux-tu dire? As-tu perdu l'esprit ?

“Non, non, répondit-il, le capitaine veut vous voir immédiatement à ce sujet.

“Oh ! quel monstre ....! deux cents pieds de long, et de la grosseur d'un navire ! ”

Je pris le jeune homme par les deux épaules et le fis asseoir.

Après quelques minutes de repos, il fut en état de me faire comprendre qu'à vingt-quatre milles en bas de Québec, et à cent milles de l'eau salée, l'équipage avait trouvé une grosse baleine échouée sur une batture sablonneuse, que le steamer avait viré de bord remorquant avec lui cette baleine, et que le capitaine désirait me voir.

Je m'habillai et descendis au quai où je trouvai le capitaine se donnant des airs importants, et paraissant soucieux à l'endroit de cette capture. Je le priai de s'asseoir et de m'expliquer tout ce que cela voulait dire.

“ Et bien ! monsieur, dit-il, faisant de suite appel à mes sentiments de générosité, sans doute vous êtes le maître et vous pouvez faire ce que vous voulez, mais j'espère que vous ferez ce qui est juste et raisonnable, et que vous m'accorderez une part de cette prise ; c'est toute une fortune, voyez-vous, et pareille chance ne m'arrivera peut-être jamais ; vous et moi pouvons retirer de cette baleine d'immenses bénéfices, et même allouer à l'équipage une part de la prise.

Voulez-vous que nous partagions également dans les profits et les dépenses ? Je suis prêt à payer ma part. Je ferai ce qu'il faut, et j'espère qu'en cette circonstance, vous aurez égard à mes intérêts.

Il y a là une magnifique spéculation à faire ; cette baleine doit contenir au moins cent barils d'huile, laquelle est en grande demande par le temps qui court, malgré la concurrence que lui fait l'huile de pétrole ".

Voilà en substance le discours que me tint le capitaine, à ma demande de me raconter comment il était venu en possession de cette baleine ; il entrevoyait évidemment une fortune, et il se croyait en possession d'une mine d'huile inépuisable.

" C'est un marché conclu, capitaine, lui répondis-je, et je ferai en sorte de donner satisfaction à toutes les parties intéressées. Mais enfin, dites-moi, en bonne vérité, où avez-vous pris cette baleine ?"

" Eh bien ! monsieur, après avoir quitté le quai rien d'extraordinaire ne survînt jusqu'au moment où, étant vers le milieu du chenal, côté nord, la vigie cria : " une goëlette ou une barge échouée ou renversée sur le banc de sable, à droite, en avant de nous " !

Plusieurs personnes, qui étaient sur le pont en ce moment, portèrent leurs lunettes vers l'objet indiqué, mais aucune ne pouvait dire ce que c'était.

Je donnai l'ordre d'arrêter le steamer, et dépêchai le contre-maître avec six hommes qui partirent dans une chaloupe pour reconnaître l'épave en

question. Nous ne perdions pas de vue leurs mouvements, et nous les vîmes approcher du banc de sable avec précaution, et débarquer. Comme la marée était à demi-baissant, la place laissée à sec s'étendait sur une distance considérable de l'objet en vue. Plus les hommes avançaient, plus ils paraissaient indécis ; ils marchaient ensemble en montrant des signes évidents de crainte. Ils continuèrent à avancer prudemment ; et, rendus à une certaine distance, ils s'arrêtèrent comme pour se consulter. Finalement, se tournant vers nous, ils se mirent à crier de toute la force de leurs poumons, dans leur langue maternelle. Nous écoutâmes, et je crus saisir les mots : " une baleine, une baleine ! " Pour le coup, pensai-je, voilà des hommes qui ont la berlue ; une baleine ici, dans cette partie du fleuve, qu'est-ce qui a déjà vu cela ? Néanmoins, je fis mettre une chaloupe à la mer, et nous atteignîmes bientôt la plage. Les hommes que j'avais d'abord envoyés en reconnaissance vinrent à ma rencontre ; ils paraissaient tout excités, et parlaient tous à la fois, disant que c'était une baleine monstrueuse. Deux d'entre eux déclaraient positivement qu'elle était vivante, qu'ils l'avaient vu clignoter des yeux ; un autre assura qu'il l'avait vu remuer ; personne n'avait osé l'approcher de trop près, craignant qu'elle

ne se retournât de leur côté, et d'un coup de son énorme queue, ne les lançât dans l'éternité.*

Ma présence sembla leur inspirer de la confiance. Tous les yeux se portèrent vers moi, comme pour m'inviter à me mettre à leur tête, et battre la marche, mais je vous assure que cette idée là ne me souriait guère. Enfin, après que chacun se fût tour-à-tour traité de poltron, (et je vis bien par leur regards qu'ils en pensaient autant de moi,) un nommé Baptiste, faisant preuve de plus de courage que les autres, s'offrit pour aller en avant, si tous voulaient le suivre, et se tenir tout près de lui. Tout le monde consentit à cet arrangement, et nous partîmes à la file indienne, Baptiste en tête, armé d'une gaffe et d'une perche. Lorsque nous fûmes arrivés à une certaine distance, Baptiste s'arrêta soudain, bien décidé à ne pas faire un pas de plus ; mais les railleries que nous lui adressâmes sur sa vantardise de nous conduire jusqu'à la baleine le piquant au vif, d'un bond il s'élança vers le monstre, qu'il darda d'un coup de gaffe, et reprit sa course vers nous où il s'arrêta hors d'haleine.

Pas un muscle de la baleine n'avait remué. Ceci eut pour effet d'enhardir Baptiste qui répéta le même jeu avec le même résultat.

(*) En avril 1863, une baleine, ayant échoué sur la plage de Dunkerque, dans les derniers débats de son agonie, faisait voler le sable à plus de 300 pieds de distance.

Encouragés à notre tour par l'attitude immobile de la baleine, nous résolûmes de lui donner un assaut général, et chacun s'etant approché suffisamment, la frappa à tour de rôle soit avec une rame ou quelque chose de semblable. La baleine était bien morte. J'examinai le pauvre animal avec étonnement, et des visions d'huile de baleine et des monceaux d'argent passèrent devant mes yeux. Je sentais que le sort me favorisait, et que j'allais enfin voir se réaliser en ma faveur un de ces heureux hasards de la fortune. Il y a, voyez-vous, dans la vie de chaque homme, un de ces heureux moments qui peut le conduire à la richesse "s'il saisit la balle au bond."

Nous nous consultâmes longuement pour savoir comment nous allions nous y prendre pour nous assurer la possession de cette baleine, et la transporter jusqu'à Québec. Après bien des pourparlers, il fut convenu de lui percer la mâchoire, de passer à travers cette incision une chaîne qui, retenant la queue, serait attachée à un câble du steamer; et, à la marée montante, de la remorquer en ville. J'envoyai chercher la chaîne qui fut attachée comme je viens de le dire.

Avec quelle anxiété nous comptâmes les heures et les minutes, en attendant le retour de la marée, de cette marée qui devait nous permettre d'obtenir de de si mirobolants résultats. Elle vint cependant à

son heure, et nous partîmes, amenant à notre remorque la baleine qui, tantôt se balançait d'un côté, tantôt de l'autre, ouvrant de temps à autre sa gueule tellement grande, qu'elle arrêtait presque le navire dans sa marche.(*)

A force de persévérance, et grâce à la marée, nous atteignîmes enfin le quai vers minuit, et j'envoyai votre neveu vous apprendre cette nouvelle.

Maintenant, je sais que vous vous attendez à ce que je reparte dès l'aurore pour mon voyage, qui durera plusieurs jours, et que je dois vous laisser l'affaire en mains, mais j'espère que vous veillerez à mes intérêts. Comme je viens de le dire, je vous prie de me mettre de part dans la moitié des dépenses et la moitié des profits. C'est toute une fortune, voyez-vous, que cette baleine, et, vraiment, je serais très inquiet durant mon absence, si je ne savais d'avance que ce que vous ferez sera bien fait."

" Très bien, capitaine, lui répondis-je, soyez convaincu que je veillerai à nos intérêts communs ".

La baleine ayant été amarrée au ponton, je dis adieu encore une fois au capitaine ; et je repris

(*) La gueule d'une baleine est d'une grandeur énorme, d'une capacité si grande, que dans celle d'un spécimen de 78 pieds de long, pris en 1726, au cap Hourdel, dans la baie de la Somme, deux hommes, dit-on, pouvaient entrer sans se baisser.

le chemin de ma demeure, enchanté de la perspective que j'entrevoyais.

Je passai une partie de la nuit éveillé, occupé à chercher parmi les livres de ma bibliothèque ceux qui pourraient me renseigner au sujet des baleines. Le seul que je pus trouver fut un vieil exemplaire de "Chambers Information for the People." Il était dit dans ce volume qu'une baleine franche donne un baril d'huile par pied. Le capitaine m'avait appris que cette baleine avait 70 pieds de long, et qu'elle était de bonne race. Je calculai le tout de cinquante à soixante centins le gallon, puis, en homme heureux, je fumai une pipe, souris de satisfaction de ce bon coup de fortune, et je me couchai pour prendre un peu de repos, ne rêvant que de baleines depuis celle qui avait avalé Jonas, jusqu'à celle que je possédais maintenant.

De bonne heure le lendemain matin, j'étais rendu sur le quai, où une foule de gens étaient déjà rassemblés pour voir le cétacé. Plusieurs, ne se contentant pas de le regarder, étaient occupés à le dépècer, sur une élévation près du quai, où, à marée basse, on pouvait l'apercevoir sur presque toute sa longueur.

Les prix fabuleux qui couraient de bouche en bouche, quant à sa valeur, de la part de personnes qui disaient s'y connaître, engagèrent plusieurs spéculateurs à me faire des offres ; mais voyant que

je ne voulais pas vendre, ils proposèrent de former une compagnie à fonds social et de prendre des actions. Je n'acceptai aucune de ces propositions, et je décidai que le capitaine et moi-même seraient les seuls membres de la société.

Chacun émettait son idée. Un gaillard déjà vieux et à la figure effilée, proposa de la laisser voir à tant par tête. Ceci me frappa comme étant une idée pratique, et je lui laissai mettre son projet à exécution, recevant avec satisfaction l'argent qu'il déposait fréquemment sur ma table.

Durant toute la journée, je fus assiégé de personnes qui me demandaient de leur raconter l'histoire de cette capture. Dans le nombre, il se présenta un individu qui, tout excité, réclamait la baleine, disant qu'il l'avait harponnée à quelques deux cents milles en bas du fleuve plusieurs jours avant sa découverte par le capitaine, et il me menaça de toutes les rigueurs de la loi, si je ne la lui abandonnais pas à l'instant même. Comme preuve de sa prétention, il assurait qu'on trouverait certainement des marques sur le corps de la baleine. Je la fis examiner minutieusement, et comme aucune marque quelconque ne put être constatée, je ne voulus pas accéder à sa demande. J'avais promis au capitaine de soigner ses intérêts, et je voulais tenir ma parole.

En attendant, l'exhibition donnait les meilleurs résultats, et l'argent m'était apporté à profusion.

Je calculai que, pourvu que cela pût se continuer encore deux ou trois jours, les résultats seraient magnifiques, d'autant plus que le lendemain était le jour d'ouverture d'une exposition industrielle dans la vieille cité, et que, sans doute, des milliers de visiteurs profiteraient de cette circonstance pour voir un objet aussi curieux qu'une vraie baleine. J'avoue franchement que je commençai à croire que nous avions trouvé "la pie au nid", et chaque demi-heure ajoutait des sommes d'argent considérables à mes premiers calculs des profits probables, qui devaient être partagés entre le capitaine et moi-même. De même que les parts de banque en temps de hausse, la valeur de la baleine montait, montait, montait toujours. Hélas ! toutes ces brillantes espérances devaient être bientôt réduites à néant et faire place à d'ameres déceptions.

Il faisait très chaud ; le soleil dardait des rayons ardents, et je ne crois pas que cette baleine eût jamais fréquenté les pays chauds ; la température froide du nord lui aurait sans doute convenu bien mieux, car je m'aperçus bientôt qu'elle manifestait des symptômes alarmants causés par la chaleur.

Le médecin du port avait évidemment eu vent de cette baleine. Aussi, se présenta-t-il tout ému à mon bureau, me demandant si j'avais l'intention

d'attirer sur la ville quelque épidémie, en empoisonnant l'atmosphère avec cette baleine. " Les fièvres typhoïdes ou le choléra, monsieur, vont, bien sûr, éclater dans la ville avant vingt-quatre heures, me dit-il, si vous ne nous débarrassez pas de suite de cette baleine ; il faut qu'elle soit enlevée immédiatement."

Je fis tous mes efforts pour l'engager à se désister de cette fâcheuse résolution ; j'employai tous les arguments que mon éloquence pouvait me fournir pour l'amener à considérer cette affaire à un point de vue plus favorable : tout fut inutile. Il devait voir à ce que cette baleine fût à l'instant éloignée de l'enceinte de la ville, et certainement qu'elle le serait.

Vous pouvez vous figurer quel froid ceci jeta sur mon enthousiasme. Je me fâchai d'abord, puis m'apaisai, et enfin, devenant plus accommodant, je dis au docteur qu'il pouvait se charger de la baleine, et d'en faire ce qu'il voudrait.

" Nenni ! monsieur, se hâta-t-il de répondre d'un ton irrité, je ne veux rien avoir à faire avec cet animal ; il faut que vous voyez vous-même à ce qu'il soit éloigné ".

Enfin, nous convînmes tous deux d'aller examiner la baleine, et de voir s'il n'était pas possible de la garder encore une couple de jours, sans danger pour la santé publique.

Je sentis renaître mes espérances; mais, en apercevant le colosse, je jugeai de suite que tout espoir était perdu. Nous le trouvâmes sur le plan incliné où il avait séché ; mais quel désolant coup d'œil il présentait !

Nombre de spectateurs, curieux de connaître l'épaisseur de la peau de l'animal, lui avaient fait des incisions en telle quantité avec des coûteaux ou autres instruments tranchants, qu'on aurait dit qu'il avait été attaqué de la picote. Il me fallut admettre que l'odeur qui se répandait dans les environs n'avait rien d'agréable. Ceci confirma plus que jamais le docteur dans sa résolution ; et, environ une heure après qu'il m'eut quitté, un officier de police, accompagné de trois constables, vint me servir une sommation forr elle, de la part du maire, à l'effet d'éloigner cette baleine sans retard.

Figurez-vous l'impasse dans laquelle je me trouvais ! Comment faire pour l'enlever ? Où la mettre ? L'homme à qui appartenait jadis un fameux éléphant était bien mieux que moi ; au moins ce dernier était vivant et pouvait marcher, mais le monstre que j'avais là était immobile, rien ne pouvait le mettre en mouvement. Si, au moins, le capitaine avait été là pour venir à mon secours ! Il me fallait obéir, tout en faisant des efforts pour sauver les soixante-dix barils d'huile, sans compter les os

de la baleine qui devaient me rapporter un joli bénéfice.

Enfin, je me décidai à frêter un remorqueur pour la ramener quelque part en aval du fleuve. Nouvel embarras : la baleine ne pourrait flotter, disait-on, dans l'état où elle était maintenant. Ne sachant mieux, je frêtai pareillement deux barges, et à la haute marée, la baleine, placée entre ces deux barges, fut solidement attachée, et nous partîmes, traînant le tout à notre remorque.

L'une des barges contenait cent barils vides d'huile, plusieurs grands chaudrons en fer, des haches, des pelles, enfin tout ce qu'il fallait pour le dépècement de la baleine.

Nous allions sans trop savoir où nous pourrions prendre terre. Nous n'osions pas non plus approcher des endroits où il y avait des habitations. Nous finîmes par découvrir une baie déserte à quelque distance de la ville, où nous décidâmes que le steamer courrait une bordée, et lancerait les barges sur la grève aussi loin que possible. Ce projet, que l'état de la marée favorisait, fut mis à exécution ; la baleine fut commodément attachée à quelques gros arbres qu'il y avait là, et le baissant la laissa à sec sur la grève. Quinze à vingt hommes s'occupèrent de la dépecer, de faire bouillir, et d'embariller l'huile. Je revins alors chez moi, brisé de

fatigues, regrettant le moment où je devins associé dans une aventure de baleine.

Pendant quelques jours, je fis des visites quotidiennes à mon établissement baleinier, mais bientôt la chose ne me fut plus possible. L'odeur infecte pénétrait mes habits ; j'en avais plein la gorge et les narines, à tel point que je fus plusieurs jours sans pouvoir manger.

Cependant la nouvelle de l'atterrissage de la baleine dans l'anse St-Patrice (communément appelée le Trou St-Patrice) se répandit partout et l'on accourait de plusieurs milles de distance pour la voir. Elle fut hachée et coupée par morceaux par des gens avides de curiosités, quelques-uns emportant des lambeaux de peaux pour faire des cuirs à repasser, ou pour couvrir de vieux coffres. J'avais bien défendu aux hommes de mentionner mon nom dans cette affaire de la baleine ; peine inutile, chacun semblait savoir que j'en étais le propriétaire. Les journaux se mirent de la partie et publièrent des rapports les plus ridicules au sujet de cette baleine, et, pendant plusieurs jours, je reçus nombre de télégrammes et de lettres de mes amis par tout le pays, me demandant des renseignements touchant la fameuse baleine ; quelques-unes de ces lettres étaient en vérité fort amusantes. D'autres, s'occupant de beaux-arts, me caricaturèrent. L'un me représenta couché dans un lit,

et entouré de baleineaux me suppliant de leur rendre leur maman. Mon nom volait de bouche en bouche, et ma renommée grandissait au point que je ne crois pas que Barnum lui-même, qui avait pourtant tant de choses merveilleuses à montrer, n'occupât l'attention publique plus que moi-même à cette époque. Des présidents de sociétés historiques ou autres institutions savantes, vinrent me voir pour connaître l'histoire de ce monstrueux poisson, et ma mémoire devait être rendue immortelle si je consentais à en abandonner le squelette pour leur musée. Je les remettais, pour accepter de tels honneurs, jusqu'à l'époque où je pourrais consulter mon associé, le capitaine, qui, j'en étais certain, préfèrerait convertir le tout en argent ; et, invariablement, je donnais pour raison que celui-ci étant absent, je ne pouvais rien faire sans son consentement.

A l'occasion d'une de mes visites, je remarquai, à environ un quart de mille plus bas que le lieu où nous étions, une grande barge remplie de gens venant de la rive sud du fleuve. Ils avaient organisé un pique-nique dans le but de voir la baleine. Il y avait de soixante à soixante-dix personnes de tout âge et de tout sexe. La difficulté était de prendre terre, vu l'absence de quais. Aussi, quelques robustes jeunes gens portèrent les femmes sur leur dos jusqu'au rivage. Tout le monde étant débarqué, l'on

forma une procession pour se rendre jusqu'à l'anse ; mais chaque pas qu'ils faisaient en avant remplissait leurs narines d'une odeur tellement infecte, qu'ils pouvaient à peine respirer. A la fin, ils s'arrêtèrent tous ensemble ne pouvant évidemment supporter cette odeur davantage. Plusieurs des jeunes gens, moins délicats que les autres, approchèrent du monstre, et en firent des récits tellement fabuleux, que les femmes, que l'on a toujours accusées, à tort sans doute, d'être fort curieuses, exprimèrent leurs vifs regrets de ne pouvoir elles aussi le voir de près.

L'une d'entre elles, coiffée d'un grand chapeau de paille tressée, portant ombrelle et lunettes, et dont l'âge et l'embonpoint semblaient désigner comme étant la chaperonne, se tourna vers ses campagnes et leur dit qu'elle savait bien comment s'y prendre pour surmonter cette difficulté. " Suivez-moi " ajouta-t-elle. Toutes la suivirent dans la direction d'un champ où elles se mirent activement à ramasser des herbes. La procession se forma de nouveau, avec la vieille dame en tête, et elles s'avancèrent en riant, bien décidées à surmonter tous les obstacles. Lorsqu'elles furent assez près, on s'aperçut que chaque femme avait un paquet de menthe sauvage sous le nez, s'amusant beaucoup du succès de l'idée de la vieille de pouvoir contempler la baleine en respirant l'odeur de la menthe !

Après plusieurs jours de travail, je fus étonné d'apprendre que tout ce que mes hommes avaient pu recueillir était neuf barils pleins de ce qu'ils assuraient être de l'huile de baleine. Ce mince résultat renversa du coup les calculs du capitaine et les miens ; ce n'était, ni plus ni moins, qu'une amère dérision. Assurément, l'auteur qui avait écrit l'article sur la baleine que j'avais lu le soir même de cette fameuse trouvaille, n'avait pas voulu parler d'une baleine telle que la nôtre. Je vous prie de croire qu'à ce moment j'aurais vendu ma part à bon marché, mais les actions de baleine n'inspiraient plus la même confiance dans le public ; elles étaient de beaucoup au-dessous du pair.

Ayant eu, vers le même temps, une entrevue avec le capitaine, je constatai qu'il ne prenait plus aucun intérêt à la spéculation, et ne reclâmait aucun dividende. Enfin, j'étais résolu d'en finir avec cette affaire. Je fis mettre à bord les neuf barils d'huile, ainsi que tous les outils employés à l'opération du dépècement. Etant amateur d'histoire naturelle, et ne perdant aucune occasion de collecter des échantillons, je fis aussi embarquer le squelette qui fut laissé à blanchir sur le quai. Quoiqu'on m'eût assuré que l'huile recueillie était bien de l'huile de baleine, elle ne me plaisait pas ; elle avait une odeur tout à fait différente de toute autre huile de baleine que j'avais déjà eu occasion de voir : c'était

au point qu'on aurait dit que cette maudite bête était là toute entière, en chair, en muscles, en os, en barbes, etc. Aussi, je me hâtai cette fois d'accepter la première offre qui me fut faite, avant l'arrivée du médecin du port, et je vendis mes neuf barils d'huile trente piastres, à condition qu'ils seraient enlevés sur le champ. Ils devinrent la propriété d'un trafiquant de vieux fer et de cordages et agrès. On me rapporta que celui-ci s'était vanté d'avoir fait une magnifique transaction. Quelques jours plus tard, il trouva un acheteur. Ils allèrent ensemble examiner l'huile, mais à peine avaient-ils ouvert la bonde d'un des barils pour en extraire un échantillon, que le contenu s'éventa et répandit une odeur tellement infecte, qu'ils furent obligés de reculer.

Le fait est que ces neuf barils d'huile ne contenaient rien de plus que de la baleine bouillie à un haut dégré de fermentation ; il n'y avait pas une roquille d'huile dans tout le corps de l'animal.

Elle avait évidemment été attaquée de quelque maladie, et croyant peut-être que le changement de température lui serait salutaire, elle avait quitté la mer pour les eaux douces, où elle mourut et flotta jusque sur la batture de sable où elle fut trouvée (à mes dépens).

Je me composai, en face de tous ces revers, la

meilleure contenance possible. Le squelette de la baleine fut exposé à l'air où il ne tarda pas à blanchir, et devint l'objet de la curiosité d'un grand nombre, les os des mâchoires ayant seize pieds de long chacun.

Somme toute, je devenais propriétaire d'un squelette de baleine.

Un jour que j'étais tranquillement à examiner le débit et le crédit de mes comptes relativement à cette spéculation de baleine, je constatai que je me trouvais à perdre une somme considérable. Comme je fermais, à mon grand déplaisir, mes livres de comptes, j'entendis frapper à la porte de mon bureau, et priai la personne d'entrer. Un homme à l'air respectable s'avança vers moi, et me demanda si j'étais M. McGreevy.

" Non, monsieur, répondis-je, ce n'est pas mon nom."

La personne qu'il nommait était président de la Compagnie de Navigation à Vapeur du Saint Laurent, et avait son bureau à quelques pâtés de maisons plus loin, mais l'espèce de consonnance était la cause de cette méprise.

" Eh bien ! monsieur, peut-être n'aurez-vous pas objection à me dire si vous êtes la personne à qui appartient une baleine ? "

" Oh ! oui " répondis-je, je suis ce malheureux. Qu'y a-t-il à votre service, monsieur ? "

“ Je suis, dit-il, un des membres du conseil municipal de St-Jean, et je suis aussi marguiller en charge. Vous avez fait dépecer une baleine à l'anse St-Patrice, à quelques milles au-dessus de nous. Une partie de la carcasse de cette baleine est descendue avec le courant, et est venue s'échouer sur la grève, en face de l'église et de nos maisons. L'air est empesté, et cette infection nous empêche d'aller à l'église ou de demeurer dans nos maisons ; c'est terrible, monsieur. Je viens de la part du conseil vous prier de faire enlever ces débris avant que nous mourrions tous du choléra, ou de quelque autre maladie contagieuse.”

Ayant déjà les nerfs pas mal agacés par le résultat de ma spéculation, cette nouvelle, vous pouvez l'imaginer, n'était pas de nature à ramener ma bonne humeur. Je fis appel à la nature accommodante du conseiller, qui, en considération d'une certaine somme d'argent, promit de faire enlever cette carcasse de la grève, et de m'éviter ce nouveau désagrément, qui, je l'espérais bien, serait le dernier.

Vers la fin de septembre de cette même année un de mes amis, qui est président d'une université aux Etats-Unis, vint visiter Québec, et j'eus le plaisir de passer plusieurs heures agréables avec lui. Il vint à mon bureau où je lui montrai le squelette de ma baleine. Il en fut émerveillé, et comme c'é-

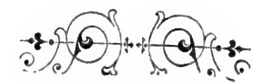
tait le premier squelette de cette espèce qu'il voyait, il le considera comme une vraie curiosité. Il me fit comprendre, par d'adroites insinuations, que ce squelette serait une acquisition du plus haut intérêt pour le musée de son université. Je lui racontai alors tout ce que cette abominable baleine m'avait donné d'ennuis et coûté d'argent. Il ajouta que, si je consentais à faire encaisser le squelette, et à le lui expédier, il espérait bien que les administrateurs de la dite université m'en accorderaient un prix raisonnable. Comme il s'offrit à payer les frais d'emballage, je consentis, et le fit mettre à bord d'un des steamers d'une ligne de l'ouest.

Plusieurs mois se passèrent sans que je reçusse aucune nouvelle de ce monsieur. Un bon matin, la malle m'apporta une lettre de lui dans laquelle il exprimait le désir de savoir si je n'étais pas d'opinion que cette baleine était née pour être le cauchemar de tous ceux qui, de loin ou de près, auraient quelque chose à faire avec elle. Le squelette était bien arrivé à Chicago ; mais l'agent de la ligne de steamers l'avait en même temps laissé tout abasourdi par la note des frais d'expédition qui s'élevait à $225., et que l'université avait dû payer. Il craignait que, par suite de cette circonstance, mes espérances de compensation fussent en vérité fort problématiques.

Ceci mit le comble à mes aventures, et fut la der-

nière des déceptions que je dus à cette détestable et à jamais détestée baleine.

Maintenant, cher lecteur, si, pour terminer, vous me permettez de vous donner un conseil, je vous recommanderai de ne jamais spéculer sur des baleines mortes, surtout en temps de canicule!!!



DANS LE BAS DU FLEUVE

§

AVENTURES D'UNE QUÉBECQUOISE.

> Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable :
> Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
>
> BOILEAU

En juillet 1872, mes devoirs officiels m'obligèrent à visiter la côte du Labrador, en bas de la Pointe de Monts.

Le steamer *Druid*, à bord duquel je fis heureusement le voyage, atteignit la rade peu spacieuse, mais coquette, près de l'île aux Œufs, où il jeta l'ancre. Des manœuvres, amenés pour cette fin, se mirent à réparer le phare et autres dépendances de cette station.

Prévoyant que les travaux à exécuter nous retiendraient à cet endroit deux ou trois jours, j'organisai

une partie de pêche. A environ six milles de là, il y avait une rivière que l'on disait contenir du saumon. Je pris place dans la chaloupe du steamer avec le capitaine et quatre hommes, bien pourvus de lignes, de mouches, de tentes et de provisions pour un campement d'une couple de jours.

Durant le trajet, nous longeâmes le rivage où l'on pouvait apercevoir un grand nombre de veaux-marins étendus çà et là au soleil, sur les rochers découverts à marée basse. Dès que nous les approchions, ils se hâtaient de quitter leur endroit de repos pour plonger à l'eau, puis revenir à la surface, et nous regarder avec étonnement, s'exposant ainsi parfois à servir de cible à nos carabines. Ils disparaissaient, malheureusement, aussitôt que blessés, de sorte qu'il nous fut impossible d'en capturer un seul. Le lendemain cependant, un pêcheur de l'endroit en sauva trois qu'il trouva à fleur d'eau, lorsque la marée était au plus bas. A l'entrée de la petite rivière Trinité, nous aperçûmes, sur la lisière du bois, une cabane de pêcheur entourée d'un arpent environ de terre en culture, promettant une belle récolte de patates: ce qui était considéré comme un grand luxe pour le propriétaire.

En débarquant sur le rivage, vis-à-vis de la cabane, un homme grand et bien fait nous aborda en nous saluant dans la langue de son pays, la France. En réponse à nos questions, il nous dit que l'on

pourraît pêcher le saumon à 6 milles en amont de la rivière, au pied de rapides qu'il y avait là. Nous prîmes à notre service, en qualité de guide, cet homme qui s'appelait Gitory, et il nous conduisit à l'endroit indiqué que nous atteignîmes, après une marche fatigante à travers un sentier difficile.

Pendant deux heures nous jetâmes le filet, mais en vain : pas un seul saumon ne vint mordre à l'appât. Il est vrai que plusieurs belles truites nous dédommagèrent quelque peu ; mais de saumon, on n'en vit pas l'ombre, nonobstant tout notre savoir-faire pour l'attirer. Il fut décidé que nous retournerions sur nos pas pour regagner le vapeur ; mais au moment où chacun se chargeait de son fardeau et allait s'engager dans le sentier, nous entendîmes un clapotement sur l'eau, et, un magnifique saumon de disparaître ! Ceci consola un peu notre guide qui, jusqu'alors, avait paru bien mortifié de notre insuccès, et de notre apparente incrédulité au sujet de ses affirmations sur l'existence du saumon dans cette rivière; quoique maintenant convaincus du contraire, nous continuâmes cependant notre chemin, et nous atteignîmes notre chaloupe, harassés de fatigue, après une marche de 14 milles. Notre embarcation, heureusement, avait été mise en un lieu sûr, car un grand vent s'était élevé, et les vagues roulaient sur la plage avec une telle violence, qu'il nous fut impossible de la relancer. Nous fûmes

contraints d'accepter l'hospitalité de notre guide pour la nuit et de partager, avec lui et sa femme, son logis composé d'une seule pièce.

Madame Gitony nous prépara bientôt, à même nos provisions, un souper, qui fut pris de grand cœur ; puis on alluma la pipe, et chacun commença à raconter ses aventures : histoire de tuer le temps.

Comme notre hôtesse ne prenait pas part à la conversation, je regardai de côté et l'aperçus à travers l'épais nuage de fumée qui remplissait la chambre, assise dans un coin, fumant aussi sa pipe tranquillement. Je la priai de s'approcher, et de me dire comment elle passait son temps sur la côte du Labrador ; je plaçai en même temps près de moi un escabeau à trois pieds, pour qu'elle vînt s'y asseoir. Elle acquiesça à ma demande ; et, après quelques instants de conversation, je remarquai qu'elle était très intelligente, possédant même une bonne éducation pour une personne de sa condition. J'eus la curiosité de la questionner sur sa vie passée, en autant que les circonstances pouvaient le permettre. Elle était d'ailleurs d'une nature très expansive, et me dit que, née à Québec d'une famille respectable et à l'aise, elle avait reçu son éducation dans un couvent avec l'intention d'embrasser la vie monastique. Une maladie, qui la rendit incapable de mettre ce projet à exécution, l'obligea, d'après l'avis du médecin, à faire un

voyage sur mer, ou à résider dans quelque place d'eau, comme étant le seul remède pouvant la guérir. Son oncle, propriétaire d'une goëlette faisant le cabotage entre le Labrador et Québec, lui fournit l'occasion de faire le voyage désiré. Ils quittèrent Québec tard dans l'été, en destination du détroit de Belle-Isle, et firent naufrage près de la Pointe aux Esquimaux, où ils faillirent périr. Elle fut bien traitée cependant par les habitants de l'endroit où elle passa l'hiver, et recouvra complètement la santé. Ce fut là aussi qu'elle fit la connaissance de Gitony, français d'origine et tonnelier de son état, qui était venu de St-Malo, dans l'espérance de faire fortune, en fabriquant des quarts pour les pêcheurs canadiens. Si ses espérances de bien-être furent déçues, il se dédommagea en gagnant le cœur de celle qui avait d'abord voulu se faire religieuse et qui devint son épouse.

C'est alors que commença pour elle une existence qu'elle n'aurait jamais pu imaginer.

Peu de temps après son mariage, Gitony construisit une barque, et fit voile avec sa jeune femme pour l'ile d'Anticosti, ayant eu soin de se munir de provisions et d'engins de chasse. Une cabane fut élevée dans l'endroit le plus isolé de l'île, et Gitony se fit trappeur, laissant parfois sa femme au logis pendant des jours et des semaines, avec un gros chien de Terreneuve pour seul compagnon : son

plus proche voisin demeurant à une distance de 20 milles.

Il serait difficile d'imaginer une existence plus solitaire, plus dépourvue de tout agrément, surtout pour une femme dont l'éducation première n'avait pas été de nature à la familiariser aisément avec ce genre de vie.

Munie d'un simple fusil, et d'abondantes munitions, elle devint bientôt une chasseuse émérite. Durant une saison elle tua cinq ours noirs et un grand nombre d'oies et de canards sauvages. Enfin, il n'y avait rien de si touchant que la description qu'elle me fit de sa profonde solitude, des découragements qui s'emparaient d'elle parfois, et des misères qu'elle eut à subir.

Les souvenirs de son enfance, les relations de sa jeunesse, les diverses jouissances qu'offre une grande ville où elle était née et avait été élevée, tout cela se présentait parfois à son esprit, lui rappelant les jours heureux d'autrefois, augmentant par là même la tristesse de son séjour dans ces régions désertes.

Un hiver, par un froid des plus rigoureux, étant seule, sa cabane fut détruite par le feu. Elle réussit à sauver son fusil, ses munitions, un peu de farine et quelques hardes; tout le reste devint la proie des flammes. Elle se confectionna un habillement d'homme avec de vieilles voiles de

bateau, qu'elle doubla avec ses propres vêtements, et passa ainsi six semaines dans une hutte qu'elle se construisit de troncs d'arbres coupés aux alentours, ayant eu soin d'en boucher les fentes pour mieux se garantir des intempéries de la saison.

Au retour de son mari, ils se mirent ensemble à travailler et érigèrent une nouvelle cabane. L'été suivant, durant une autre absence de Gitony, elle aperçut en face de l'île, une goëlette de pêche américaine. Après un va-et-vient de plusieurs heures, la goëlette fit mine de jeter l'ancre et de débarquer une partie de son équipage avec l'intention évidente de visiter la cabane. Craignant pour son honneur et sa sûreté, vu qu'elle était seule, elle saisit une paire de ciseaux, se coupa les cheveux, s'affubla de quelques vieux habits dont son mari se servait pour la pêche, se noircit la figure de façon à lui donner l'apparence d'une barbe naissante, et attendit tranquillement l'arrivée de ses visiteurs. Ceux-ci ne tardèrent pas à paraître, emportant avec eux une cruche de whiskey, des cartes et des provisions. Ne sachant parler l'anglais, elle leur fit comprendre par signes qu'ils étaient les bienvenus, et toute cette après-midi jusqu'au lendemain soir, elle fut obligée de boire, de fumer, de jouer aux cartes et de tenir compagnie à ces gens grossiers.

Cependant, elle se tira d'embarras assez bien pour ne pas donner l'éveil au moindre soupçon, et

ils se séparèrent les meilleurs amis du monde : elle, en remerciant Dieu de l'avoir délivrée de ces importuns. Elle passa ainsi plusieurs années de sa vie, années telles qu'il est donné à bien peu de femmes d'en connaître de semblables.

Enfin Gitony décida de se transporter sur la Côte Nord où je le rencontrai. Sa femme lui avait souvent demandé de venir demeurer à Québec, mais cela n'entrait pas dans ses goûts. Une fois elle s'enfuit, tandis qu'il était absent, avec l'intention de lui faire dire, aussitôt après son arrivée à Québec, de venir la rejoindre. C'était le seul procédé qu'elle connût pour l'induire à abandonner ces plages désertes. Mais lui, arrivant cette fois plus tôt qu'il n'était attendu, suivit la piste de sa femme sur le sable du rivage et la rencontra sur le chemin conduisant à une localité où elle espérait trouver une goëlette qui la ramènerait au milieu de la civilisation, qu'elle souhaitait tant de revoir : il revint avec elle au logis.

Ma présence parut lui donner un nouveau courage, et je conseillai fortement son mari de monter à Québec où je lui procurerais de l'ouvrage. Il vint l'été suivant, et trouva bientôt de l'emploi comme tonnelier; mais, après un séjour de quelques jours en ville, madame Gitony tomba de nouveau malade, et j'appris avec surprise, peu de temps après, qu'elle était retournée au Labrador.

Un an venait de s'écouler depuis ces événements, lorsqu'un jour une femme, habillée de deuil, se présenta à mon bureau. Je reconnus madame Gitony ; mais, cette fois, elle était veuve. Elle me dit qu'après leur retour au Labrador, son mari et elle s'étaient avancés jusqu'au sein de la forêt avec des provisions, dans le but de chasser durant l'hiver. Ils avaient avec eux deux chiens attelés à un cométique ou traîneau pour transporter leur équipement.

Mais, à peine avaient-ils atteint leur destination, que son mari fut frappé de paralysie, et mourut dans ses bras. Peut-on se représenter une position plus horrible? Seule dans la forêt, à cent milles de son habitation, avec le cadavre de son mari ! ! ! Elle faillit en perdre la raison ; mais, reprenant tout son courage, elle enveloppa le cadavre, qu'elle ficela sur le traîneau, et arriva ainsi à travers les bois, après une marche des plus pénibles, à une cabane de pêcheur où elle enterra son mari ; puis elle monta à Québec avec l'intention de ne plus jamais retourner au Labrador. Enfin, il n'y a pas bien longtemps j'étais étonné d'apprendre que, quoique maintenant âgée d'au-delà de quarante ans, elle avait épousé un autre pêcheur, et repris sur ces côtes arides, le genre de vie qu'elle redoutait tant autrefois, et qu'aujourd'hui elle préfère évidemment à tout autre.

Il est des personnes qui deviennent tellement

éprises de la vie sauvage et libre des bois que, malgré ses fatigues, ses privations, ses luttes contre la faim, un séjour de quelques mois dans une grande ville leur devient ennuyeux au point qu'elles aspirent bientôt à reprendre leur première occupation ; ce qui arrive fréquemment.

§§

NOS GARDIENS DE PHARES.

—

Le genre de vie que mènent nos gardiens de phares, chacun l'admettra, est loin d'être enviable. Il faut une bonne dose de courage et d'énergie pour affronter une semblable existence, toute d'isolement et souvent accompagnée de privations. Plusieurs pourtant l'acceptent avec plaisir, et y passent des jours heureux.

J'ai connu un homme d'éducation, né et élevé près de Québec, autrefois marchand, et marié à une femme possédant aussi une bonne éducation. Après avoir accepté un emploi comme gardien d'un phare sur l'île d'Anticosti, il obtint plus tard, par influence de parenté, une situation du gouvernement avec un salaire suffisant pour bien élever sa famille et vivre confortablement. Néanmoins, ce fut en versant des larmes qu'il quitta sa demeure sur cette

île abandonnée; et, un an après, il priait avec instance le gouvernement de lui rendre son ancienne position.

D'un autre côté, je sais aussi que d'autres ont perdu la raison, par suite de cette existence monotone et solitaire. Ceci n'est arrivé qu'aux hommes. Les femmes paraissent mieux en prendre leur parti; elles font souvent la plus grande part d'ouvrage, tiennent la station en bon état, tandis que les hommes sont là à regretter leur bonheur passé. Il y a aussi des stations où le mari, la femme et les enfants paraissent très heureux, et où l'on cultive le bon ton, la musique et autres arts d'agrément. On y possède des livres, et leur langage ne ressemble en rien à l'espèce d'argot que l'on remarque quelquefois chez des gens élevés dans les villes.

Le professeur Linden, qui a visité ces parages, mentionne dans ses écrits une de ces familles, celle de M. Edwin Pope, de l'île d'Anticosti, que j'ai aussi visitée, et dont les charmantes filles, qui n'ont quitté l'île que l'année dernière, (1882) feraient honneur à n'importe quelle famille de nos grandes villes; ses garçons peuvent aussi avec avantage se présenter partout, et madame Pope est née et élevée sur l'île, qu'elle n'a jamais quittée que je sache. Il y en a beaucoup d'autres sur la côte du Labrador qui possèdent une bonne éducation, et même sont très agréables en société.

C'est à la station solitaire de l'île aux Oiseaux que les gardiens ont été le plus cruellement éprouvés. Le phare est perché sur un rocher carré de quelques centaines de pieds d'étendue. Pour y atteindre, il faut se servir d'une grue suspendue dans une boîte, et monter une hauteur de 120 pieds. Le premier gardien, après un séjour de deux ans, fut pris de folie par suite de la monotonie de son existence. Il fut remplacé par un homme très respectable, qui, au bout de neuf ans, s'étant un jour aventuré sur la glace, dans les environs, pour faire la chasse aux loups-marins, fut surpris par une tempête et périt avec son fils ; leurs cadavres n'ont jamais été retrouvés. Son successeur, un des gardiens les plus intelligents et les plus capables, ayant, par mégarde, allumé le feu à un quart de poudre, fut mis en pièces ainsi que son jeune fils et son assistant. Cependant, malgré ces malheurs, dès qu'une vacance a lieu, les demandes de remplaçants ne manquent pas, et ce sont invariablement des personnes possédant les qualités nécessaires pour se créer un avenir autrement.

Tout ce qui précède me remet en mémoire une aventure arrivée au marquis de Lorne lui-même, dans les parages du bas du fleuve, alors qu'il était gouverneur général.

Il y a quelques années, je visitais les côtes à bord du vapeur *Druid*, en compagnie de Son Excellence.

Nous nous arrêtâmes dans plusieurs endroits des plus intéressants, entre autres aux Sept Iles, où nous jetâmes l'ancre dans la jolie baie du même nom.

Voulant essayer nos fusils, Son Excellence et moi sautâmes dans un canot conduit par deux hommes. On nous fit entendre que les porcs-épics abondaient dans ces parages, et nous étions fort désireux de leur donner la chasse. En approchant du rivage, nous fûmes salués par un pêcheur canadien de ma connaissance.

Connaissez-vous, lui dis-je en débarquant, quelque bon endroit de chasse dans les environs. "Oui, répondit-il, si vous savez où aller." Je lui demandai s'il pouvait me procurer un guide.—"Oui monsieur, me répondit-il, je connais un Indien, excellent chasseur; si vous voulez, je vais aller le chercher." Son Excellence me souffla alors à l'oreille de tâcher d'avoir, non pas un soi-disant Indien, mais un Indien pur sang. Il en avait déjà employé, dans d'autres circonstances, de ces prétendus Indiens qui portaient des noms écossais, tels que McLeod, etc., et qui ressemblaient trop à l'homme blanc. Il aurait voulu un Indien réel, et s'attendait bien à en trouver dans une localité aussi reculée que celle où nous étions. Je recommandai au pêcheur de nous amener un Indien pur sang, ce qu'il promit, la chose lui étant d'ailleurs, disait-il, si facile!

Le croiriez-vous ? il s'était à peine approché d'un poste composé d'une vingtaine de ouigouams, que je l'entendis appeler à pleins poumons quelqu'un qui répondait au nom de Campbell, un nom écossais. Nous ne revenions pas de notre surprise. Ce sauvage portait le même nom que celui de Son Excellence !

Heureusement que notre populaire gouverneur a eu occasion, depuis, de rencontrer dans le Far West des Indiens réels, de vrais pur sang, ne portant pas de nom écossais, et qui lui auront sans doute procuré le plaisir de la nouveauté qu'il se promettait.



UN OISEAU SANS PLUMES

Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.

LA FONTAINE.

—

"A tout seigneur tout honneur," dit un vieux proverbe, et voici en quelle circonstance, il y a quelques années, je dus m'efforcer d'être complaisant à l'égard d'un personnage distingué en visite à Québec.

Le gentilhomme en question qui, soit dit en passant, est un savant et un littérateur d'un grand mérite, se prit d'intérêt pour l'étude des poissons des environs de notre ville et de la pêche qu'on leur fait. Je lui avais décrit en termes si élogieux nos lacs incomparables et les belles truites aux différentes nuances qui les habitent, qu'il manifesta le désir de visiter ces endroits.

Je lui fis l'offre de mes services ; un canot fut retenu, et, m'étant pourvu de cannes à pêcher, lignes, hameçons, enfin de tout l'attirail nécessaire, je me préparai à le recevoir, ainsi que madame la duchesse, leur fils et leurs deux filles.

Au jour convenu, par une belle après-midi de juin, nous partîmes en voiture, en route pour un lac en renom, à quelques douze milles de la ville (1).

Les nobles étrangers furent bientôt installés dans le canot, qui ne tarda pas à glisser mollement sur le lac calme et poli comme un miroir ; mais pas une truite ne put être prise pour corroborer les rapports enthousiastes que j'avais faits.

J'étais mortifié et désappointé en même temps de leur peu de succès.

M'étant placé sur l'avant du canot, je déployai tout le savoir-faire que plusieurs années de pratique m'avaient appris ; mais ce fut en vain, pas une truite ne se montra.

Je me retournai pour voir à quoi mes hôtes passaient leur temps. Je les vis en frais de disséquer une fleur des champs ramassée sur la route, la comparant avec d'autres de même famille qu'ils avaient connues en Europe.

Ce noble personnage, en mentionnant le nom

(1) Le lac Beauport.

scientifique de cette fleur, me demanda s'il existait d'autres espèces de la même famille en Amérique. Cette question était de nature à ajouter à mon embarras, et je dus avouer que mes connaissances en botanique n'étaient pas assez étendues pour me prononcer sur un tel sujet. Un profond silence s'ensuivit jusqu'au moment où, jetant les yeux sur des rochers voisins, il me demanda si je pouvais lui dire de quelle formation ils étaient. Evidemment, me dis-je, je ne suis pas l'homme qu'il faut pour entretenir de tels savants. Et ma réponse, en fait de géologie, ne fut guère plus heureuse que la précédente.

Tenant cependant à établir mes titres à des connaissances de quelque nature, je me tournai vers le duc, et lui dis d'abord, qu'en Amérique, le nombre des personnes qui consacraient leur temps à des études scientifiques étaient très restreint.

“ Pourquoi cela, demanda-t-il ?

“ Parce que cela ne paie pas ; et, dans ce pays-ci, chacun a besoin de tout son savoir et de toute son énergie pour faire de l'argent ; et l'homme de science a bien peu de chance d'arriver à la fortune. Cependant, ajoutai-je, Votre Grâce ne doit pas se former une opinion du dégré de connaissances des habitants de ce pays par mon ignorance de la botanique et de la géologie. Nous nous efforçons tous d'acquérir quelques connaissances particulières dans les arts

ou les sciences. Quelques-uns cultivent la musique, d'autres dessinent, s'occupent de peinture ou de choses qui sont utiles ou agréables. Quant à moi personnellement, étant amateur de chasse et de pêche, je suis devenu familier avec les différentes variétés d'oiseaux et de poissons de ce pays, et je serai heureux de mettre au service de Votre Grâce, mes connaissances en ornithologie et en pisciculture."

" Merci," repliqua le noble duc, " je connais très bien vos oiseaux américains, et je puis dire à leur chant le nom de plusieurs d'entre eux. Ainsi, l'oiseau que nous entendons en ce moment est le merle," ce qui était vrai, et j'en conclus qu'en effet il connaissait nos oiseaux, au moins celui-ci.

Un peu plus loin, un autre chanteur attira son attention. " Vous connaissez sans doute cet oiseau, me dit-il ?

" Oh ! oui, répliquai-je, je le connais bien ; ils sont très nombreux dans les environs, et de fait, ils le sont partout."

" Je le connais aussi, dit Sa Grâce, c'est le .... le........j'ai son nom sur le bout des lèvres. ....c'est bien singulier que je ne puisse le nommer. Comment appelez-vous donc cet oiseau ?"

Chacun son tour, dis-je en moi-même, en voyant l'embarras du duc, et je ne pus m'empêcher d'éprouver une certaine satisfaction en pensant jusqu'à

quel point il venait de se prendre dans ses propres filets.

Après un profond salut, je lui dis: " cet oiseau, Votre Grâce, est appelé un rossignol irlandais; mais c'est en réalité un oiseau d'un autre plumage, ou plutôt c'est un oiseau sans plumes, c'est une grenouille . . ."

J'observai du coin de l'œil l'effet de cette réponse chez mes nobles hôtes, mais les regards qu'ils portèrent sur moi étaient empreints de la plus parfaite incrédulité. Sa Grâce me dit que j'étais dans l'erreur, qu'il connaissait bien cet oiseau, seulement qu'il ne s'en rappelait pas le nom dans le moment.

Je ne voulus pas, par déférence, engager une discussion à ce sujet avec un personnage aussi distingué. Je me contentai de lui dire que l'objet en question était tout près, et je fis signe au rameur de nous y conduire.

Quelques coups d'aviron suffirent pour nous rapprocher du rivage auprès d'un tronc d'arbre renversé et en partie submergé, et sur l'extrémité duquel était assise une petite grenouille qui, à notre vue, fit un bond et plongea dans le lac.

Sa Grâce, rougissant quelque peu, avoua "que ça lui paraissait bien être une grenouille après tout."

Je saluai de nouveau, tout en faisant remarquer,

en souriant, le plaisir que j'éprouvais, de ce que Sa Grâce ne quitterait pas l'Amérique avec l'idée peu favorable qu'elle pouvait s'être formée du savoir scientifique de quelques-uns de ses habitants d'après mon ignorance personnelle de la botanique et de la géologie.

Et si je raconte cet incident, ce n'est pas dans l'intention de faire voir la manière dont je me suis tiré d'affaire dans une circonstance critique, mais bien pour prouver une fois de plus que personne, quelque élevé que puisse être son état social, ne peut se vanter d'être parfait, et que les plus savants même pèchent toujours par quelque côté.



TABLE DES MATIÈRES

—